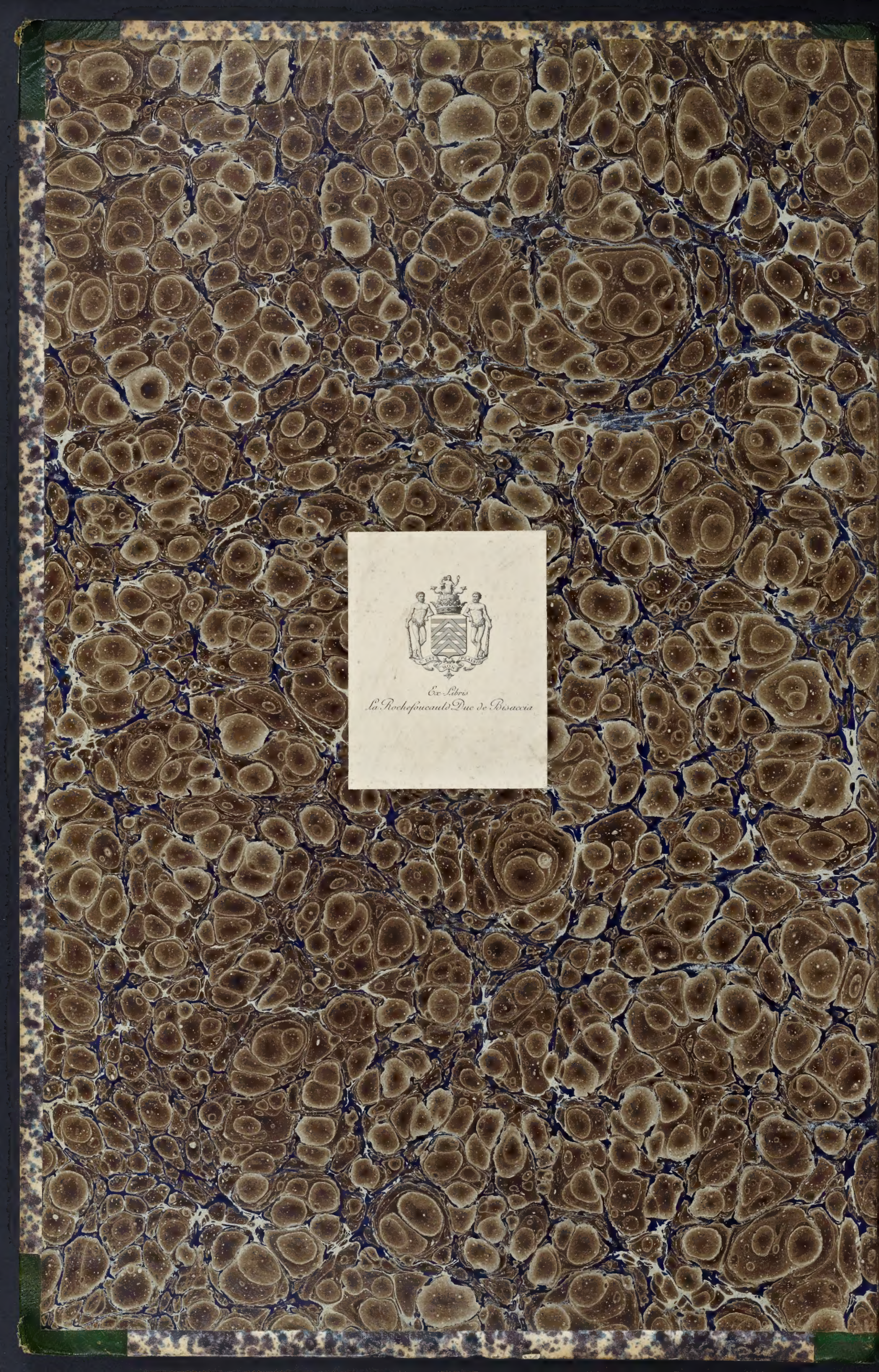
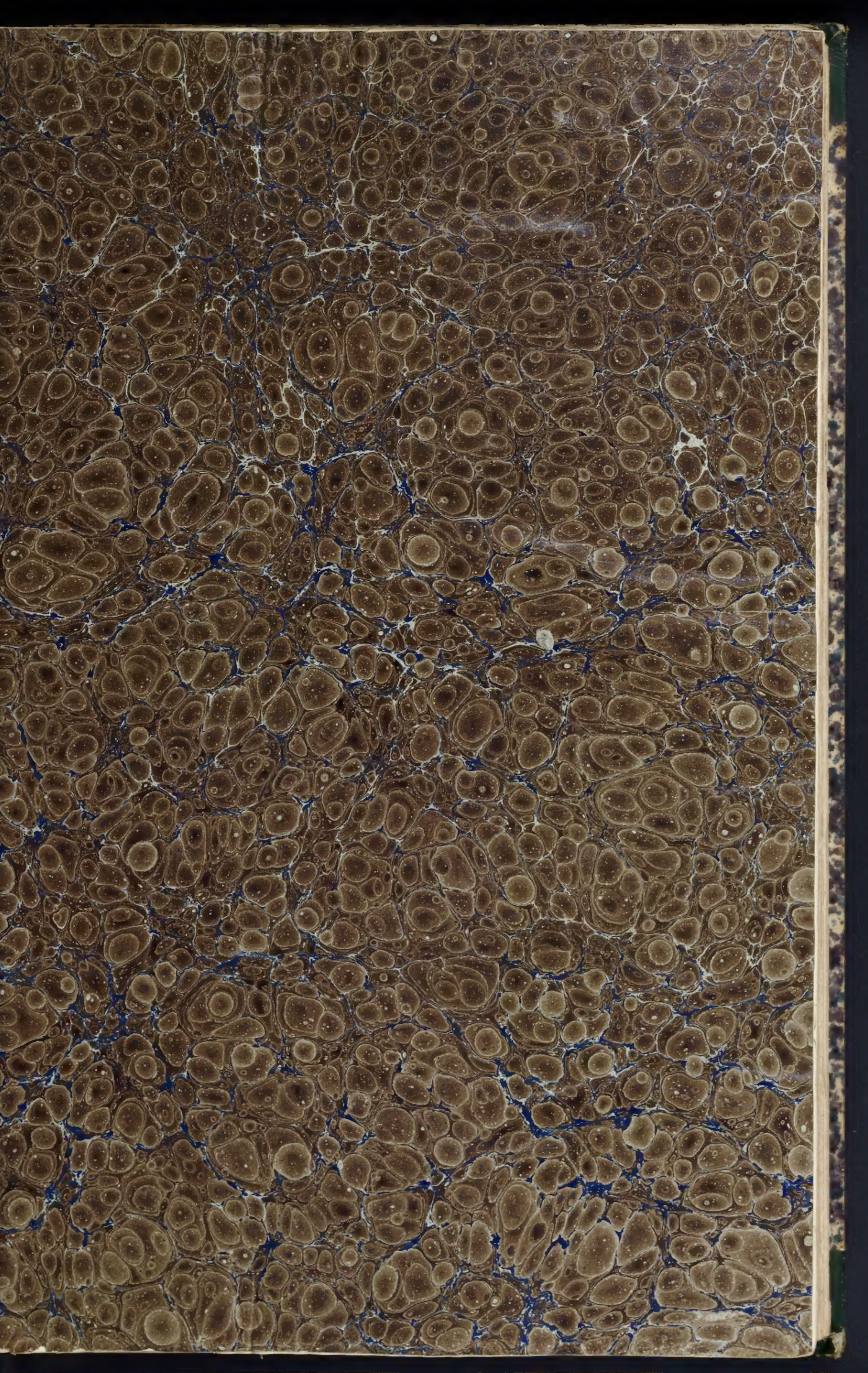

C'EST MON PLAISIR
Ex Libris
La Rochefoucauld Duc de Bisaccia





MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS,

DÉDIÉE

A Son Altesse Royale

MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS;





PARIS.

CHEZ Chles MOTTE, IMPRIMEUR LITHOGRAPHE

De S. A. Rle Monseigr Le Duc d'Orléans et de S. A. Rle Monseigr Le Duc de Chartres.

Rue des Marais No 13, Fbg St Germn.

Imprimerie Lithographique de Ch.les Motte.

Imprimerie de Gaultier Laguionie, Hôtel des Fermes.

GALERIE LITHOGRAPHIÉE

DES TABLEAUX

De S. A. R.

M.gneur Le Duc d'Orléans.



PORTRAIT

DE S. A. R. Mgneur. LE DUC D'ORLÉANS.

Dessiné sur pierre, d'après nature, par Mauzaisse

Epître à Louis Philippe, Duc d'Orléans.

Dans ces bosquets du Pinde, asiles solitaires,
Où les sœurs d'Apollon célèbrent leurs mystères,
S'élèvent deux autels où pour le dieu des vers
On voit fumer l'encens de deux cultes divers.
Paré de vaines fleurs, de trompeuses images,
L'un, des adulateurs recueille les hommages :
Le mensonge, l'audace et la cupidité
Sont le triple attribut de leur Divinité.
C'est là que trahissant son noble caractère,
Le poëte au Pouvoir vend sa voix adultère ;
C'est là qu'à la patrie insultant sans danger,
Ces valets-troubadours aux pieds de l'étranger
Étalaient les transports d'un insolent délire ;
C'est là que, sans pudeur, ces bâtards de la lyre,
Des braves endormis profanant les tombeaux,
Du drapeau de Jemmape outrageaient les lambeaux.
L'intrigue n'a jamais, par ses noirs artifices,
Souillé de l'autre autel les chastes sacrifices :
C'est là que le poëte honore en liberté
Le culte des vertus et de la vérité :
Il chante tour à tour le héros ou le sage,
Le juste à l'infortune opposant son courage,
Le prince philosophe, appui des saintes lois,
L'homme qui, revêtu de la pourpre des rois,
Au peuple libre et fier dont l'amour l'environne
Sait faire pardonner son rang ou sa couronne.

C'est là que pour t'offrir mes vœux et mon encens,
Prince, j'ai de mon luth consacré les accens;
Des vaines fictions j'ai dédaigné l'empire,
Et la Vérité seule est le dieu qui m'inspire.
Le ciel dans un palais a placé ton berceau;
Mais Genlis (qui depuis a combattu Rousseau!)
Éleva ton enfance à l'exemple d'Émile.
Loin du luxe des cours, dans un champêtre asile,
Sa prudence imposait à tes augustes mains
Les plus simples travaux des vulgaires humains.
Tantôt, dans l'atelier, la planche dégrossie
Glissait sous ton rabot ou criait sous ta scie;
Tantôt, tu te courbais sous d'énormes fardeaux,
Ou d'un fleuve en courroux tu franchissais les eaux;
Tantôt, tu préparais ta sobre nourriture,
Et l'héritier des rois sommeillait sur la dure.
Cependant les écrits de ces doctes mortels
Qui de l'erreur vaincue ont détruit les autels,
A penser noblement instruisaient ton jeune âge.
J'en atteste ce mont qu'habitait l'esclavage [1]!
Dans un de ces cachots, asiles de douleur,
Où le crime expié n'est plus que du malheur,
On montre à tes regards cette cage effroyable
Qui vengea de Louis l'orgueil impitoyable....
Hélas! un écrivain rebelle à cet orgueil
Fut enfermé vivant dans ce hideux cercueil;
Et l'année a vingt fois terminé sa carrière,
Sans que le malheureux ait revu la lumière;
Sans que, chargé de pleurs, un regard de ses yeux
Ait à son innocence intéressé les cieux!....
A cet horrible aspect la fureur te transporte;
De la cage en éclats ta main brise la porte,
Heureux d'anéantir, dans ce lieu de tourment,
Du pouvoir arbitraire un lâche monument!
Quels cris ont retenti dans Vendôme en alarmes?
Quel est donc ce vieillard dont les pieuses larmes
Cherchent à protéger un prêtre infortuné,
Sur la foi d'un sourire, à la mort entraîné?

(1) A l'âge de 15 ans, en 1788, le duc de Chartres, aujourd'hui duc d'Orléans, visita le *mont Saint-Michel*. On lui montra la fameuse cage où le gazetier de Leyde avait été enfermé 19 ans, pour avoir écrit contre Louis XIV. Le jeune prince en brisa la porte avec indignation, et ne s'éloigna pas sans avoir obtenu du Prieur la promesse que la cage serait tout-à-fait détruite après son départ.

Vains souhaits! des bourreaux l'implacable furie
Va frapper ce martyr qui pardonne et qui prie,
Et de son sang versé par leurs impures mains
Offrir un holocauste au père des humains.
Tout-à-coup un guerrier vers la foule s'élance,
Et son geste et sa voix commandent le silence.
Sa jeunesse, l'éclat qui brille dans ses yeux,
Tout semble révéler un envoyé des cieux
Qui vient pour épargner un forfait à la terre
Et venger des autels le sacré ministère.
On écoute, on admire, on tombe à ses genoux;
Des assassins troublés l'homicide courroux
Expire en murmurant aux pieds de leur victime;
Et dérobant ses jours aux menaces du crime,
L'homme de Dieu rend grace à son libérateur,
Et le nom de PHILIPPE échappe de son cœur.....
  Mais de nouveaux lauriers appellent ta vaillance.
L'étranger a paru : déjà son insolence
Brûle de châtier, pour rassurer les rois,
Un peuple généreux qui réclame ses droits.
O Jemmape! ô Valmy! champs sacrés pour la France,
Vous fûtes le tombeau d'une folle espérance,
Vous fûtes le berceau de nos premiers succès.
La jeune Liberté, souriant aux Français,
Guidait leurs escadrons sous les traits de la Gloire,
Et par ses trois couleurs séduisait la Victoire.
Elle t'a vu, parmi ses plus nobles amants,
Fidèle à ton pays, fidèle à tes serments,
Au moulin de Valmy fonder ta renommée,
Du bataillon de Mons composer une armée,
Jeune, égaler ton maître au grand art des combats,
Et, prince, partager le lit des vieux soldats.
La France fut sauvée, et loin de son rivage
Le fastueux Brunswick remporta l'esclavage.
  La gloire trop souvent n'est qu'un titre au malheur;
Et PHILIPPE, exilé pour prix de sa valeur,
Salue en gémissant la liberté flétrie,
Et s'éloigne à regret d'une ingrate patrie.
Suivi d'un seul ami fidèle à ses dangers [1],
Il dirige ses pas vers les bords étrangers.

(1) Le comte Gustave de Montjoie, qui, apres avoir partagé a la guerre les périls du Prince, demeura fidele a ses malheurs, et lui rendit dans l'exil ces services si doux qu'on ne peut attendre que d'une courageuse et sincere amitié

Cachant son nom royal, errant de ville en ville,
Au sénat Helvétique il demande un asile;
Mais la proscription a glacé tous les cœurs,
Et partout de Jemmape on poursuit les vainqueurs.
Partout aussi PHILIPPE a porté son courage.
Malheureux, il sourit au destin qui l'outrage:
La jeunesse est toujours si riche d'avenir!
Dans l'exil cependant que va-t-il devenir?
  Glaciers éblouissants, merveilleuses montagnes,
Vallons aimés du ciel, beaux lacs, fraiches campagnes,
Puisse le doux aspect de vos sites chéris
Distraire ses regards fixés sur son pays!
Ce magique appareil de neige et de verdure
Apporte quelque charme aux regrets qu'il endure.
Tantôt, il va s'asseoir sur ce roc immortel
Où, son arc à la main, le fier Guillaume Tell
S'élança, triomphant des flots et de l'orage,
Et dévoua Gessler aux horreurs du naufrage!
Tantôt, aux bords du lac dont les flots amoureux
Baignent les noirs rochers où soupirait Saint-Preux,
Ses vœux impatients demandent Meillerie
Où tous les cœurs aimants trouvent une patrie,
Et Clarens et Vevay, lieux obscurs que Rousseau
A dotés des trésors de son brillant pinceau.
  Hâte-toi d'admirer ce tableau romantique,
PHILIPPE: la misère, hélas moins poétique,
Outrage ta chaussure et fane tes habits.
Crains encor, sous ses traits, l'accueil que tu subis
Lorsqu'au mont Saint-Gothard, des pères de l'hospice
Tu vins solliciter la pieuse avarice,
Et que la charité du révérend portier
T'exila sous le toit d'un pauvre muletier.
Dépouille du malheur la livrée importune;
A la voix du talent rappelle la fortune;
Viens, un docte lycée invoque ton secours.
Mentor de la jeunesse au printemps de tes jours,
Prends le compas d'Euclide et mesure la terre,
Parle aux enfants du Rhin la langue de Voltaire,
Dévoile à leurs regards les secrets de Newton,
Ou les charmes du Tasse ou l'éclat de Milton;
Sur le globe avec art guide leur ignorance,
Et crains de te trahir en leur montrant la France!

Modeste professeur, celui qui pour nos droits
Prodiguait en soldat un sang reçu des rois,
Sous cette obscurité déguise en vain sa vie :
Il ne peut désarmer ni le sort, ni l'envie;
Il part, et vers le Nord hérissé de frimas,
Visite tour à tour les sauvages climats
Où le métal guerrier, arbitre des batailles,
Enveloppe la terre et ronge ses entrailles;
Ceux où Wasa cachait ses pas aventureux (1),
(Jeune alors comme lui, comme lui malheureux!)
Cette cité propice à l'œil de l'astronome (2);
Ce cap où le Lapon, triste abrégé de l'homme,
Dépouille et livre au feu de ses sombres fourneaux
La renne aux pieds légers qui guidait ses traineaux (3).
Suivrai-je aussi ta course aux lointaines contrées
Par la main de Colomb à l'Europe montrées (4)?
Non, comme toi ma muse a besoin de repos.
Errante et sans abri sur la terre et les flots,
De ta longue infortune elle hâte le terme,
Et pour te voir heureux, elle aborde à Palerme (5);
C'est là que retrouvant et ta mère et ta sœur,
De leurs embrassements tu goûtas la douceur;
C'est là que le saint nœud d'un illustre hyménée
Aux vertus d'Amélie unit ta destinée;
C'est là qu'affermissant l'espoir de nos neveux,
Le ciel bénit sa couche et couronna tes vœux,
Et qu'un fils, ton orgueil et l'amour de sa mère,
T'appela, le premier, du nom si doux de père.
Mais la France, la France, idole de ton cœur,
L'objet de tous tes vœux, manquait à ton bonheur.

(1) Proscrit par *Christiern* et poursuivi par les soldats de ce tyran, Gustave Wasa se dirigea vers la Dalécarlie, où, caché sous des habits grossiers, il travailla dans les mines, pour subvenir à son existence. Le duc d'Orléans se reposa dans la ferme qui avait recueilli ce roi.

(2) Tornéo. C'est là que Maupertuis fut envoyé pour mesurer un degré du méridien sous le cercle polaire.

(3) Après avoir visité le Danemarck, la Suède, la Norwège, le duc d'Orléans voyagea à pied, avec les Lapons, sur la crête des montagnes, jusqu'au golfe de Tys; il arriva au Cap-Nord le 24 août 1795.

(4) De retour de son voyage en Laponie, le duc d'Orléans, se trouvant à Hambourg, reçut du gouvernement français la promesse que, s'il voulait quitter l'Europe, on rendrait à la liberté le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais, ses deux frères, alors détenus au fort Saint-Jean à Marseille. Il partit. Il était le 21 octobre 1796 à Philadelphie. Ses frères vinrent le rejoindre : il parcourut avec eux une partie de l'Amérique septentrionale.

(5) C'est là que, le 25 novembre 1809, le duc d'Orléans épousa la princesse Amélie, fille de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles : sa mère vint de Mahon, et sa sœur, de Malte, pour assister à cet hyménée. Ce qui restait de l'illustre famille d'Orléans se trouva réuni, après seize années de séparation! Le duc de Montpensier était mort à Londres; le comte de Beaujolais, à Malte.

Loin de ses bords toujours présents à ta mémoire
Tu ne te consolais qu'aux récits de sa gloire.
Enfin tu la revois, et ton ame et tes yeux
S'enivrent du plaisir de contempler ces lieux
Où la pourpre et les lys parèrent ta naissance,
Où jeune, tu t'armas pour notre indépendance.
La patrie avec joie accueille l'exilé
Que sous nos vieux drapeaux la gloire a signalé,
Et de ce souvenir doucement occupée,
D'un œil reconnaissant regarde ton épée.
A chérir son pays notre cœur est formé,
Mais le plus grand des biens est de s'en voir aimé.
D'un prince-citoyen ce bien est l'héritage,
PHILIPPE : il est à toi, c'est ton digne partage.
Quel autre mieux que toi mérite notre amour?
Plus heureux que Titus, tu ne perds pas un jour;
Et, tandis qu'en bienfaits généreuses rivales,
Ton Épouse et ta Sœur vont, de leurs mains royales,
Essuyer, en secret, les larmes du malheur,
Des lettres et des arts auguste Protecteur,
Là, tu fais relever l'autel de Melpomène,
Et Thalie, en riant, rend grâces à Fontaine (1)
De la foule qui vole à son temple nouveau;
Là, ta voix et ton goût animent le pinceau
D'Hersent ou de Gérard, ton fidèle interprète,
Et d'Horace Vernet l'héroïque palette.
Que j'aime aussi te voir dans tes brillants jardins,
Où plus d'un arbrisseau fut planté par tes mains,
Où, pour les embellir, ta vaste bienfaisance
D'un peuple d'ouvriers devient la providence,
Oublier les grandeurs, et de Cincinnatus,
Modeste, retracer les antiques vertus !....
C'est là que, pour chanter son illustre Mécène,
Ma muse interrogeait les échos de la Seine :
Je t'offre le laurier que sa main a cueilli,
Et je suspends ma lyre aux bosquets de Neuilly.

J. VATOUT

(1) M. *Fontaine*, célebre architecte, a qui Monseigneur le duc d'Orléans a confié la restauration du Théâtre-Français et du Palais-Royal.

GALERIE DU PALAIS ROYAL



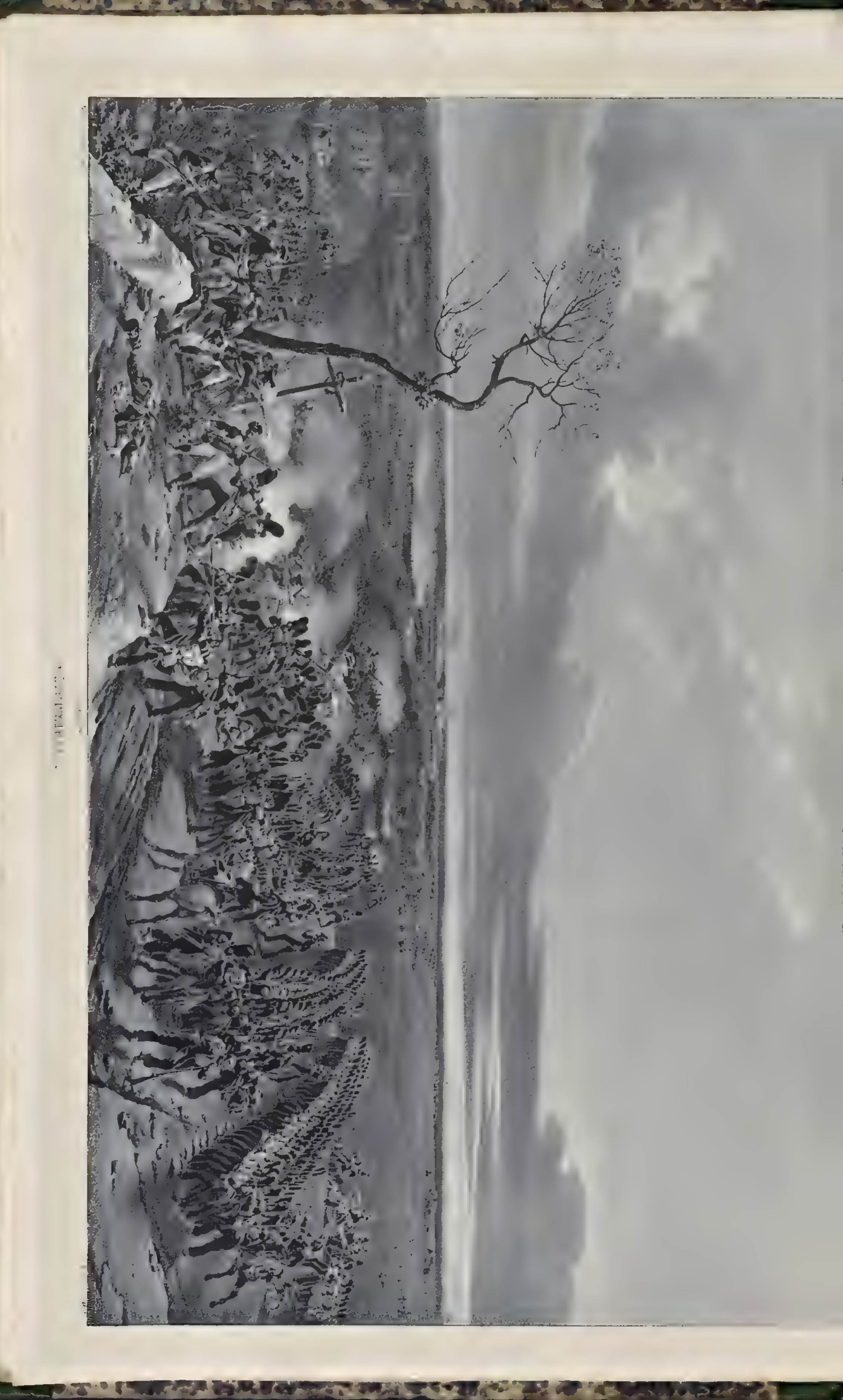
ENTRÉE DE LA CAVÉE
DANS LE PARC DE SAINT-LEU.

Peint par Régnier.

Lithographié par Deroy.

Le château de Saint-Leu a été bâti par M. Delaborde, et le parc est le premier que cet amateur de jardins ait cherché à planter dans le genre irrégulier. Il est devenu, depuis, sous d'illustres influences, un des plus beaux lieux de la France. Le duc d'Orléans, père du prince actuel, en avait fait l'acquisition, et c'est là que ses enfants furent élevés sous les yeux et par les soins de madame la comtesse de Genlis. Saint-Leu fut habité plus tard par la reine Hortense qui l'agrandit et le fit embellir par Berthaut. Cette belle propriété appartient aujourd'hui à M. le duc de Bourbon. La vue du château s'étend sur la vallée de Montmorency; les jardins sont ornés de charmantes fabriques, et arrosés par une rivière formée par les sources qui descendent du sommet de la montagne, et qui coulent à mi-côte.

La Cavée, dont ce tableau offre une vue, était un chemin souterrain qui existait dans la partie de la forêt de Montmorency, qui fut jointe, en 1807, à l'ancien parc de Saint-Leu.



BATAILLE DE MONTMIRAIL.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par Marin-Lavigne.

Le 11 février 1814, vers cinq heures du matin, Napoléon mit son armée en mouvement sur Montmirail, et y arriva de sa personne à dix heures ; d'un regard, il saisit l'ensemble du champ de bataille : c'est un beau plateau couvert de bouquets de bois, de fermes et de buissons, limité au sud par un vallon étroit, où coule le petit Morin. Le hameau de l'Épine-aux-Bois, situé à égale distance de Fontenelle et de Vieux-Maisons, à gauche de la route de Paris, dans un léger pli de terrain, en occupe à peu près le milieu.

Le premier soin de Napoléon, après sa reconnaissance, fut d'envoyer le général Ricard garder le village de Pormesonne, situé dans le fond du vallon, par où les Russes semblaient vouloir déboucher, et d'ordonner au prince de la Moskwa de porter ses deux divisions dans le vallon de Marchaix : la cavalerie vint se placer sur deux lignes, à droite, entre les routes de Château-Thierry et de la Ferté. Les deuxième et quatrième légers, détachés de la division Ricard, prirent position pour la soutenir à la lisière du petit bois de Bailly sur la droite de la ferme de Haute-Épine. La division Friant occupa la route de Châlons, en colonne serrée par pelotons, chaque bataillon à cent pas de distance.

Le général russe, baron Sacken, dans la vue de forcer le passage par le vallon du petit Morin, forma sa droite aux ordres du comte de Liéven, près de la ferme de Haute-Épine, située sur le bord de la route de Châlons à la Ferté. Son front se trouva couvert sur une étendue de mille mètres par un ravin tapissé de buissons, qui conduit de la ferme au village de l'Épine-aux-Bois. Quarante pièces de canon en défendaient les approches : des essaims de tirailleurs garnissaient les buissons, derrière lesquels s'étendaient ses lignes d'infanterie en colonne par bataillons. La cavalerie se prolongeait à l'extrême gauche sur deux lignes.

Dès que le duc de Trévise eut amené la division Michel, le signal de l'attaque fut donné : il était deux heures. Napoléon prescrivit au général Ricard de céder avec mesure le village de Pormesonne, afin d'enhardir Sacken par l'apparence d'un succès sur le Morin. En même temps le général Friant, avec deux bataillons de chasseurs et deux de gendarmes, s'avança à trois cents pas de la tête de colonne de la vieille garde, prêt à fondre sur la ferme. Le général Sacken, donnant dans le piége, dégarnit le point important pour renforcer à la fois sa gauche menacée et sa droite victorieuse.

Tout-à-coup, le prince de la Moskwa, à la tête des quatre bataillons conduits par le général Friant, se jette avec intrépidité dans la ferme de Haute-Épine. Le baron Sacken, reconnaissant trop tard sa méprise, chercha du moins à se lier aux Prussiens; il y parvint vers Fontenelle. Le général York ordonna à quatre bataillons de s'avancer sur le flanc droit des Français; mais le duc de Trévise s'avança au moment même avec six bataillons de la division Michel, nettoya le bois, balaya tout ce qui se trouvait devant lui, et entra de vive force dans Fontenelle.

Napoléon, désirant terminer la journée par un coup d'éclat, ordonna au comte de France de se porter avec les gardes d'honneur sur la route de la Ferté, jusqu'à la hauteur de l'Épine-aux-Bois, et là de faire un à-gauche pour couper la retraite aux Russes qui tenaient Marchaix. Au même instant deux bataillons de la vieille garde, conduits, l'un par le maréchal duc de Dantzick, l'autre par le grand maréchal du palais comte Bertrand, marchent baïonnettes croisées sur le village. A la vue de cette double attaque, le général Ricard se précipite de Pormesonne dans le vallon pour le mettre entre deux feux. Les trois colonnes y pénétrant en même temps, les Russes se défendent pendant quelques minutes avec le courage du désespoir; mais chassés du village, ils se débandent et cherchent un refuge dans les bois. On courut à leur poursuite jusqu'à la lisière de la forêt de Nogent, dans laquelle la division Ricard tua ou prit tout ce qui fut rencontré les armes à la main.

La nuit vint enfin arrêter la poursuite des vainqueurs entre les mains desquels restèrent six drapeaux, vingt-six bouches à feu tant russes que prussiennes, deux cents voitures de bagages ou de munitions, et sept cent huit prisonniers seulement; mais plus de trois mille tués ou blessés ensanglantèrent le champ de bataille.

A huit heures l'armée française établit ses bivouacs sur le champ de bataille; Napoléon coucha dans la ferme de Haute-Épine; le duc de Trévise, à Fontenelle.

Le moment que le peintre a choisi est celui où les chasseurs de la vieille garde, conduits par le duc de Dantzick, se précipitent sur l'ennemi dont ils font un effroyable carnage. Sur la droite du tableau, on voit le maréchal dirigeant et ranimant cette course intrépide. L'officier qui donne des ordres à ses côtés est M. le baron Atthalin, colonel du génie, aujourd'hui aide-de-camp de S. A. R. M[gr] le duc d'Orléans.



ENTERREMENT DE VILLAGE.

Peint par Roger.

Lithographié par Bellay.

« C'était dans le vallon, au réveil de l'aurore :
« La blanche marguerite attendait pour éclore
« Le souffle amoureux du printemps.
« Elle naît, elle brille, orgueil de la prairie!
« Frappé de son éclat, tu me disais : « Marie,
« Qu'elle est belle la fleur des champs! »

« Nous revînmes le soir; mais le vent des orages
« Avait sur le vallon étendu ses ravages.
« Adieu, doux trésors du printemps!
« Mes yeux redemandaient à toute la prairie
« La marguerite absente; et tu me dis : « Marie,
« Elle n'est plus la fleur des champs! »

« Comme la fleur des champs à nos regards ravie,
« J'avais quelques attraits au matin de ma vie,
« Et je succombe avant le temps.
« Par l'orage du soir ma jeunesse est flétrie;
« Demain, tu pleureras, et tu diras : « Marie
« Passa comme la fleur des champs! »

C'est ainsi que Marie parlait un jour à son frère; et le lendemain, les cloches du village annoncèrent qu'une jeune fille avait quitté la terre, et son frère pleura. Marie était aimée; tout le hameau s'empressa dans l'église autour de son cercueil; tout le hameau l'accompagna vers le dernier asile. Le ciel était orageux; de pâles rayons de lumière venaient à peine éclairer le clocher; un religieux silence régnait dans le champ de la mort : femmes, enfants, vieillards, tout le monde était respec-

tueusement incliné vers la fosse où venaient d'être déposés les restes de Marie; seul debout au milieu de ce triste abaissement, le Pasteur en cheveux blancs appelait par ses prières la bénédiction du ciel sur cette ame rendue si promptement à Dieu..... Encore quelques pelletées de terre, et celle qui faisait l'honneur du village et le charme de sa famille, aura tout entière et pour toujours disparu des yeux qui aimaient tant à la voir!.... Quel spectacle que tous les habitants d'un village à genoux devant la tombe d'une jeune fille, sur cette terre qui déjà a reçu leurs mères, leurs fils, leurs sœurs, et qui les réclamera bientôt eux-mêmes! Que de souvenirs de deuil réveille dans le cœur de tous les mortels un peu de poussière fraichement remuée!

Et moi je passais dans ce village; et, au nom de Marie, une larme s'échappa de mes yeux, et je plaignis son frère.

J. Vatout.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

H^{ce} Vernet



G^{al} FOY.

PORTRAIT
DU GÉNÉRAL FOY.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par Mauzaisse.

Non, tu ne connais pas encor
Ce sentiment d'ivresse et de mélancolie
Qu'inspire d'un beau jour la splendeur affaiblie,
Toi qui n'a pas vu les flots d'or
Où nage à son couchant un soleil d'Italie,
Inonder du forum l'enceinte ensevelie,
Et le temple détruit de Jupiter Stator.

Non, tu ne connais pas l'irrésistible empire
Des beautés qu'il déploie au moment qu'il expire,
Si tes yeux n'ont pas vu son déclin vif et pur,
Qui s'éteint par degrés sur Albane et Tibur,
Verser les derniers feux d'une ardeur épuisée,
A travers le brillant azur
Des portiques du Colisée.

Sur le mont Janicule et ses pins toujours verts,
Tu meurs, mais dans ta gloire, on t'admire, on te chante:
Tu meurs, divin soleil, au milieu des concerts
De cette Rome plus touchante
Qui pleure ta clarté ravie à ses déserts.
Du trône tu descends comme elle;
Jadis ses monuments t'égalaient en splendeur :
D'une reine déchue amant toujours fidèle,
Que ta lumière est triste et belle
Sur les débris de sa grandeur!
Tes rayons amortis, que le regard supporte,
Pâlissent en les éclairant,
Soleil, et ton éclat mourant
S'unit mieux à leur beauté morte.

Ainsi l'on voit s'éteindre, environné d'hommages,
Le talent inspiré qui, pur et sans nuages,
N'a brillé que par la vertu.
Ainsi nous l'admirons, ainsi nos larmes coulent,
Au milieu des débris de nos lois qui s'écroulent,
Comme un monument abattu;
Et l'éclat plus sacré de ce flambeau qui tombe
Répand les derniers feux dont il est embrasé,
Sur le temple détruit et sur l'autel brisé
De la liberté qui succombe.

Dans sa splendeur enseveli,
Glorieux et pleuré par la reconnaissance,
Ainsi mourut celui qui vengea notre France.
Ces traits éloquents ont pâli,
Qui de l'ame élancés pénétraient jusqu'à l'ame;
Il s'est ouvert ce cœur, il vient de se briser,
Trop plein pour contenir la généreuse flamme
Qu'il répandait sans l'épuiser.

La patrie, à l'aspect d'une cendre aussi chère,
A senti s'émouvoir ses entrailles de mère.
Ah! qu'elle pleure: elle a droit de pleurer.
Pour la défendre encore il déposa ses armes.
Elle s'honore en voulant l'honorer.
A le nommer son fils qu'elle trouve des charmes!
Fière de sa douleur, plus belle de son deuil,
A qui voudra les voir elle montre ses larmes;
Car il est des enfants qu'on pleure avec orgueil.

Rome, tes yeux sont morts à ces larmes sacrées
Dont on fait gloire en les versant;
Les cendres de tes fils ne sont plus honorées
Par ce tribut reconnaissant.
En vain leurs nobles cœurs battaient pour la patrie,
Dans ton abaissement en vain ils t'ont chérie;
Ces murs, dont Michel-Ange a jeté dans les cieux
Le dôme audacieux,
Réservent leurs honneurs à la puissance morte:
Pour elle des concerts, des fleurs et des flambeaux,
Et des bronzes menteurs penchés sur des tombeaux;
Mais pour la vertu, que t'importe?

Aussi, courbé sous l'or du sceptre pastoral,
Ton peuple grave et fier, que ce mépris offense,
Laisse tomber son bras levé pour ta défense;
Il fléchit sous des rois, lui qui n'eut point d'égal
Quand la gloire était ton idole;
Et l'herbe a désuni le pavé triomphal
Qui conduisait au Capitole.

En passant sur la terre où dorment tes héros,
Par les mugissements de sa voix importune
Le bœuf pesant d'Ostie insulte à leur repos,
Ou symbole vivant de ta triste fortune,
Endormi sous le joug du char qu'il a traîné,
Courbe sa corne noire et son front enchaîné
    A la place où fut la tribune.

Et c'est là qu'autrefois les publiques douleurs
Paraient l'urne des morts de gazon et de fleurs.
    Vous le savez, race guerrière,
    O vous, ossements oubliés,
    Muets débris, noble poussière,
Que je sens tressaillir sous les touffes de lierre
    De ces tombeaux qu'on foule aux pieds!
Vous le savez, vous tous qui par vos funérailles,
Avez vu Rome en deuil sortir de ces murailles!
Ah! s'il a pu cesser ce culte glorieux
Qu'on rendait au courage, à la sainte éloquence,
Levez-vous, il renaît; Romains, ouvrez les yeux,
Ne regardez pas Rome, et regardez la France.

    Il fut orateur et guerrier,
    Celui que la France attendrie
    Couronne d'un double laurier!
Entendez-vous ces mots: « Valeur, talent, patrie! »
Entendez-vous ce cri d'une éloquente voix :
    « Ses enfants sont ceux de la France! »
    Ce cri, qui d'un seul cœur s'élance,
Semble de tous les cœurs s'élever à la fois...
Orateurs, répondez : jamais plus digne hommage
Honora-t-il un père en sa postérité,
    Et jamais votre pauvreté
Laissa-t-elle à vos fils un plus riche héritage?

Et vous aussi, guerriers, levez-vous: contemplez
De nos vieux étendards les vengeurs mutilés!
Ces Romains qui suivaient vos pompes funéraires,
Par des exploits plus grands s'étaient-ils signalés
    Autour des faisceaux consulaires?
Les travaux, les hivers et l'ardeur des étés
Avaient-ils sur leur front mieux gravé leurs services,
Et leurs pleurs en coulant se sont-ils arrêtés
    Dans de plus nobles cicatrices?

Non, guerriers, non, jamais, mânes victorieux,
Jamais, fiers défenseurs des libertés publiques,
Rome ne se couvrit, pour vos vertus antiques,
D'un deuil plus unanime et plus religieux.
Non, non, sur vos tombeaux, Rome, la vieille Rome,
N'offrit pas dans sa gloire un spectacle plus grand
Que ce concours sacré d'un peuple entier pleurant,
    Pleurant la perte d'un seul homme!

Reçois, ô mon pays, ce tribut mérité!
France, de quel orgueil mon cœur a palpité
En t'adressant ces vers sous les ombrages sombres
        Qui couronnent le Celius,
Au pied du Palatin, devant les grandes ombres
        Des Camille et des Tullius!

Et toi, qu'on veut flétrir, jeunesse ardente et pure,
De guerriers, d'orateurs, toi, généreux essaim,
        Qui sens fermenter dans ton sein
Les germes dévorants de ta gloire future,
Penché sur le cercueil que tes bras ont porté,
De ta reconnaissance offre l'exemple au monde:
Honorer la vertu, c'est la rendre féconde,
        Et la vertu produit la liberté.

Prépare son triomphe en lui restant fidèle.
Des préjugés vieillis les autels sont usés;
Il faut un nouveau culte à cette ardeur nouvelle
        Dont les esprits sont embrasés.
Vainement contre lui l'ignorance conspire.
Que cette liberté qui règne par les lois
Soit la religion des peuples et des rois.
Pour la mieux consacrer on devait la proscrire;
Sa palme, qui renaît, croît sous les coups mortels;
Elle eut son fanatisme, elle touche au martyre,
        Un jour elle aura ses autels.

Le verrai-je ce jour, où sans intolérance
Son culte relevé protégera la France?
O champs de Pressagni, fleuve heureux, doux coteaux,
Alors, peut-être, alors mon humble sépulture
        Se cachera sous les rameaux
Où souvent, quand mes pas erraient à l'aventure,
Mes vers inachevés ont mêlé leur murmure
        Au bruit de la rame et des eaux.

Mais si le temps m'épargne et si la mort m'oublie,
Mes mains, mes froides mains par de nouveaux concerts
Sauront la rajeunir, cette lyre vieillie;
Dans mon cœur épuisé je trouverai des vers,
        Des sons dans ma voix affaiblie;
Et cette liberté, que je chantai toujours,
Redemandant une hymne à ma veine glacée,
        Aura ma dernière pensée
        Comme elle eut mes premiers amours.

Casimir Delavigne.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

[illegible]



INTÉRIEUR.

Peint par M. Genod.

Lithographié par Maurin.

Mgr le duc d'Orléans, à son passage à Lyon, en 1826, visita les ateliers de plusieurs peintres de cette ville. De ce nombre était M. Genod, auteur de cet intérieur dont S. A. R. fit l'acquisition. Le peintre, pour embellir l'héroïne de son tableau, lui a galamment prêté les traits de sa femme; et nous, pour faire d'une cuisine une brillante description, nous emprunterons

« Les vers de ce Berchoux dont le gras Apollon
Donna des diners fins dans le sacré vallon,
Et qui sut ennoblir des couleurs du génie
Les fastes odorants de la gastronomie. »

Or écoutez :

« Mille instruments divers dont s'entoure l'artiste
Lui donnent l'importance et l'orgueil d'un chimiste.
L'airain étale aux yeux des vases étamés
Qui brillent suspendus à des murs enfumés.
Ce n'est plus ce métal que le dieu des armées
Emploie à bombarder nos villes alarmées;
Ici l'airain n'a pas des effets si cruels :
Il s'unit aux moyens de nourrir les mortels.
Pour réchauffer les mets que Comus organise,
Il brave tous les feux que le soufflet attise.
D'heureuses mixtions sortent de ses creusets,
Et tout dans cette forme atteste ses bienfaits.

Je vois près du foyer la prison rembrunie
D'un utile instrument né de l'horlogerie.....

Des rouages nombreux, d'ingénieux ressorts,
Murmurent sourdement de pénibles accords;
Mais je n'aime pas moins leur baroque harmonie
Que tout l'art de Philis à Martin réunie.
Sur un axe alongé, le poulet, le canard,
Tournent emmaillotés d'un vêtement de lard,
Ils semblent s'animer et respirer encore
En cherchant et fuyant le feu qui les colore.....
Le gibier embroché grille et fume pour vous
Au bruit d'un doux concert dont Orphée est jaloux.

GALERIE DU PALAIS ROYAL



PROMÉTHÉE
LIVRÉ AU VAUTOUR.

Peint par Pallière (Léon) [1]

Lithographié par M. Marin Lavigne

Prométhée, fils de Japet et de Clymène, une des Océanides, forma l'homme du limon de la terre. Minerve, frappée de la beauté de cet ouvrage, offrit à son auteur de contribuer à sa perfection. Prométhée, introduit dans l'Olympe par la déesse, y déroba le feu céleste pour animer sa figure d'argile. Jupiter devint jaloux du fils de Japet, qui à son tour le trompa en lui offrant un sacrifice, pour éprouver s'il était vraiment digne des honneurs divins. Il tua deux bœufs, et remplit une des deux peaux de la chair et l'autre des os de ses victimes. Jupiter se trompa, et choisit la dernière. Résolu de se venger : « Fils de Japet, s'écria-t-il, le plus rusé des mortels, cachant le feu pour l'ap« porter aux hommes, tu t'applaudis de m'avoir trompé ; tu en seras puni, toi et les races futures : « les mortels jouiront du feu ; mais je leur enverrai un mal qui se fera aimer, qui les séduira par « des charmes puissants, et les entraînera dans l'abîme [2]. » Il ordonna à Vulcain de former une femme du limon de la terre, de l'envoyer à Prométhée avec une boîte remplie de biens et de maux. L'adroit Prométhée, soupçonnant quelque piége, ne voulut recevoir ni la boîte ni Pandore, qu'il fit épouser à son frère Épiméthée. Le maître des Dieux, outré de ce que Prométhée n'avait pas été dupe de cet artifice, ordonna à Mercure, ou selon Eschyle, à Vulcain, de le conduire sur le mont Caucase, et de l'attacher à un rocher, où un vautour devait lui dévorer le foie pendant trente mille ans. Il est probable qu'il y serait encore, si, trente ans après l'ordre de Jupiter, Hercule n'avait pas tué le vautour qui était né de Typhon et d'Échidna. Les Athéniens avaient élevé à Prométhée, comme inventeur des arts, un autel dans les bosquets de l'Académie, et célébraient des jeux en son honneur.

(1) Mort à Rome, à la fleur de son âge.

(2) Hésiode, *les Travaux et les Jours.*



MORT

DU PRINCE PONIATOWSKI.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par Weber.

Le prince Joseph Poniatowski, né le 7 mai 1762, était neveu de Stanislas Poniatowski, dernier roi de Pologne. Ami de la gloire et de la liberté, il ne put voir sans une généreuse indignation le démembrement de sa patrie, et il courut aux armes. En vain Catherine et Paul Ier lui firent les offres les plus brillantes pour l'attirer à leur service, il crut voir dans les Français les futurs libérateurs de la Pologne; il ne voulut servir que les Français. La glorieuse mais funeste bataille de Leipsick devint le terme des exploits et de la vie de ce prince, à qui Napoléon venait d'accorder le titre de maréchal d'Empire en récompense des héroïques efforts de son corps d'armée pendant cette sanglante action. Chargé de couvrir la retraite de l'armée française, il était déjà parvenu à l'extrémité du faubourg de Leipsick, lorsqu'il se trouva presque seul sur les bords de l'Elster, dont les Français avaient fait sauter le pont :

« C'est là.... qu'au sein des feux on peut apercevoir
Un guerrier tout sanglant, et beau de désespoir;
Déjà, du sceau fatal désignant la victime,
La mort couvre son front d'une pâleur sublime;
Brisé par la douleur son corps s'est affaissé,
Son sabre trop pesant pend de son bras lassé;
Et la dragonne seule, à sa main défaillante,
Retient encor la lame ébréchée et sanglante.

Son coursier ombrageux, qui sent mollir le frein,
En rapides élans dévore le chemin;
Ses pieds ont fait voler le sable du rivage;
Le fleuve vainement s'oppose à son passage,
De la rive escarpée il s'élance éperdu,
Dans les airs, un instant, il semble suspendu,
Il tombe.... l'eau jaillit.... le gouffre le dévore;
Il reparaît.... s'enfonce.... et reparaît encore....
Mais bientôt dans son sein les entraînant tous deux
L'abîme en tournoyant se referme sur eux;
En cercles élargis le tourbillon s'efface....
Et des gouttes de sang montent à sa surface [1].....

Ainsi périt le dernier rejeton d'une illustre famille, l'honneur des chevaliers polonais, l'ami de Kosciusko.

[1] Fragment d'un poeme inédit de M. A. Dumas sur la bataille de Leipsick.

GALERIE DU PALAIS ROYAL
Swebach



VOYAGE EN POSTE.

VOYAGE EN POSTE.

Peint par Swebach.

Lithographié par Bellay

« Voyager est, quoi qu'on puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie! Lorsque vous vous trouvez bien dans quelque ville étrangère, c'est que vous commencez à vous y faire une patrie; mais traverser des pays inconnus, entendre parler un langage que vous comprenez à peine, voir des visages humains sans relation avec votre passé ni avec votre avenir, c'est de la solitude et de l'isolement sans repos et sans dignité; car cet empressement, cette hâte pour arriver là où personne ne vous attend, cette agitation, dont la curiosité est la seule cause, vous inspire peu d'estime pour vous-même, jusqu'au moment où les objets nouveaux deviennent un peu anciens, et créent autour de vous quelques doux liens de sentiment et d'habitude. »

Telle était l'opinion de madame de Staël sur les voyages : l'abbé Delille pensait autrement. Le quatrième chant de son poème de l'Imagination atteste le charme qu'il trouvait à visiter les lieux remarquables par leur beauté ou célèbres par de grands souvenirs :

« Ou déserts, ou peuplés, ou riants, ou sauvages,
Les lieux frappent nos sens par diverses images.
Un lieu sauvage plaît par sa mâle âpreté.
Loin des jardins riants, de leur molle beauté,
Je vole, je m'enfonce aux lieux ou la Norwège
Entasse jusqu'aux cieux ses colonnes de neige;
Aux champs de Sibérie, aux bords où de Thulé
La mer bat en grondant le rivage ébranlé.
Les aigles, les vautours, au-dessus de ma tête,
Mêlent leur cri terrible au cri de la tempête.
De ces monts, de ces rocs l'effroyable chaos,
Les flots avec fracas retombant sur les flots,

Tout m'effraie et me plaît. Mais lorsque ma pensée
Par des objets riants veut être délassée,
Dans un climat plus doux, et sous un ciel plus pur,
Je vole, avec Horace, aux vergers de Tibur,
Aux lieux où l'Anio, dans sa chute rapide,
Verse au loin la fraîcheur de sa poussière humide;
A travers les rochers, les bois retentissants,
Je suis sa course agile et ses flots bondissants.
Et toi, qui de Sénèque alarmais la sagesse,
Que Properce interdit à sa jeune maîtresse,
Lieu charmant, dont la mer et la terre et les cieux
Formèrent à l'envi l'aspect délicieux,
Baie, enfin, je te vois, je vois tes frais bocages!
Voilà ta mer d'azur, voilà tes beaux rivages!
C'est ici qu'autrefois ces superbes Romains
Venaient se délasser du bonheur des humains.
D'autres regretteront ces scènes fastueuses,
Où, parmi les concerts, les voix voluptueuses,
Les danses et les chants, les fêtes et les arts,
Chevaliers, magistrats, et consuls et césars,
Dans ces palais hardis, usurpateurs de l'onde,
Buvaient et le Falerne et les larmes du monde;
Moi, simple ami des arts, du haut de ces côteaux,
Dont les ombres, le soir, descendent sur les eaux,
A l'heure où sont unis, sur l'eau resplendissante,
Le soleil expirant et la lune naissante;
Au murmure flatteur de l'onde qui s'endort,
De la vague qui vient expirer sur le bord,
Et des zéphyrs légers glissant sur la verdure,
De tous ces sons lointains, concerts de la nature,
Sur les temples, les monts, les îles d'alentour,
J'égare en paix mes yeux; je passe tour-à-tour,
Du paysage aux mers, des mers au paysage,
Et conduis, en rêvant, les flots vers le rivage.»

GALERIE DU PALAIS ROYAL

Michallon.

Gelee del. *J. P. Quenedey sc.* *Litho de C. Motte*

LAITIÈRE

LAITIÈRE ROMAINE.

Peint par Michallon.

Lithographié par Gelée

Michallon, pendant son séjour à Rome, était déjà frappé de cette maladie de langueur qui le conduisit au tombeau. Les médecins, dans l'espoir de guérir sa poitrine, lui avaient ordonné le lait pour toute nourriture. Une laitière des environs de Rome était chargée d'assurer l'exécution de l'ordonnance. Un jour il prit fantaisie à Michallon de faire le portrait de sa seconde nourrice; cette bonne femme fut tellement enchantée de voir sa figure revivre sous les pinceaux du jeune peintre français, qu'elle eût échangé, contre cet honneur, et son lait, et sa vache et sa prairie. Pauvre vieille! elle avait sans doute aussi fait son rêve! elle avait souhaité à son malade, lorsqu'il s'éloigna de Rome, une santé meilleure, de longs jours, un heureux avenir!.... Ces vœux ont été renversés comme le pot au lait et les châteaux en Espagne de l'autre Perrette :

« La mort vient : adieu gloire, adieu douce patrie!
On aime, on souffre, on meurt : hélas! voilà la vie »

GALERIE DU PALAIS ROYAL



MARINE.

GROS TEMPS.

Peint par Gudin.

Lithographié par Deroy.

Le Vaisseau.

Ode.

Je vois aux plaines de Neptune
Un vaisseau brillant de beauté,
Qui, dans sa superbe fortune,
Va d'un pôle à l'autre porté.
De voiles au loin ondoyantes,
De banderolles éclatantes
Il se couronne dans les airs,
Et seul sur l'humide domaine,
Avec orgueil il se promène
Et dit : Je suis le roi des mers.

Des lieux où l'onde sarmatique
Frappe des rivages glacés,
Aux lieux où le pied de l'Afrique
Repousse les flots courroucés;
Et des magnifiques contrées
Que nos pères ont ignorées,
Aux lointains et fertiles bords
Où la vieille nature étale
Toute la pompe orientale
Et la gloire de ses trésors,

Il porte sa vaste espérance :
Héritier des pays divers,
Il recueille en sa route immense
Les richesses de l'univers.
Il va chercher l'or au Potose,
Aux champs que l'Amazone arrose,
Et jusques au berceau du jour;
Il se pare au milieu de l'onde
Des riches tributs de Golconde,
Du Bengale et de Visapour.

Cependant la mer azurée,
Sans vagues et sans aquilons,
Réfléchit sa poupe dorée
Et l'éclat de ses pavillons.
Ses matelots, vêtus de soie,
Sous un ciel pur boivent la joie
Et chantent leur prospérité,
Tandis que, renversant sa coupe,
Le vieux pilote sur sa poupe
S'endort plein de sécurité.

Il n'a pas lu dans les étoiles
Les malheurs qui vont advenir;
Il n'aperçoit pas que ses voiles
Ne savent plus quels airs tenir;
Que le ciel est devenu sombre,
Que des vents s'est accru le nombre,
Que la mer gronde sourdement,
Et que, messager de tempête,
L'alcyon passe sur sa tête
Avec un long gémissement.

Du milieu des plaines profondes
Un cri soudain s'est élancé :
Qu'est devenu le roi des ondes?....
C'en est fait, l'orage a passé.
Les flots qui tremblaient sous un maître,
Au lieu qui l'a vu disparaître
Venant sans bruit se réunir,
Roulent avec indifférence,
Et de sa superbe existence
N'ont pas même le souvenir.

Pierre Lebrun.



BÉNÉDICTION DES MAISONS,

A ROME.

Peint par Granet.

Lithographié par Marin-Lavigne

« On a souvent parlé des cérémonies de la semaine sainte à Rome; tous les étrangers viennent exprès pendant le carême pour jouir de ce spectacle, et comme la musique de la chapelle Sixtine et l'illumination de Saint-Pierre sont des beautés uniques dans leur genre, il est naturel qu'elles attirent vivement la curiosité; mais l'attente n'est pas également satisfaite par les cérémonies proprement dites. Le dîner des douze apôtres servi par le pape, leurs pieds lavés par lui, enfin les diverses coutumes de ces temps solennels rappellent toutes des idées touchantes; mais mille circonstances inévitables nuisent souvent à l'intérêt et à la dignité de ce spectacle. Tous ceux qui y contribuent ne sont pas également recueillis, également occupés d'idées pieuses; ces cérémonies tant de fois répétées sont devenues une sorte d'exercice machinal pour la plupart de ceux qui s'en mêlent, et les jeunes prêtres dépêchent le service des grandes fêtes avec une activité et une dextérité peu imposantes. Ce vague, cet inconnu, ce mystérieux, qui convient tant à la religion, est tout-à-fait dissipé par l'espèce d'attention qu'on ne peut s'empêcher de donner à la manière dont chacun s'acquitte de ses fonctions. L'avidité des uns pour les mets qui leur sont présentés, et l'indifférence des autres pour les génuflexions qu'ils multiplient ou les prières qu'ils récitent, rendent souvent ces fêtes peu solennelles. »

Parmi les usages de la semaine sainte, madame de Staël (à qui nous devons ces lignes) n'a point rappelé celui de la *Bénédiction des maisons.* Des prêtres se répandent à cette époque dans les maisons et en bénissent l'intérieur et les habitans. Le peintre a choisi le moment où le ministre de Dieu consacre la cuisine et les fruits qui s'y trouvent rassemblés.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

([illegible])



[illegible]

L'ITALIE.

Peint par Duclos

Lithographié par Dupressoir et Adam

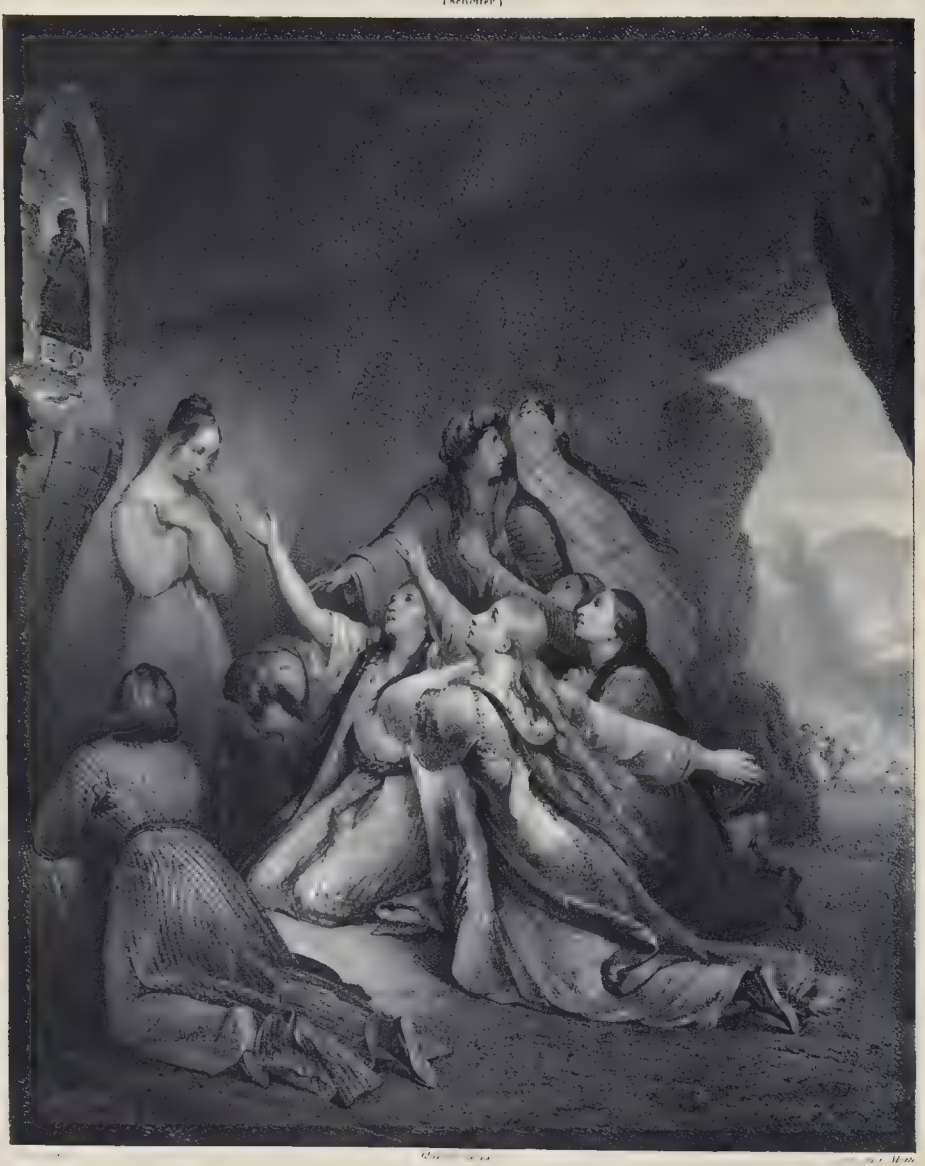
Prestige de la gloire! empire du génie!
Des noms long-temps fameux enivrante magie!
Réduite à n'avoir plus qu'un nom pour tout trésor,
Rome par son nom seul semble régner encor;
Et pourtant, quel Romain, s'il venait à renaître,
Sous son déguisement pourrait la reconnaître?
On dirait que le temps, avec malignité,
Se plut à travestir cette noble cité :
Le dieu du Capitole a changé son tonnerre
Pour le trousseau de clefs de l'apôtre saint Pierre;
Pasquin règne au Forum, et ses propos mordants
Satisfont de Brutus les oisifs descendants.
C'est la ville de Mars! voici les mêmes portes
Par où sortaient jadis ces pesantes cohortes
Dont les pas, ébranlant vingt trônes à la fois,
Faisaient trembler le sceptre aux mains des plus grands rois.
On y voit aujourd'hui la milice prudente
Qui monte pour le pape une garde innocente;
La crosse a remplacé les faisceaux du licteur;
Un concert de lazzis, la voix de l'orateur;
Le droit canon, si clair, les vers de la sybille;
Le chant grégorien, les doux chants de Virgile.

Lorsqu'au temps des Césars, les chaleurs de l'été
Faisaient fuir le séjour de la grande cité,
Horace, le premier, courait aux Cascatelles,
Pour y rêver, au frais, à des odes nouvelles.

Par les mêmes chemins on rencontre souvent
Quelque moine quêteur regagnant son couvent,
Quelque vieux cardinal couché dans sa litière
Et marmottant tout bas le latin du bréviaire,
Heureux si des brigands, l'espingole à la main,
S'échappant des débris d'un aqueduc romain,
Ne viennent tout-à-coup forcer son Eminence
D'une épargne trop longue à faire pénitence!
Tel est l'heureux sujet du tableau de Duclos;
Car la belle Italie est fertile en tableaux :
Esclave sans remords, courtisane avilie,
Elle n'en est pas moins la superbe Italie.

A. S. Saint-Valry

GALERIE DU PALAIS ROYAL
(Scheffer)



FEMMES [illegible]

LES FEMMES GRECQUES.

Peint par Scheffer

Lithographié par Maurin

« Reine du ciel, vierge Marie,
Entends nos suppliantes voix;
Nous t'implorons pour la patrie,
Et pour les vengeurs de la Croix. »

UNE MÈRE.

« Toi qui sais, pour un fils, jusqu'où vont nos alarmes,
O mère de douleurs, prends pitié de mes larmes.
Mes enfants au combat ont suivi nos guerriers;
Ils brûlent de venger le trépas de leur père.
Ramène-les vainqueurs sur le sein de leur mère;
Mes pleurs s'effaceront sous leurs jeunes lauriers. »

UNE ÉPOUSE.

« L'ange des nuits m'avait envoyé d'heureux songes,
Et je me confiais à ces riants mensonges.
O terrible réveil! ô jour infortuné!
Mon époux à grands cris a demandé ses armes.
« Oui, m'a-t-il dit, je pars : le clairon a sonné.
« Il en coûte à mon cœur d'abandonner tes charmes;
« Mais, si mon glaive oisif ne les protégeait pas,
« De nos bourreaux, peut-être, ils deviendraient la proie;
« Au sérail d'un pacha, leur insolente joie
« Promettrait ta jeunesse et tes chastes appas :
« La mort est un devoir pour qui craint l'infamie. »

Il dit, et se dérobe à mes embrassements.
Et, tandis que son fer poursuit les Musulmans,
Je viens, tremblante, hélas! te prier, ô Marie,
De conserver les jours où s'attache ma vie. »

UNE JEUNE FILLE.

« Mon front était paré de fleurs :
Sous les voiles de l'hyménée
J'allais enfin cacher mes pleurs;
Mais celui dont la destinée
Était le prix de mon amour,
A de cette belle journée
Remis la fête à son retour.
Pour son pays et pour la gloire
Il va prodiguer sa valeur;
Et moi, fidèle à son bonheur,
Je lui garde, après la victoire,
Tous les trésors d'un jeune cœur.
Reine du ciel, vierge Marie,
Entends ma suppliante voix;
Je t'implore pour la patrie
Et pour un vengeur de la croix. »

GALERIE DU PALAIS ROYAL



[illegible]

CHAMBRE
D'UN CORDONNIER.

Peint par Senave.

Lithographié par Zwinger.

La chaussure a subi, avec les temps, de grandes révolutions. Les Égyptiens faisaient leurs chaussures avec le papyrus ou avec des feuilles de palmier. Les Grecs portaient le cothurne; c'était une semelle de cuir liée sur le coude-pied et jusqu'à la moitié de la jambe par deux bandelettes croisées plusieurs fois. La chaussure des Romains ressemblait à celle des Grecs; dans les premiers temps de la République, les sénateurs eux-mêmes marchaient nu-pieds comme les autres citoyens; plus tard, on porta une chaussure dont la couleur faisait la distinction. La chaussure rouge était celle des patriciens, des magistrats, des triomphateurs : il serait curieux que les *talons rouges* vinssent, par tradition, de cet antique usage. Lorsque le luxe de l'Asie eut remplacé la simplicité romaine, on employa l'or, l'argent, les pierreries, pour orner les chaussures. Il y eut des esclaves uniquement chargés de déchausser leurs maîtres lorsqu'ils se mettaient à table, afin de ne pas gâter les lits sur lesquels ils se couchaient à demi en prenant leurs repas. La chaussure des femmes consistait ou en souliers entiers ou en simples sandales; les souliers des dames nobles étaient ornés d'une lune d'argent.

La chaussure des Gaulois consistait en *un chausson de cuir:* placés plus au nord que les Romains, ils prenaient plus de précautions pour se garantir des rigueurs du froid. Si l'on consulte les lois somptuaires de nos anciens rois, on voit qu'en France la forme des souliers a souvent varié. Une des modes les plus singulières fut celle des *souliers à la poulaine,* sous le règne de Philippe-le-Bel, en 1300; ces souliers finissaient en pointe : le bec en était plus ou moins long, selon la qualité de la personne, depuis un demi-pied jusqu'à deux pieds; cette pointe se relevait; des élégants y ajoutèrent des grelots. Dans les règnes suivants, on eut le ridicule d'y attacher de petites figures dont la forme étrange fait dire à un historien du temps que c'était *péché contre nature, outrage fait au créateur.* Peu s'en fallut que ceux qui suivirent cette mode ne fussent traités d'hérétiques. « Quand les « hommes se fâchèrent de cette chaussure aiguë (poursuit le même écrivain), furent faites des pan-

« touffles si larges devant qu'elles excédaient, de largeur, la mesure d'un bon pied; et ne savaient « les hommes comment ils se pouvaient déguiser. »

Aujourd'hui la chaussure est plus simple et plus commode; son uniformité ne doit quelque distinction qu'à l'extrême élégance : aussi nos fashionables n'oseraient point marcher s'ils n'avaient pas des souliers de Sakoski ou des bottes de Brun. Les hommes des anciens jours repoussent la botte comme une innovation révolutionnaire; ils y suppléent par des brodequins en castor noir qui, jouant le bas de soie, unissent, par là, les avantages de la toilette aux douceurs du négligé.

Les cordonniers sont renommés pour leur gaîté, et saint Crépin, leur patron, passe pour un des plus joyeux habitants du paradis. Ce caractère distinctif remonte aux temps antiques : on se souvient de ce cordonnier romain qui, à l'époque de la bataille d'Actium, avait élevé deux corbeaux à dire, l'un, *Je te salue vainqueur, Auguste!* l'autre, *Antoine, je te salue vainqueur!...* Tradition politique qui n'a pas été perdue, et que d'autres oiseaux parleurs ont su mettre à profit dans les temps modernes.

La poésie n'est pas non plus étrangère aux enfants de saint Crépin; le Pindare français était fils d'un cordonnier; le poète anglais Bloomfield avait manié lui-même le tire-pied, et, de nos jours, M. François, las de faire des souliers pour les autres, a chaussé le cothurne pour son propre compte, et sa Zénobie, comparée au Tremblement de terre de Lisbonne, de maître André, a fait dire, par tous ses confrères, que « les cordonniers avaient fait la queue aux perruquiers : » mot remarquable, où respirent à la fois la gaîté française et l'orgueil des grandes corporations!

GALERIE DU PALAIS ROYAL.
(Gudin)



[illegible]N DE MARI[illegible]

MOULIN DE MARIAKERK,

PRÈS D'OSTENDE.

Peint par Gudin.

Lithographié par Deroy.

Ostende, 26 mai....

« J'étais fatiguée du voyage : je me suis arrêtée dans le joli moulin de Mariakerk dont les hôtes nous ont fait un accueil plein de bonté. De là nous sommes repartis pour Ostende, ville célèbre dans les fastes de la gastronomie, mais bien triste pour les étrangers. Je vais, pour me distraire, faire de grandes promenades au bord de la mer; je n'en reviens pas plus gaie. Je ne sais si vous l'avez éprouvé; mais je trouve que rien ne porte plus à la mélancolie que la vue de la mer. Son immensité a quelque chose d'effrayant, soit qu'elle humilie notre orgueil, soit qu'elle nous donne la plus terrible idée des barrières qui parfois nous séparent du bien que nous aimons le mieux. La première rêverie a quelque douceur : lorsqu'on voit une de ces belles vagues qui viennent mourir à nos pieds, on voudrait être emporté par elle auprès de l'être qu'on regrette. Si l'on aperçoit au bord de l'horizon une voile blanche, on se demande si c'est la barque qui doit l'amener sur le rivage ou nous conduire auprès de lui ; mais ces flatteuses illusions font bientôt place à des réflexions plus tristes. Hélas! et quand on creuse sa pensée, pourquoi faut-il que l'on y trouve toujours des larmes? J'éprouve alors un charme fatal à contempler cet abîme immense : à la puissance magique des eaux se joint je ne sais quel attrait qui me tient penchée vers les flots; il me semble que le bonheur serait de disparaître avec la vague qui s'enfuit.... J'ai besoin de tous mes souvenirs pour ne pas succomber à cette horrible et douce tentation ; et l'espoir seul de vous revoir un jour, et de retrouver ce cœur si tendre et si noble à la fois, me donne encore des forces pour subir et l'absence et la vie. Adieu! »

.....

GALERIE DU PALAIS ROYAL.
(Regnier)



VUE

PRISE DANS LES ENVIRONS DE RIOM,

EN AUVERGNE.

Peint par Regnier.

Lithographié par Bichebois.

Riom est une des plus jolies villes de l'Auvergne, et ses environs sont riants et fertiles. Cette ville s'honore d'être la patrie de Grégoire de Tours, d'Anne Dubourg, du père Sirmond, et de Danchet. Le sol de l'Auvergne a été heureux en hommes célèbres : c'est de là que sont sortis Pascal, Domat, Savaron, Marmontel, Thomas, et l'abbé Delille qui a adressé à la Limagne, où il était né, ces vers charmants que l'on relit toujours avec un nouveau plaisir.

« O champs de la Limagne! ô fortuné séjour!
« Hélas! j'y revolais après vingt ans d'absence :
« A peine le Mont-d'Or, levant son front immense,
« Dans un lointain obscur apparut à mes yeux,
« Tout mon cœur tressaillit; et la beauté des lieux,
« Et les riches côteaux, et la plaine riante,
« Mes yeux ne voyaient rien; mon ame impatiente,
« Des rapides coursiers accusant la lenteur,
« Appelait, implorait ce lieu cher à mon cœur....
« Je le vis, je sentis une joie inconnue:
« J'allais, j'errais; partout où je portais la vue,
« En foule s'élevaient des souvenirs charmants.
« Voici l'arbre témoin de mes amusements;

« C'est ici que Zéphyr, de sa jalouse haleine,
« Effaçait mes palais dessinés sur l'arène.
« C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
« Glissait, sautait, glissait et sautait de nouveau.
« Un rien m'intéressait : mais avec quelle ivresse
« J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
« Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblants,
« La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
« Et le sage pasteur qui forma mon enfance!
« Souvent je m'écriais : Témoins de ma naissance,
« Témoins de mes beaux jours, de mes premiers désirs,
« Beaux lieux! qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs? »



BERNARD STROZZI
FAISANT LE PORTRAIT
DU GÉNÉRAL DES CAPUCINS.

Peint par Granet.

Lithographié par Marin-Lavigne.

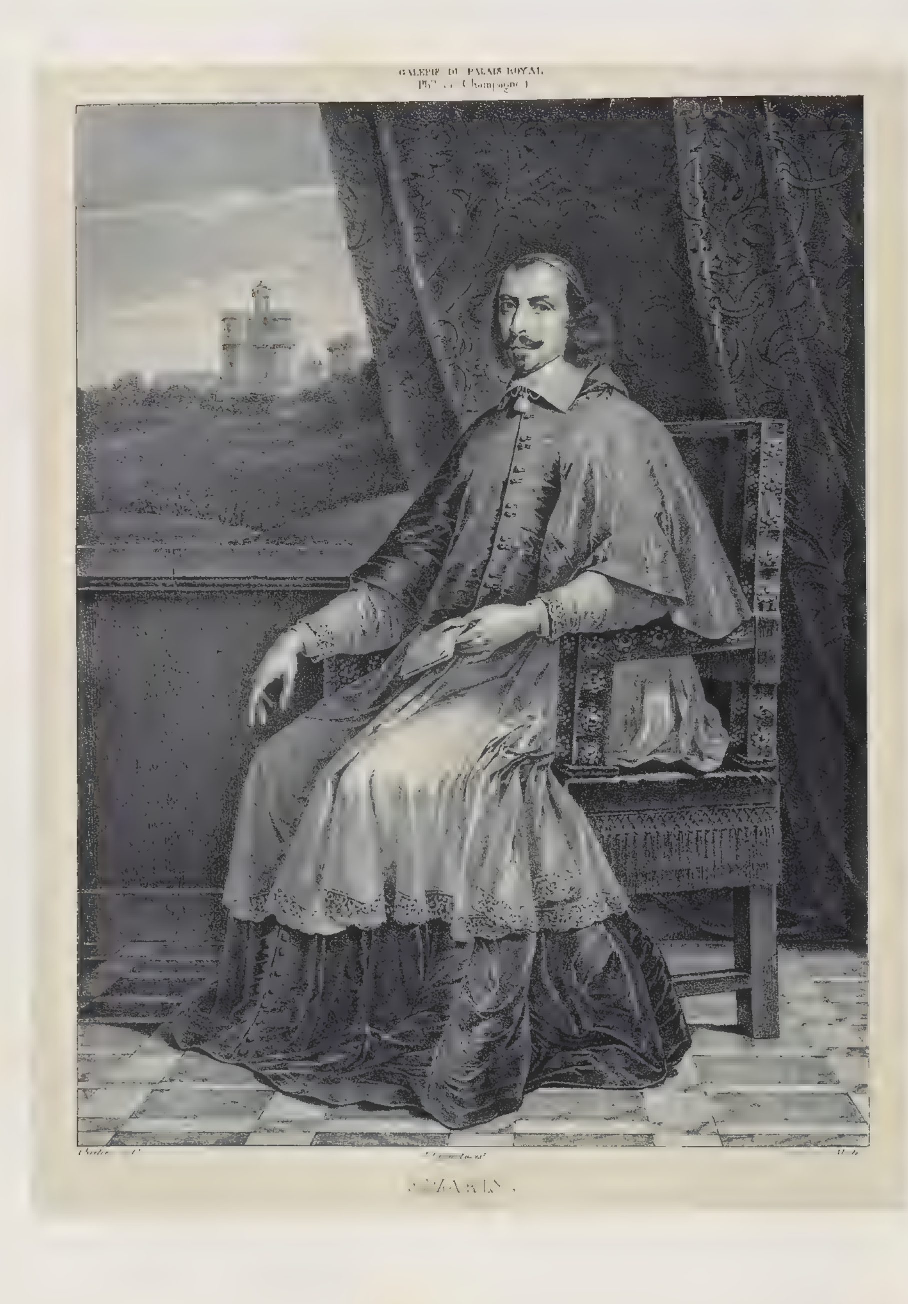
Strozzi (Bernard), dit *il prete genovese* ou *il Capuccino*, naquit à Gênes, en 1581, de parents pauvres. Il étudia chez Pierre Sorri, artiste natif de Sienne; à l'âge de seize ans il avait déjà quelque réputation. Bernard se dégoûta bientôt de la peinture, résolut d'entrer dans l'ordre des capucins, et déclara qu'il voulait commencer son noviciat au couvent de Saint-Barnabé. On fit de vains efforts pour le détourner de ce projet. Quelques années après le goût de la peinture se réveilla chez lui; on l'encouragea dans le désir qu'il montrait de s'y livrer de nouveau, en lui représentant qu'il pouvait faire subsister par son talent sa mère et sa sœur qui étaient dans la misère. Pour obtenir la permission de quitter l'habit et le couvent, et de rester seulement prêtre séculier, Bernard fit en secret le portrait du père Général [1]. Il ne tarda pas à se distinguer par des compositions hardies et savantes; on commença bientôt à le rechercher pour l'employer à peindre des fresques. Les plus belles qu'il ait laissées sont à Saint-Thomas, dans le palais de Jean Étienne Doria, et dans le chœur de l'église Saint-Dominique; il exécuta ce dernier ouvrage à la lueur d'une torche, parce que le lieu n'avait pas d'ouverture d'où pût venir la lumière. On n'avait pas encore travaillé de cette manière en Italie, depuis que les peintres grecs, venus de Constantinople, et pour la plupart moines basiliens, avaient peint ainsi dans les catacombes de Rome. La mère de Strozzi étant morte et sa sœur étant mariée, les capucins déclarèrent que puisque les motifs qui l'avaient déterminé à sortir du cloître ne subsistaient plus, il fallait qu'il y rentrât et qu'il reprît l'habit : mais Bernard diffé-

[1] « C'est le moment que M. Granet a choisi pour le sujet de son tableau. Seulement il paraît avoir supposé que le Général des capucins, flatté sans doute du portrait fait *en secret*, avait cédé à un mouvement de coquetterie, et n'avait pas dédaigné de poser en présence du saint état-major. »

rait toujours de répondre. Une intimation de Rome lui vint alors, pour qu'il eût à rentrer, avant six mois, chez les capucins ou dans tout autre ordre régulier qu'il voudrait choisir. N'ayant pas obéi, il fut arrêté et mis en prison dans le couvent de son ordre. Ses amis et quelques parents tentèrent de le délivrer, et entrèrent la nuit dans les jardins du couvent, en cherchant à pénétrer jusqu'à sa prison ; ils furent malheureusement découverts ; le sort de leur ami n'en devint que plus déplorable, et il fut resserré avec plus de rigueur pendant trois ans. On lui rendit enfin la liberté; mais on le retint dans le couvent avec plus de sévérité que les autres religieux. Un jour cependant il demanda la permission d'aller voir sa sœur : le supérieur la lui accorda, à condition qu'il serait accompagné d'un frère servant. Bernard, arrivé chez sa sœur, pria le frère servant d'attendre dans une salle basse, et entra seul dans l'appartement sous prétexte d'avoir à conférer sur des affaires de famille. Aidé alors par plusieurs amis, il quitta la robe de moine, se fit raser, prit les habits de prêtre et se sauva par un escalier secret. Le jeune frère, informé que son religieux était parti, alla sur-le-champ en informer le supérieur, qui fit chercher Bernard et ne put parvenir à découvrir sa retraite. Le lendemain, Strozzi fut secrètement embarqué pour Venise, où il trouva des protecteurs puissants qui le recommandèrent à la cour du pape, afin qu'il ne fût pas inquiété. Il fit un grand nombre d'ouvrages dans cette ville, à la bibliothéque de Saint-Marc, à la Procuratorerie, à l'église de Saint-Benoît, et à l'hôpital des Incurables. Bernard mourut dans cette ville, en 1644, et fut enseveli à Saint-Fosca. On plaça sur son tombeau cette épitaphe : *Bernardus Strotius, pictorum splendor, Liguriæ decus, hìc jacet.* Il avait du feu, de l'énergie, de l'abondance; mais il ne montra pas plus d'égalité et de tenue dans son talent, que de constance dans son caractère. Son dessin est souvent incorrect; ses figures manquent quelquefois de noblesse; il suivait l'impulsion d'un enthousiasme subit et rapide, qui ne lui permettait pas de réfléchir sur ses compositions. Le musée royal de France a deux tableaux du *Capuccino;* le premier représente saint Antoine de Padoue, tenant l'enfant Jésus qui le caresse; le second, la Vierge avec l'enfant Jésus, sur des nuages, entourés de différents attributs. Strozzi doit être surtout jugé d'après ses fresques. Son école a eu quelque célébrité; ses principaux élèves sont André Ferrari, Jean-François Cassana, Clément Bocciardo, appelé *Clementone* à cause de sa grosseur énorme. Ces trois artistes n'ont jamais égalé leur maître.

(*Extrait de la Biographie universelle*)

GALERIE DU PALAIS ROYAL
(Ph. de Champagne)



MAZARIN.

LE CARDINAL MAZARIN.

Peint par Philippe de Champaigne.

Lithographié par Chrétien.

Jules Mazarin, né à Piscina, dans l'Abruzze, le 14 juillet 1602, fut envoyé en Espagne pour étudier à l'université d'Alcala. Après ses études, il prit le parti des armes, servit quelque temps dans la Valteline, sous les ordres du général Bagni, et revint à Rome trouver son père, que des affaires malheureuses avaient forcé de chercher un refuge dans cette ville. Il avait de l'esprit, de la grace, et déjà même de la séduction; il sut plaire au cardinal Antoine, et fut nommé vice-légat d'Avignon. La première action qui le fit connaître en France décida de sa réputation. Le pape Urbain VIII l'avait envoyé négocier la paix en Italie entre les Français et les Espagnols. Les efforts du *gentilhomme romain* furent long-temps inutiles; les armées avançaient toujours l'une contre l'autre; enfin elles se rencontrèrent sous les murs de Cazal, que les Espagnols assiégaient. Déjà le canon tirait; les deux armées étaient prêtes à se mêler; Mazarin sort des retranchements espagnols, et court à bride abattue vers les Français, faisant voltiger un papier blanc. En vain les soldats français s'écrièrent : *point de paix! point de Mazarin!* Il essuie une décharge, parvient aux généraux, les détermine à conférer avec les Espagnols, et arrache à ces derniers les conditions les plus avantageuses pour la France. Quelques jours après, un général espagnol reproche au médiateur ce traité : Mazarin met l'épée à la main contre lui, et obtient une réparation formelle.

Le cardinal de Richelieu, charmé de son adresse, de ses manières et de ses talents, l'admit à sa confiance, après la mort du père Joseph : il l'initia aux secrets de sa politique, et le recommanda à Louis XIII, qui le choisit, par son testament, pour un des membres du conseil de la régence. Cette nomination fit sa fortune. Anne d'Autriche, au milieu d'une cour turbulente, irritée, avait besoin pour conseil et pour appui d'un homme qui, par son habileté, servît à ménager les divers partis; à adoucir les ressorts du gouvernement, trop tendus par Richelieu; à rassurer les grandes familles et à consoler la France des échafauds qui l'avaient ensanglantée. Anne d'Autriche crut avoir trouvé cet homme dans Mazarin, et la politique, autant que la galanterie peut-être, décida cette reine ambitieuse et coquette à remettre en les mains du cardinal et sa destinée et les soins de la Couronne. Mazarin, d'un caractère fin jusqu'à la fourberie, souple jusqu'à l'humilité, caressant jusqu'à l'adulation, avait adroitement glissé entre les ambitions secondaires qui se prosternaient avec complaisance devant cet autre maréchal d'Ancre; mais les ambitions plus hautes, celles des

Condé, des Conti, des Longueville, se roidirent contre la faveur de l'*étranger;* le Parlement partagea leur opposition : et Paris et la Cour et la France furent livrés à la *Fronde*, cette misérable parodie de la Ligue [1]. Le rôle de Mazarin était difficile; incapable d'une grande résolution, n'osant, comme son prédécesseur, attaquer de face un grand obstacle, il patientait, temporisait, promettait, leurrait par des espérances, et attendait de la ruse ce qu'il n'était pas en lui de demander au courage : il voulait avant tout rester au pouvoir, et il ne répugnait à aucuns des moyens nécessaires pour le conserver. C'est ainsi qu'après avoir fait emprisonner le prince de Condé, son ennemi de tous les lieux, de tous les jours, il alla lui-même briser ses fers au Hâvre, et s'humilier devant son prisonnier. C'est ainsi qu'au lieu de braver l'orage qui grondait sur sa tête, il aima mieux s'éloigner un moment pour le laisser passer, bien persuadé que le peuple de la Fronde était trop frivole pour bouder long-temps le pouvoir, et que quand on chante dans l'esclavage on est fait pour porter des fers. Aussi Mazarin, qui était parti à travers une grêle d'épigrammes [2], de vaudevilles, de malédictions, Mazarin, dont on avait mis la tête à prix, n'eut pas plutôt quitté son exil, que la Cour et la ville et le Parlement, vinrent prodiguer à cet heureux triomphateur les fêtes les plus pompeuses et les plus basses adulations. Il reprit le timon des affaires, conclut le mariage de Louis XIV et le traité des Pyrénées; le jeune monarque, dans lequel Mazarin disait avoir découvert *quatre rois et un homme de bien,* suivait les leçons du cardinal avec la docilité d'un pupille; et ce ministre, qui avait bouleversé toute la France, et que la France avait proscrit, mourut tranquille et tout-puissant dans son lit, à Vincennes, le 9 mars 1661.

Sa mort eut la solennité des derniers moments des rois. Dès qu'il tomba malade on ordonna des prières de quarante heures, et tous les plaisirs de la Cour furent suspendus. Cependant il cherchait à dissimuler son mal; et jaloux de son pouvoir jusque dans les bras de la mort, il s'occupait des affaires, donnait audience, distribuait des graces, vendait des charges; on prétend même qu'il se faisait mettre un peu de rouge pour persuader qu'il allait beaucoup mieux. Le comte de Fuensaldagne, ambassadeur d'Espagne, l'ayant vu dans cet état, se tourna vers le prince de Condé, et lui dit d'un air grave : « Voilà un portrait qui ressemble assez à M. le Cardinal. » Ce fut le curé de Saint-Nicolas-des-

(1) Tantôt on était d'un parti, tantôt d'un autre. En 1651, après une discussion au parlement entre le prince de Condé et le coadjuteur, chacun rassembla autour de soi ses amis.

« Le marquis de Rouillac, fameux par son extravagance, qui était accompagnée de beaucoup de valeur, se vint offrir à « moi. Le marquis de Canillac, homme du même caractère, y vint dans le même moment; dès qu'il eut vu Rouillac, il me « fit une grande révérence, mais en arrière, et en me disant : « Je venais, monsieur, pour vous assurer de mes services, mais « il n'est pas juste que les deux plus grands fous du royaume soient du même parti; je m'en vais à l'hôtel de Condé. » Et vous « remarquerez, s'il vous plaît, qu'il y alla. » *Mémoires de Retz*, tom. II, pag. 499.

(2)
« Frondeur, sais-tu la comédie
« Que Paris donne au Cardinal ?
« Quand le champ de la Fronderie
« S'est changé en salle de bal,
« L'on a vu l'homme de Sicile
« Triompher dans l'hôtel-de-ville,
« Monter dessus un échafaut,
« Mais non pas sur celui qu'il faut
« Si Conti, Beaufort, Longueville,
« Ont fait choix de l'hôtel-de-ville,
« Ils ont agi fort prudemment;
« C'est afin de ne point descendre,
« Et de voir plus commodément
« Le Mazarin que l'on va pendre. »

Champs qui lui administra les derniers secours de la religion. « Je suis un grand criminel, répétait-il souvent; je n'ai d'espérance qu'en la miséricorde divine. » Il fit amende honorable, et supporta les souffrances de son agonie avec un admirable courage. Selon l'expression de madame de Motteville, *il fit bonne mine à la mort.* Entouré de flatteurs pendant sa vie, il en eut encore à sa dernière heure. Quelques courtisans se plaisaient à lui dire qu'il paraissait une grande comète dont le présage les effrayait; il leur répondit en souriant que *la comète lui faisait beaucoup trop d'honneur.* Son testament fait foi de ses immenses richesses, qui s'élevaient, dit-on, à cent millions; elles furent réparties entre les Mancini et les Martinozzi, ses nièces, dont les plus grands seigneurs et même des monarques avaient brigué l'alliance. Il légua à la couronne dix-huit gros diamants, que l'on nomma les *dix-huit Mazarins;* à la reine-mère, le gros diamant appelé la *rose d'Angleterre;* à Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, un bouquet de cinquante diamants; et trente émeraudes au duc d'Anjou. C'était par le jeu, la vénalité et son insatiable avarice, qu'il avait acquis cette fortune prodigieuse. On cite un mot qui peint l'opinion qu'on avait de sa cupidité : M. de Liancourt proposait à M. de Mortemart d'aller rendre une visite au premier ministre, qui venait de perdre son père. « Il en est fort affligé, lui disait-il. — Il a raison, reprit M. de Mortemart, c'est peut-« être le seul homme qui pouvait mourir sans qu'il en héritât. » Madame de Motteville, qui a consacré plusieurs pages à reprocher à Mazarin son avarice, dont les reines et leurs maisons avaient quelquefois à souffrir, paraît trouver quelque consolation à citer plusieurs épigrammes dont le public salua la mort du cardinal.

« Mazarin sortit de Mazare,
« Aussi pauvre que Lazare,
« Réduit à la nécessité;
« Mais par les soins d'Anne d'Autriche,
« Ce Lazare ressuscité
« Est mort comme le mauvais riche. »

« Je n'ai jamais pu voir Jules sain si malade,
« J'ai reçu mainte rebuffade
« Dans la salle et sur le degré;
« Mais enfin je l'ai vu dans son lit de parade
« Et je l'ai vu fort à mon gré. »

Pendant que la ville chansonnait l'illustre défunt, le roi, les reines et toute la Cour lui rendaient un hommage royal en prenant le deuil.

Son corps fut déposé dans la chapelle du collége des Quatre-Nations, et son cœur au couvent des Théatins, deux monuments de sa fondation.

J. V.



(Horace Vernet)

BATAILLE DE HANAU.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par Grenier.

Après la bataille de Leipsick, l'armée française, se repliant d'abord sur Erfurt, continua sa retraite vers Francfort et Mayence. Une armée austro-bavaroise, commandée par le comte de Wrède, tenta vainement d'intercepter sa marche devant Hanau. C'est cette bataille qui est représentée dans le tableau. Le récit suivant est copié littéralement de l'ouvrage de M. le baron Fain sur la campagne de 1813.

« Le 29 octobre 1813, Napoléon fait établir son quartier-général à Langen-Sébold, dans le château du prince d'Ysembourg. Là, il reçoit des renseignements qui ne laissent plus aucun doute sur l'occupation de Hanau. Deux fois, dans la matinée, des colonnes qui précédaient notre avant-garde ont réussi à forcer le passage, mais elles n'avaient eu affaire qu'à quelques éclaireurs. Le corps d'armée bavarois est arrivé dans l'après-midi; il a fait sa jonction avec les Cosaques; il est en mesure de nous barrer le chemin.... Il faut s'apprêter au combat.

« Une épaisse forêt, que la route traverse, couvre les approches de Hanau. Au-delà du bois, la Kintzig forme un coude qui resserre le débouché de la forêt. La ville se présente sur la rive opposée. La route la laisse sur la gauche, en suivant les contours de la rivière pour gagner la chaussée de Francfort. Tel est le long défilé dont il faut forcer le passage. L'empereur passe la nuit à faire ses dispositions. Son premier soin est de diminuer la file des voitures : tous les bagages seront jetés sur la droite, dans la direction de Coblentz; la cavalerie du général Lefebvre-Desnouettes et celle du général Milhau protégeront ce mouvement; en même temps elles éclaireront la droite du champ de bataille.

« Le 30 au matin, l'empereur n'a encore sous la main que l'infanterie du duc de Tarente et celle du duc de Bellune, qui ne présentent guère que cinq mille baïonnettes réunies. Il les jette en tirailleurs dans la forêt, et les fait soutenir par la cavalerie du général Sébastiani. Le duc de Tarente prend le commandement de cette première ligne. Quelques coups de mitraille et une charge de cavalerie ont bientôt dissipé l'avant-garde ennemie qui se tenait à l'entrée du bois. Nos tirailleurs s'engagent sur les pas des Bavarois; il les poussent d'arbre en arbre. Les étincelles d'une vive fusillade brillent au loin dans les ombres de la forêt, et la bataille commence comme une grande partie de

chasse. Le général Dubreton sur la gauche, le général Charpentier sur la droite, conduisent nos attaques, et la cavalerie du général Sébastiani profite de toutes les clairières pour charger l'ennemi.

« En peu de temps nous parvenons au débouché de la forêt; mais alors une ligne de quarante mille hommes s'offre à la vue de nos tirailleurs et les arrête. L'armée ennemie est couverte par quatre-vingts bouches à feu.

« De Wrède est persuadé que l'armée française n'a pas cessé, depuis Leipsick, d'être talonnée à outrance par la grande armée des alliés; il s'imagine que devant des troupes rompues, exténuées, hors d'haleine, il n'y a plus qu'à se présenter pour leur faire déposer les armes, et dans son empressement, négligeant toute considération de prudence, il est venu nous attendre sur la lisière du bois, la rivière à dos.

« Si les quatre-vingt mille Français qui suivent les pas de l'empereur se trouvaient en ce moment rangés par bataillons, par divisions et par corps d'armée, de Wrède paierait cher cette témérité. Un mouvement vigoureux de notre gauche suffirait pour lui enlever le pont de Lamboy, le seul qu'il ait pour sa retraite, et mettrait cette armée entière à notre discrétion. Mais la force de nos troupes ne peut plus être calculée sur leur nombre; d'ailleurs le général Bertrand et le duc de Raguse sont encore loin, et l'arrière-garde du duc de Trévise ne fait que d'arriver à Hunefeld. L'empereur ne peut réellement disposer que des braves qui se sont portés à l'avant-garde, ils sont tout au plus dix mille, c'est assez du moins pour forcer le passage.

« A mesure que l'artillerie de la garde arrive, le général Drouot met les pièces en batterie. Il commence à tirer avec quinze pièces : la ligne s'accroît de moment en moment, et finit par présenter cinquante bouches à feu. Elle s'avance alors sans qu'aucunes troupes soient derrière elle. Mais à travers l'épaisse fumée qu'elle vomit, l'ennemi croit entrevoir dans l'enfoncement des arbres l'armée française tout entière. Ce prestige a frappé les Bavarois de terreur. Leur effroi est à son comble quand ils reconnaissent les bonnets à poil de la vieille garde. C'est le général Curial qui débouche à la baïonnette avec quelques bataillons. Après le premier moment d'hésitation, les Bavarois se décident à faire charger leur cavalerie sur nos pièces, et bientôt une nuée de chevaux environnent les batteries. Mais nos canonniers saisissent la carabine et restent inabordables derrière leurs affûts. Le général Drouot leur donne l'exemple; il a mis l'épée à la main, et oppose un front calme à l'orage. Le secours ne se fait pas attendre long-temps. La cavalerie de la garde s'élance : Nansouty est à sa tête; en un clin d'œil elle dégage cette partie du champ de bataille. Les dragons commandés par Letort, les grenadiers commandés par Laferrière-l'Évêque, et les vieux cuirassiers du général Saint-Germain, se précipitent sur les carrés, enfoncent ceux qui résistent et dispersent tout à coups de sabre. Le reste de la cavalerie Sébastiani chasse au loin les Cosaques. Bientôt la ligne bavaroise est en déroute..... De Wrède se voit dans la position la plus critique; il n'a plus qu'une ressource c'est de porter tous ses efforts sur sa droite pour dégager sa gauche et donner à sa ligne de bataille le temps de gagner le pont.

« Cependant nos troupes ne cessaient d'arriver; elles s'entassaient au milieu de la forêt, où Napoléon lui-même était arrêté, non loin du coude qu'y fait la route. Une foule inquiète l'entourait. Il se promenait en long et en large sur le chemin, donnant des ordres et causant avec le duc de Vicence. Un obus tombe près d'eux, dans le fossé qui borde la route. Le duc de Vicence se place aussitôt entre Napoléon et le danger, et leur conversation continue comme si rien ne les menaçait. Autour d'eux on respirait à peine! Heureusement l'obus, enfoui dans la terre, n'a pas éclaté.

« La forêt retentissait du bruit du canon, répété par tous les échos. Les boulets sifflaient dans les

branchages, et les rameaux hachés tombaient de tous côtés avec fracas. L'œil cherchait en vain à percer la profondeur des bois; à peine pouvait-on entrevoir la lueur des décharges d'artillerie qui brillaient par intervalles. Dans cette situation, la bataille paraissait longue! Tout-à-coup la fusillade se rapproche de notre gauche; la cime des arbres est agitée plus violemment par les boulets, et les cris des combattants se font entendre; c'est l'attaque désespérée que de Wrède essaie par sa droite. L'empereur envoie de ce côté les grenadiers de la vieille garde; il charge le général Friant de les conduire, et bientôt ils ont triomphé de ce dernier obstacle. Dès ce moment le chemin de Francfort nous est abandonné. De Wrède n'est plus occupé que de retrouver celui d'Aschaffenbourg, et la victoire de la garde est complète.

« La cavalerie du général Sébastiani prend aussitôt les devants pour gagner Francfort. Quelques colonnes la suivent, mais la plus grande partie de l'armée passe la nuit dans la forêt. L'empereur y reste au bivouac.

« Au jour toute l'armée défile, laissant la ville de Hanau sur sa gauche; on s'est contenté de la faire occuper par un détachement qui s'y est introduit dans la nuit.

« A peine l'empereur a-t-il fait quelques lieues qu'il apprend que la bataille recommence derrière lui. Les Bavarois, voyant que nous sommes plus pressés de gagner le Rhin que de les poursuivre, ont repris confiance et sont revenus sur leurs pas; mais le général Bertrand et le duc de Raguse viennent d'arriver à Hanau et sont en mesure de les recevoir.

« Ce qui se passe derrière nous n'apporte donc aucune hésitation dans la marche de l'armée sur Francfort. La division bavaroise qui occupait cette ville la cède aux fourriers de l'empereur, et peu de moments après, Napoléon vient y prendre son logement dans une maison du faubourg appartenant au banquier Bethman.

« Dans la soirée, le récit de la seconde bataille achève de dissiper les inquiétudes. On a laissé de Wrède s'engager encore une fois au-delà de la Kintzig, et ses têtes de colonnes, reçues par nos baïonnettes, ont été culbutées; de Wrède lui-même a été atteint d'une balle; son gendre, le prince d'OEttingen, a été tué; c'est maintenant le général autrichien Fresnel qui commande l'armée ennemie. Son premier soin a été d'ordonner la retraite; désormais notre marche s'achèvera tranquillement [1]. »

[1] Le moment que représente le tableau est celui où le général Drouot, qui s'était porté en avant sur la lisière du bois avec la seule artillerie de la garde, reçoit la charge des chevau-légers bavarois, qui pénétrèrent au milieu des pièces. Le général Drouot aurait été tué par un de ces chevau-légers, si, à l'instant où il allait être frappé, un canonnier français n'avait cassé les reins du Bavarois par un coup de son lévier de pointage. Sur la gauche du général Drouot, on voit quelques officiers qui se détachent pour le dégager. On distingue parmi eux le jeune Oudinot, alors dans les chasseurs à cheval de la garde, le jeune Moncey, mort depuis si malheureusement, et surtout le lieutenant Guindey * qui y fut tué et qu'on voit par derrière. La gauche du tableau représente la charge des chasseurs et des dragons de la garde, qui s'élancent sur les Bavarois. Le général Nansouty, qui les commandait, est représenté, vu par derrière, lorsqu'il venait de donner des ordres au comte Élie de Périgord, alors son aide-de-camp. Prés de lui se trouvent le général Flahaut, qui est à cheval, parlant à un officier d'ordonnance, et le général Excelmans, qui est à pied, portant encore sur son habit les marques d'une chute de cheval qu'il vient de faire.

Sur la droite du tableau, on aperçoit l'infanterie de la vieille garde, accourant au secours de l'artillerie, et prête à déboucher de la forêt.

* Il avait été fait officier pour sa brillante conduite dans l'affaire où le prince Louis de Prusse avait été tué par lui-même, deux jours avant la bataille d'Iena.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.
(L. Leprince.)



L'ABRI CHAMPÊTRE.

Peint par Leprince (Léopold).

Lithographié par V. Adam et Renoux.

Monde! que me veux-tu? Laisse-moi vivre aux champs,
Et libre sur ma lyre essayer mes accents.
L'existence au hameau n'est jamais importune;
Ses biens, rivaux heureux des dons de la fortune,
Accordent à nos vœux tout ce qu'ils ont promis :
La nature jamais n'a trompé ses amis,
Et souvent je la vois, complice généreuse,
Seconder en son sein ma main ambitieuse,
Lorsque dans mes essais, audacieux planteur,
J'espère du Brésil acclimater la fleur,
Le grenadier punique ou le simple laurose,
Le datura frileux, ou l'exotique rose,
L'olivier de la paix, le myrte des amours,
Le laurier..... monument de nos modernes jours.
Ne me bornant jamais à des loisirs frivoles,
Je suis un conquérant dans mes soins agricoles.
On n'est libre qu'aux champs : le simple citadin,
Esclave dans Paris, est roi dans son jardin.

Le joli mois de mai dans Bligny me ramène :
La ville dans son sein me retenait à peine.
De mes soins créateurs je reprends l'heureux cours :
J'embellis mon asile et j'orne ses entours.
Sans l'aide du compas, sans la toise sévère,
J'amène en mon enclos la grace irrégulière.
Déjà, sur les débris d'un art usurpateur,
On admire le charme et l'attrait séducteur
De ces groupes fleuris, épars à l'aventure,
Désordre ingénieux qu'inventa la nature.
De l'uniformité les insipides lois
Après un long usage ont perdu tous leurs droits.
Le potager sans doute est un lieu bien vulgaire,
Mais il a des beautés pour le propriétaire.

Je jouis quand je vois réussir à mon gré
L'anachronisme heureux d'un fruit prématuré.
De plaisirs variés enrichissant sa vie,
Le sage agriculteur devient digne d'envie.

Ma verve dans les champs prend un nouvel essor.
Sous un jeune ébénier, aux longues franges d'or,
Qui d'un temple de fleurs semble être le portique,
De ma cour villageoise est le trône rustique.
Là, des travaux du jour le soir réparateur
Conduit de mes sujets le peuple voyageur :
Mes paisibles brebis aux toisons tributaires,
Mon mouton invalide et mes chèvres légères,
Mon jeune Bucéphale, ornement de mon pré,
Sa mère au regard fier, au pas plus mesuré.
Je vois de mes canards la flotte aventureuse,
Ma pintade imbécile, et ma poule chercheuse,
Guide de ses petits, vaine de leurs succès,
Et venant à mes yeux jouir de leurs progrès.
Ici d'oiseaux craintifs l'adoptive lignée
Par la poule couveuse est nuit et jour soignée.
Voyez de mes pigeons fidèles et fuyards
Les bataillons volants et les couples épars,
Ou, des hôtes de l'air, colosse magnifique,
Le paon resplendissant d'un luxe asiatique.

Aux trésors de la terre et ses dons merveilleux
Zéphyre vient unir ses bruits harmonieux.
Là, regrettant son fils, ma vache mugissante
Proclame dans les airs sa tendresse impuissante;
Ici le rossignol, précurseur des beaux jours,
Chante parmi les fleurs ses printanniers amours.
Ma chienne, autour de moi vagabonde et légère,
Semble à mes intérêts n'être pas étrangère;
Elle prévient mon geste, elle entend mon regard,
Et près de mes foyers revendique sa part.

Il est d'autres moments où ma tendresse active
Attend que de mon fils la voix jeune et naïve
Signale par des chants le retour de ses jeux.
Quittant son noir bouquin au style ténébreux,
Son papier barbouillé, sa pénible grammaire,
Et de mots ignorés le lourd dictionnaire,
Il vient me confier quelque nouveau plaisir,
Mystérieux objet d'un innocent désir.

Voilà quelques instants de mon heureuse vie.
Mon cœur a d'autres biens non moins dignes d'envie;
Mais sur ceux-là jetons un voile protecteur :
Trop d'éclat, trop de bruit, pourraient nuire au bonheur.

LE COMTE ANATOLE DE MONTESQUIOU.


GALERIE DU PALAIS ROYAL
(Alaux)

JEUNE PAYSANNE ROMAINE

SE FAISANT DIRE LA BONNE AVENTURE PAR UNE SORCIÈRE.

Peint par Alaux.

Lithographié par Weber.

C'était un jour de fête..... Avec l'ombre du soir,
Au pied de mon bel arbre, en cercle vint s'asseoir
Ce groupe voyageur de femmes étrangères
Qui lisent l'avenir sur la main des bergères,
Et savent expliquer les emblêmes changeants
Des cartons colorés, sous leurs doigts voltigeants.
Tout-à-coup une voix dont la douceur caresse :
« Venez, je suis Norma, Norma l'enchanteresse.
« N'en croyez pas mes traits de jeunesse éclatants,
« Car mes traits sont trompeurs, bergère..... J'ai cent ans;
« Et l'ange Adonaï dont je fus rencontrée
« Jadis grava son nom sur ma couronne ambrée.
« Mon art en jours heureux change les jours d'ennuis;
« Venez, j'expliquerai les songes de vos nuits :
« Voyez-vous ce rameau d'avelines dorées?
« Il ramène au bercail les brebis égarées.
« J'ai de doux talismans, j'ai des philtres vainqueurs;
« L'anneau d'azur me dit le secret de vos cœurs,
« Et me montre éclairés d'une flamme inconnue
« Les larcins du bocage au miroir de la nue. »

Lorsqu'un jeune serpent couché dans le vallon
Darde les feux légers de son triple aiguillon,

Roule en nombreux anneaux sa robe diaprée,
Redresse avec orgueil une crête empourprée,
Et sous un beau soleil promène au sein des fleurs
De ses écailles d'or les mobiles couleurs;
La belette échappée aux mousses de l'yeuse,
La timide belette, ondoyante et soyeuse,
Se livre d'elle-même au reptile brillant
Qui fixe sur ses yeux un œil étincelant:
Ainsi de mes refus Norma victorieuse
M'attirait doucement séduite et curieuse.
Mais, ô terreur! sitôt que soumise à ses vœux
J'eus de mon front sans voile écarté les cheveux;
Sitôt que j'eus permis que sa bague azurée
Ornât ma main timide à ses regards livrée,
Elle pâlit, trembla..... puis, me cachant ses pleurs :
« Laisse-moi, jeune abeille, et retourne à tes fleurs.....
« Que le ver du mûrier s'enveloppe avec joie
« Des fils aériens de son trésor de soie;
« Qu'il s'enchante à tramer son merveilleux réseau :
« Je ne lui dirai point qu'il se creuse un tombeau! »

Elle dit et dans l'ombre, à travers nos campagnes,
Rejoignit, en fuyant, ses magiques compagnes.

Alex. Soumet.

GALERIE DU PALAIS ROYAL
(Remy)



UN CAMP DE LAPONS.

Peint par Ronmy.

Lithographié par Sabatier.

Au mois d'avril 1795, le duc d'Orléans était parti de Hambourg pour Copenhague, accompagné du comte Gustave de Montjoie. Un banquier de cette capitale, auquel il avait été particulièrement recommandé, non comme duc d'Orléans, mais comme un voyageur suisse, lui fit obtenir des passeports du roi de Danemarck, à la faveur desquels il pouvait voyager en toute liberté. Après avoir visité à Elseneur le château de Cronenburg et le jardin d'Hamlet, il passa le Sund pour se rendre en Suède, vit Helsunbourg, Gothembourg, remonta au lac Vener pour admirer les superbes cascades du fleuve des Goths à Trollhatton; prit ensuite la route de Norwège; séjourna à Frideriskshall, tristement célèbre par la mort de Charles XII; à Christiania, où les habitants lui firent l'accueil le plus gracieux sans le connaître, ni même soupçonner son rang; à Drontheim, où le baron de Krog, gouverneur, le combla d'égards. Pressé d'arriver à l'extrémité du continent, vers l'époque du solstice, il longea la côte de Norwège, jusqu'au golfe de Salten, et visita le Mahlstrom, malgré les dangers qui en défendent les abords curieux. Parti de Saltdalen, il voyagea à pied avec les Lapons, sur la crête des montagnes, jusqu'au golfe de Tys (Tys-Fiord); arriva au cap Nord, le 24 août 1795, et après s'être arrêté quelques jours dans cette contrée, à dix-huit degrés du pôle, il revint à Tornéo par la Laponie.

Ce tableau représente l'illustre voyageur dans un camp de Lapons. On remarque dans cette composition tous les accessoires d'une habitation de ce pays. On y voit un troupeau de rennes, au milieu duquel les Lapons sont occupés à traire celles qui donnent du lait. On y voit aussi la tente ordinaire des Lapons, qui est formée par une couverture de *valmar*, roulée en cercle autour de quelques perches, en sorte que le feu se fait au milieu et que la fumée sort par le sommet de la tente. On remarque plus loin une habitation en pierre qui ressemble à un four; c'est là ce que les Lapons appellent dans leur langue un *kodcki*. Cette habitation est percée par le sommet, comme la tente, pour laisser sortir la fumée. Enfin on y a représenté de petites baraques montées sur des perches, qui ressemblent à nos pigeonniers et qui servent aux Lapons de dépôts de vivres pendant l'hiver. Ils les élèvent ainsi au-dessus du sol, tant pour qu'elles ne soient pas ensevelies dans les neiges, que pour que les bêtes ne puissent pas y grimper. Elles ne sont accessibles qu'aux ours qui cassent les perches pour les faire tomber et qui les écrasent ensuite pour s'emparer de la viande sèche qui s'y trouve.

J. V.

GALERIE DU PALAIS ROYAL
(Decaisne)



LE MARI MALADE.

LE JEUNE MARI MALADE.

Peint par Decaisne.

Lithographié par Maurin.

Dans cet appartement que décore à nos yeux
Ce faste de tapis, de meubles précieux,
Où brillent de *Jacob* le goût et l'élégance,
Vers un jeune malade une femme s'avance :
Elle vient d'un époux, moins sage qu'amoureux,
Gourmander la tendresse et charmer la souffrance.
D'abord sa main, fidèle aux ordres du docteur,
Verse dans une coupe à Sèvres préparée
D'un breuvage onctueux le suc réparateur ;
Et le chaste embarras qui cause sa rougeur
S'exhale d'une voix tendre et mal assurée :
« Oui, je dois te blâmer et plaindre ta douleur ;
« Je te l'avais bien dit ! Par une folle ivresse,
« Pourquoi de nos beaux jours décolorer la fleur ?
« L'excès de ton amour a trompé ta jeunesse,
« Cher imprudent ; il faut ménager le bonheur :
« C'est un trésor si doux et si rare en ménage !
« Et puisque nous faisons ensemble le voyage,
« De la vie avec art mesurons le chemin,
« Et songeons que le jour aura son lendemain.
« Ainsi, toujours heureux, nous verrons sans nuage
« S'achever doucement notre pélerinage,
« Et nous pourrons encore, au déclin de nos jours
« Écouter notre cœur et sourire aux amours. »

Un malade est toujours docile à la sagesse,
Et notre époux jura d'observer le traité;
Mais, lorsqu'il eut repris sa force et sa santé,
Ma muse ne sait pas s'il garda sa promesse.
O femmes, s'il en est dont les regards charmants
S'arrêtent sur ces vers surpris à ma paresse,
Gardez-vous d'exiger de semblables serments.
Peut-on sur vos autels prodiguer trop d'encens?
Qui vous aime le plus est aussi le plus sage.
Et quel plus doux transport, et quel plus noble hommage,
Que de vous consacrer et sa vie et son cœur?
Le trépas que l'on trouve au champ de la victoire,
On l'exalte, on l'envie, on en a fait l'honneur;
Mais vos charmes sont-ils moins puissants que la gloire,
Et mourir à vos pieds n'est-ce pas le bonheur?

GALERIE DU PALAIS ROYAL



INTÉRIEUR
DE LA CHAPELLE MINUTOLO
DANS LA CATHÉDRALE DE NAPLES.

Peint par Lemasle.

Lithographié par Courtin.

Le roi de Naples Robert avait, avant de mourir, marié sa petite-fille Jeanne, son héritière, à André, frère du roi de Hongrie. Ce mariage, qui semblait devoir cimenter le bonheur de cette maison, en fit les infortunes. André prétendait régner de son chef; Jeanne, toute jeune qu'elle était (elle avait alors dix-huit ans), voulait qu'il ne fût que le mari de la reine. Un moine franciscain, nommé frère Robert, qui gouvernait André, alluma la haine et la discorde entre les deux époux. Une cour de Napolitains auprès de la reine, une autre auprès d'André, composée de Hongrois, regardés comme des barbares par les naturels du pays, augmentaient la mutuelle antipathie. La fameuse Catanoise, domestique et confidente de la reine, conçut alors le projet de faire périr André. Elle se concerta avec Louis, prince de Tarente, qui passait pour le favori de Jeanne; et le 18 septembre 1345, le roi fut assassiné, à l'âge de dix-neuf ans, dans la ville d'Averse, dans l'antichambre de sa femme, et presque sous ses yeux; on le jeta par les fenêtres, et on laissa trois jours le corps sans sépulture. Tandis que la reine Jeanne, trahissant sa complicité par cet oubli du plus saint des devoirs, triomphait, au milieu de sa cour, d'un crime qu'elle devait bientôt récompenser par le don de sa main et de sa couronne [1], Ursillo Minutolo, gentilhomme et chanoine napolitain, fit conduire et ensevelir à ses frais, à l'archevêché de Naples, dans la chapelle de saint Louis, les restes de l'infortuné monarque. Une simple pierre les couvrait: ce fut, quelque temps après, François Capèce, abbé de cette même chapelle, qui, noble émule de la générosité d'Ursillo, fit élever au roi André le mausolée de marbre qu'on y voit aujourd'hui.

La famille des Minutoli a une chapelle qui porte son nom dans la cathédrale de Naples. Elle est située à droite du maître-autel, et entourée des portraits de plusieurs anciens guerriers de cette race. On y remarque aussi trois superbes tombeaux dont le principal est celui du cardinal archevêque Arrigo Minutolo. Ce monument, tout en marbre blanc, est soutenu par quatre lions et quatre colonnes ornées de bas-reliefs.

J. V.

[1] Elle épousa le prince Louis de Tarente, désigné par la voix publique comme le meurtrier d'André.



MARIE STUART.

*Peint par **** (1)

Lithographié par Grévedon.

Marie Stuart, fille de Jacques V, roi d'Écosse, et de Marie de Lorraine, fille de Claude, premier duc de Guise, naquit en 1542. Reine dès le berceau par la mort de son père, elle fut couronnée en Écosse à l'âge de neuf mois. Promise au dauphin de France, François, fils de Henri II, par l'influence des Guises, alors tout puissants à la cour, elle vint à cinq ans à Paris, où elle ne tarda pas à répondre aux soins que l'on prit de son éducation. « Ainsi que son bel âge croissoit (dit Brantôme), ainsi croissoit sa beauté incomparable; et pour celle de l'ame elle n'étoit pas moins merveilleuse, car elle étoit fort savante, elle écrivoit et parloit six sortes de langues. Dès l'âge de treize « ans, elle déclama au Louvre, en présence du roi et de toute la cour, une oraison en latin, qu'elle « avoit faite elle-même. Elle aimoit la poésie, et se mêloit de faire des vers, dont j'ai vu aucuns de « beaux et de très-bien faits. »

Son mariage avec le dauphin fut célébré dans le mois d'avril 1558, avec une magnificence digne de la plus élégante cour de l'Europe; mais cette union ne fut pas long-temps heureuse. Devenue

(1) Ce portrait, dont on ignore l'auteur, paraît être du temps, car Brantôme en fait mention. « Il la fesoit très beau voir (dit « ce galant Suétone) en ses habits de son grand deuil blanc, car la blancheur de son visage contendoit avec la blancheur de « son voile à qui l'emporteroit. La neige de son beau visage effaçoit l'autre; aussi se fit-il à la cour une chanson d'elle portant « le deuil, qui étoit telle :

L'on voit sous blanc atour,
« En grand deuil et tristesse,
« Se pourmener maint tour
De beauté la déesse,
Tenant les traits en main
« De son fils inhumain.

« Et amour sans fronteau
« Voletter autour d'elle,
« Déguisant son manteau
« En un funèbre voile,
« Où sont ces mots écrits :
« *Mourir ou être pis.* »

veuve à l'âge de dix-huit ans, par la mort de François II, Marie Stuart s'embarqua en pleurant, à Calais, pour retourner en Écosse. C'est du haut du vaisseau qui l'emmenait qu'elle adressa à la France ces regrets si touchants :

« Adieu, plaisant pays de France,
« O ma patrie,
« La plus chérie,
« Qui as nourri ma jeune enfance.
« Adieu, France, adieu, mes beaux jours !
« La nef qui disjoint nos amours
« N'a eu de moi que la moitié.
« Une part te reste, elle est tienne,
« Je la fie à ton amitié,
« Pour que de l'autre il te souvienne. »

Arrivée en Écosse, elle trouva ce royaume en proie aux discussions religieuses; elle chercha à se donner un appui en épousant Henri Stuart, comte Darnley, son cousin, auquel elle décerna solennellement le titre de roi. Elle ne tarda pas à se repentir de cette union : Darnley, dévoré de jalousie, devint le tourment de la reine; il fit assassiner David Rizzio, musicien piémontais, aimable, mais vieux, que Marie Stuart admettait dans son intimité pour charmer les ennuis qu'elle éprouvait en Écosse, « dont le soleil (dit Brantôme) étoit si dissemblable à la beauté de sa reine [1]. » Darnley fut lui-même étranglé à Édimbourg en 1567, dans une maison particulière; et trois mois après la mort de ce prince, la reine donna sa main au comte de Bothwel, son favori, universellement accusé de la mort de Darnley. Cette imprudente et funeste union souleva l'Écosse contre elle : tant il est vrai que ce n'est point assez aux yeux du peuple que d'être orné des plus brillantes qualités, et qu'en faveur même des graces, des talents et de l'esprit, on ne pardonne pas au défaut de jugement et de conduite! Marie perdit son autorité, ses biens, sa couronne; et, abandonnée de ses sujets et de son armée, elle vint, suppliante, demander un asile à la cour d'Élisabeth, reine d'Angleterre. Cette princesse lui fit d'abord un gracieux accueil; mais plus tard, sous le vain prétexte que Marie Stuart n'était pas étrangère à des complots tramés contre son trône et sa vie, elle lui fit dire qu'elle eût à s'en justifier, ainsi que du meurtre de son époux, et la fit enfermer à Fotheringay, dans une prison, d'où l'infortunée ne sortit, au bout de dix-neuf ans, que pour monter sur un échafaud.

Le véritable motif de la haine d'Élisabeth contre la reine d'Écosse était une rivalité de femme; elle ne pouvait pardonner à Marie Stuart la supériorité de ses talents et de sa beauté. Sa jalousie fut d'abord aussi puérile que par la suite elle devint cruelle. Jacques Melvill raconte que dans une mission dont il fut chargé auprès d'Élisabeth, cette princesse l'accablait de questions sur la reine d'Écosse : « Quelle est la plus belle, de Marie ou de moi, lui demandait-elle un jour? — Marie est « la plus belle femme de l'Écosse (répondit l'ambassadeur), comme Élisabeth la plus belle femme « de l'Angleterre. — Mais quelle est la plus grande? — C'est la reine d'Écosse. — Il faut donc qu'elle « soit trop grande, répliqua Élisabeth, car je ne suis ni trop grande, ni trop petite. »

(1) On montre encore dans le palais de Holyrood-house, à Édimbourg, le cabinet où Marie Stuart soupait avec David Rizzio lorsque le farouche Ruhtven vint le massacrer : les meubles du cabinet et de la chambre de la reine, ses sultans parfumés et brodés par elle-même, le portrait de la reine Élisabeth sont parfaitement bien conservés; et le temps n'a pas même effacé sur le parquet les taches du sang de la victime.

Les commissaires nommés par Élisabeth vinrent apporter à Marie Stuart, dans sa prison, une lettre de la reine qui lui ordonnait de subir le procès auquel les lois d'Angleterre la soumettaient. « Je suis venue dans ce pays, répliqua Marie, non en sujette, mais en souverain indépendant; je ne « me soumettrai à aucune chose indigne de la majesté d'une tête couronnée. Prisonnière depuis « mon arrivée dans ce royaume, les lois ne m'ont jamais offert aucune protection; qu'on ne les per- « vertisse pas aujourd'hui pour m'ôter la vie. » Élisabeth resta inflexible; Marie fut condamnée à mort; elle reçut sa condamnation avec tranquillité : « La mort, dit-elle, qui doit mettre fin à mes « malheurs, ne peut me causer de chagrin. »

Elle demanda un confesseur catholique : on lui refusa cette grace consolante... « Et pourtant, s'é- « cria-t-elle, j'ai été couronnée reine de France et reine d'Écosse!.... [1] » Le 18 février 1587, elle se leva avant le jour, s'habilla avec plus de soin qu'à l'ordinaire, et ayant pris une robe de velours noir : « J'ai gardé, dit-elle, cette robe pour ce grand jour, parce qu'il faut que j'aille à la mort avec « un peu plus d'éclat que le vulgaire. » Elle se donna elle-même la communion avec une hostie consacrée que le pape Pie V lui avait envoyée secrètement; conduite ensuite dans une salle tendue de noir, où l'on avait élevé un échafaud, elle appela son maître-d'hôtel, et lui dit : Aidez-moi à mon- « ter, c'est le dernier service que je recevrai de vous. » Elle monta, un crucifix à la main, le visage serein et dans tout l'éclat de sa première beauté. Elle embrassa son fidèle serviteur Melvill; et comme la douleur arrachait des sanglots à ses domestiques : « J'avais promis que vous seriez plus « tranquilles, leur dit-elle; retirez-vous, et priez pour moi. » Elle pria elle-même à haute voix pour son fils, pour la reine d'Angleterre, se fit bander les yeux, et, sans plainte comme sans ostentation, elle livra au bourreau cette tête charmante, dont les attraits lui étaient devenus si funestes. Le bourreau ne la sépara du corps qu'au troisième coup de hache, et la montrant aux assistants, il s'écria : « Dieu sauve la reine Élisabeth! ainsi advienne aux ennemis de l'évangile! » Comme si l'évangile s'associa jamais à de tels assassinats!....

Cette princesse avait écrit son testament le 7 février 1587; elle y joignit un codicile qu'elle écrivit aussi de sa propre main le 18 février au matin. Les originaux de ces deux pièces remarquables étaient gardés au collége des Écossais, à Paris. « Elle proteste mourir en la foi catholique, apostolique et romaine; fait une donation au duc de Guise, son cousin, qu'elle nomme principal exécu- « teur de sa volonté; indique les moyens d'acquitter ses dettes; recommande de payer diverses « sommes à ses domestiques, aux hôpitaux, aux pauvres; et prie le roi de France de lui continuer « son douaire un an après sa mort, pour récompenser ses serviteurs, son médecin et son aumônier. »

Marie Stuart, pendant son séjour en France, aimait la société des gens de lettres, surtout celle de Ronsard, de Dubellay, de Maison-Fleur; elle avait composé sur la mort de François II, son premier époux, une romance dont elle fit les paroles et la musique : elle est moins connue que *ses adieux à la France*, et pourtant il n'y règne pas une moins douce mélancolie.

« En mon triste et doux chant
« D'un ton fort lamentable,

[1] « Il ne faut pas douter (dit Brantôme) que si le grand, vaillant et généreux prince feu monsieur de Guise dernier ne fût « mort, que la vengeance d'une si noble reine et cousine, ainsi morte, ne seroit maintenant à naître :

« Cette reine qui fut en beauté non semblable,
« Fut par trop d'injustice exécutée à mort,
« Pour soutenir la foy d'un cœur inviolable.
« Se peut-il faire donc qu'on n'en venge le tort ? »

« Je jette un œil touchant
« De perte irréparable,
« Et en soupirs cuisants
« Je passe mes beaux ans.

« Las! en mon doux printemps
« Et fleur de ma jeunesse,
« Toutes les peines sens
« D'une extrême tristesse;
« Et en rien n'ai plaisir
« Qu'en regret et désir.

« Si en quelque séjour
« Soit en bois ou en prée,
« Soit à l'aube du jour,
« Ou soit sur la vesprée,
« Sans cesse mon cœur sent
« Le regret d'un absent.

« Si je suis en repos
« Sommeillant sur ma couche,
« J'oy qu'il me tient propos,
« Je le sens qui me touche;
« En labeur, en reçoy,
« Toujours est près de moi.

« Mets, chanson, ici fin
« A si triste complainte
« Dont sera le refrain :
« *Amour vraye et sans feinte.* »

J. Vatout.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.

(Roqueplan.)



MARINE.

LA MER.

Peint par Roqueplan.

Lithographié par Deroy.

Qu'il est doux, quand du soir on voit briller l'étoile
Et qu'on entend au loin le chant des matelots,
Au souffle de la nuit de déployer sa voile
Et de s'abandonner au caprice des flots!

Alors qu'on voit lutter et la lumière et l'ombre,
Que le char du soleil à l'horison s'enfuit,
Et que vient ce moment dont la teinte plus sombre
N'est déjà plus le jour et pas encor la nuit.

Alors qu'on voit brunir la plage fugitive,
Que du ciel lentement s'effacent les couleurs,
Et qu'un léger zéphir apporte de la rive
Et le chant des oiseaux et le parfum des fleurs.

C'est l'heure où, l'ame en proie aux vagues rêveries,
J'essaie à remonter le fleuve du passé,
Et, jetant un regard sur ses rives flétries,
J'y cherche le bonheur comme un songe effacé.

Alors à mes désirs ma mémoire asservie
S'empare de ces temps éclipsés pour toujours,
Et, près de mon berceau ressaisissant ma vie,
Repasse son flambeau sur chacun de mes jours.

D'abord à l'orient d'une aurore lointaine
Quelques pâles rayons glissent inaperçus
Sur ces premiers instants dont la fuite incertaine
Ne laisse en nos esprits qu'un souvenir confus.

Bientôt d'un jour plus vif mon horison s'éclaire;
Mais déjà sous les pleurs qui tombent de mes yeux,
Triste, je n'aperçois que le tombeau d'un père,
Qu'à mes jeunes baisers ont dérobé les dieux.

On dirait que, jaloux des fleurs que pour ma tête
L'espérance semait aux champs de l'avenir,
Le Destin me criait : « tu n'auras plus de fête
« Qui ne mêle à sa joie un triste souvenir. »

Plus tard, de la pensée étendant le domaine,
La gloire nous sourit comme un ange des cieux;
Et l'homme ose fixer, indigné de sa chaîne,
Sur le char du soleil un œil audacieux.

Et moi, je caressais cette douce chimère;
Mais oubliant ma lyre aux pieds de la beauté,
J'ai contre les attraits d'un bonheur éphémère
Échangé sans regret mon immortalité.

ALEX DUMAS.

GALERIE [illegible] PALAIS ROYAL



LA BERGÈRE D'ITALIE.

Peint par Monvoisin.

Lithographié par M. le Baron Atthalin

Sur la colline où dès l'aurore
Triste et seule tu viens rêver,
Aujourd'hui comme hier encore
Le soir doit-il te retrouver?...
Ton cœur, où le souvenir passe,
Dans un doux espoir se retrace
Des vœux qu'il n'a pas oubliés,
Tandis que ta main incertaine
S'égare dans la blanche laine
Du chevreau qui joue à tes pieds.

De tes sœurs désertant la foule,
Ne viens-tu pas, loin des hameaux,
Au bruit de l'onde qui s'écoule
Ecouter le chant des oiseaux?
Dans leur mystérieux langage,
Souvent pour les cœurs de ton âge,
Il est des charmes inconnus,
Des accents qu'un autre âge ignore,
Que l'enfant n'entend pas encore,
Et que le vieillard n'entend plus.

Mais d'une volupté moins pure
Ton cœur serait-il agité;
Du ruisseau le tendre murmure
Fuirait-il sans être écouté;

En vain le chantre du bocage
Cadencerait-il son ramage,
Et serait-il dans le hameau
Une voix, dont l'accent t'éveille,
Plus douce encore à ton oreille
Que la douce voix de l'oiseau?....

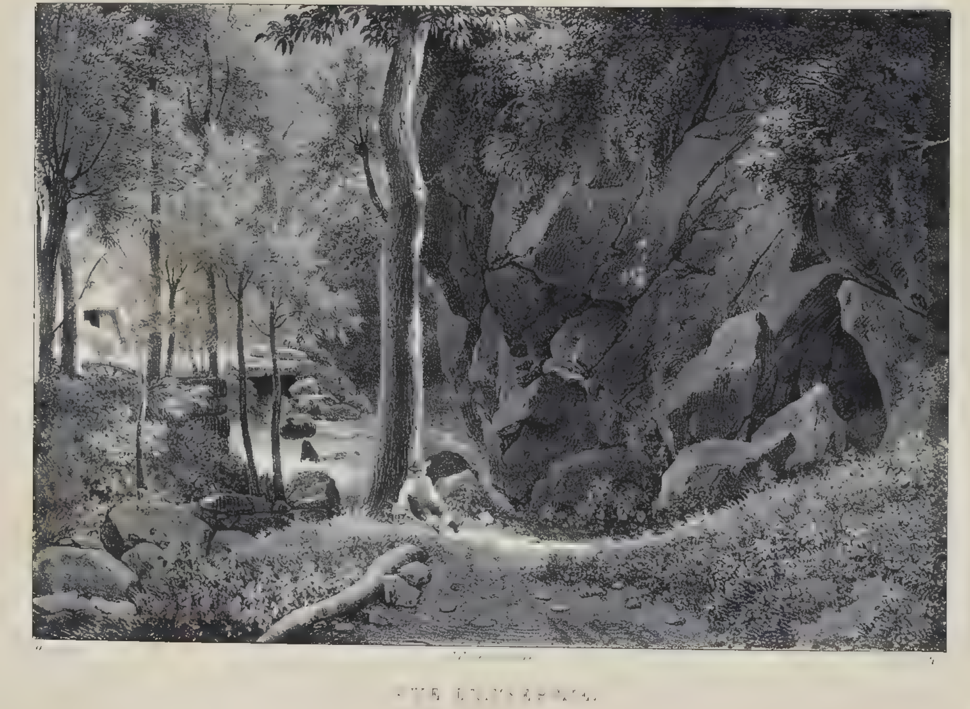
Arrête! que ton œil découvre,
Devant toi, parmi les humains,
Tout un avenir qui s'entrouvre
Et te présente deux chemins....
L'un, dans son aspect monotone,
Sous un pâle soleil d'automne,
T'offre un horison sans couleurs
Et des arbres dont le feuillage
N'a jamais attiré l'orage,
Mais n'a jamais porté de fleurs.

L'autre, en sa pente plus rapide
Se déroule immense à tes yeux;
Tantôt c'est un désert aride,
Tantôt un champ délicieux....
Sur chacun d'eux des jours sans nombre,
Nuancés de soleil et d'ombre,
Passent avant le dernier jour :
Choisis donc, près de la barrière,
Pour te guider dans la carrière,
Ou l'indifférence ou l'amour!...

Mais, que dis-je? déjà sans doute
L'empreinte de tes pas légers
Vers toi, sur la seconde route,
A guidé les pas des bergers;
Quand l'aurore éclaira la terre,
Peut-être alors avec mystère
Près de toi l'un d'eux vint s'asseoir;
Et fixant l'heure qui rassemble,
En vous quittant peut-être ensemble
Vos deux voix dirent « à ce soir. »

Mme M. Waldor.

GALERIE DU PALAIS ROYAL



VUE

PRISE EN AUVERGNE.

Peint par Michallon.

Lithographié par Deroy.

5 juillet 1827.

C'est du château de Randan que je vous adresse ces rapides souvenirs de mon premier voyage en Auvergne. J'ai devant les yeux un merveilleux spectacle; c'est un vallon immense, couronné par le Puy-de-Dôme et les Monts-d'Or. Le château appartenait jadis aux Templiers; on montre encore le cachot où ils enfermaient leurs captifs; une auguste main en a fait disparaître les instruments de torture et de mort que la curiosité y avait conservés. C'est aujourd'hui un caveau où sont renfermés, dans de plus humaines intentions, ces autres prisonniers faits dans les plaines de la Champagne,

« Qui brisant les liens de leur captivité,
« Animent des festins la brillante gaîté. »

Lorsque S. A. R. Mademoiselle d'Orléans a fait l'acquisition de Randan, le château était sans grace, sans dignité : M. Fontaine en a fait une demeure digne de son Altesse. Avec le goût dont il a donné tant de preuves, ce célèbre architecte a su parfaitement allier la jeunesse des constructions modernes à la majesté des formes gothiques; les tours nouvelles ont pris de bonne grace l'air de famille de la vieille tour, et l'on croirait entrer dans un de ces anciens manoirs de la chevalerie, si l'élégance des ornements d'architecture, la distribution de l'intérieur, la beauté des meubles de *Jacob*, l'éclat des bronzes ne révélaient bientôt la richesse et la recherche du dix-neuvième siècle. Le parc a encore besoin de temps pour s'achever; mais la Princesse poursuit ses travaux avec une généreuse assiduité qui devient pour le pays une providence.

Je ne connaissais pas l'Auvergne : je désirais faire quelques excursions dans ce beau pays; ma première visite fut pour les eaux de Vichy. C'est un singulier spectacle que celui des buveurs d'eaux : dès le matin, le troupeau de malades, placé sous la direction de M. le docteur Lucas, se rend à l'abreuvoir minéral; là ils boivent selon l'ordonnance; ils font ensuite une promenade où, avec la plus intime

confiance, ils se racontent toutes leurs infirmités; on déjeune; après le déjeuner, on monte soit à cheval, soit en voiture pour aller visiter les environs; on rentre; on s'occupe de sa toilette; on dine de fort bon appétit; le soir, on se réunit, tantôt au concert, tantôt au bal; la plus vive gaîté règne parmi les malades; par respect pour le régime, on mêle parmi les rafraîchissements quelques verres d'eau purgative, ce qui ne laisse pas d'être agréable pour les profanes qui se portent bien. Il est du plus mauvais ton de n'avoir pas au moins quelques petites douleurs de rate ou de foie; on court risque de n'être pas initié aux grands mystères des eaux, c'est-à-dire de n'être pas appelé à se promener, à chanter, à danser, à s'amuser. Mais il est vrai de dire qu'à dix heures précises les danseurs et les danseuses quittent le bal, et reprennent le lendemain, pour toute la matinée, leurs souffrances avec les eaux. J'avais l'impertinence de bien me porter; mais en vérité les plaisirs de ces joyeux moribonds m'auraient donné l'envie d'être malade.

Après avoir passé quarante-huit heures dans ce brillant hôpital, je suis allé visiter, à Ennezat, le temple de Jupiter. J'ai traversé ces fertiles plaines de la Limagne dont la magnifique abondance ne dément pas les beaux vers de l'abbé Delille, et je suis arrivé dans le bourg où une église chrétienne a été greffée sur l'ancienne demeure du maître des dieux payens. Le premier aspect n'a rien d'imposant : il faut un peu de bonne volonté et beaucoup d'érudition pour apprécier le mérite de ces ruines replâtrées. Cependant, il y a une colonne, surmontée de quatre aigles romaines, qui est d'un fort beau style, et plusieurs ornements qui attestent le goût des hommes du Capitole. Plusieurs des bas-reliefs, qui rappelaient le culte de Vénus et des Graces, ont été mutilés : « Ma pauvre femme en a été bien fâchée, me dit mon cicérone, car ça la fesait bien rire. » Près du chœur de l'église, un tableau peint à fresque, du temps de Philippe-le-Bel, attira aussi mon attention : c'est une leçon de philosophie donnée à trois superbes cavaliers qui ne sont séparés de leurs squelettes que par une croix avec cette inscription :

« Ben qu'opulents et ben nourris,
« Nous n'en serons pas moins pourris. »

Le sacristain croyant, je ne sais pourquoi, que j'étais un savant, m'a conduit au cimetière pour me prier de lui expliquer une inscription *que pas un des savants de Riom* (disait-il) *n'avait pu traduire*. Je regarde, et sur la pierre je lis très-distinctement :

TOMBEAV DE MESSIPE CHASSAGNE ✱ 1736

Je vous avoue que si ce n'est pas une mystification pour moi, c'est du moins une épigramme contre l'académie de Riom!

J'ai vu sur la route plusieurs ruines que les naturels du pays décorent toujours d'un souvenir de César : *Aimez-vous le César, on en a mis partout!* C'est à cette occasion qu'un paysan me disait : « Ce beau monsieur César, il a bon dos : à les entendre, ces autres, ne croirait-on pas aussi que « c'est le père de nos enfants? » Je regardai sa femme, et je crois que César aurait préféré Cléopâtre.

C'est le Mont-d'Or surtout que je voulais voir; je partis pour ce pélerinage; je m'arrêtai à Clermont pour aller visiter la vallée de Royat. C'est vraiment une petite merveille; le peintre et le poète y puisent également de brillantes inspirations; c'est là que plus d'une fois Michallon étudia la nature, et que Delille la chanta. Des gazons frais, des arbres magnifiques, des rochers, des sources, des torrents, quel séjour délicieux! Comme il y faisait doux à écouter le bruit des cas-

cades, à respirer le parfum des prés toujours verts, à s'abandonner à ces douces rêveries où l'ame se rapproche par la magie des souvenirs de tout ce qu'elle a aimé!... La fraicheur et la vie de ce beau lieu font regarder avec un sentiment plus pénible cette fontaine de Sainte-Alire dont l'eau pétrifiante flétrit et dénature tout ce que les yeux se plaisent à regarder. Les fleurs, les oiseaux, soumis à l'influence de cette autre Méduse, sans subir une entière métamorphose, finissent par se revêtir d'une sorte d'écorce de boue durcie qui leur laisse un aspect moins curieux que désagréable.

La route du Mont-d'Or est fort pittoresque : des deux côtés de hautes montagnes au bas desquelles s'ouvrent de vastes précipices, des forêts de sapins, des vallées profondes, de nombreux torrents, voilà ce que l'on voit avant d'arriver à l'établissement des bains. Le village où ils sont situés est encaissé entre les Monts-d'Or qui sont de diverses hauteurs, et dont la cime se confond avec les nuages; il est d'un aspect triste et pauvre; on y voit, sur une petite place, les restes de ce qu'on appelle les bains de César : des colonnes admirablement sculptées, des figures d'animaux, des débris de statues, des bas-reliefs, sont couchés dans la fange!... Le monument consacré aux bains s'achève avec lenteur; son obscurité intérieure n'a rien qui puisse égayer les malades. Aussi vaut-il mieux se bien porter au Mont-d'Or comme ailleurs. On prend alors un de ces petits chevaux de montagnes, dont le pied toujours sûr vous guide sans danger au milieu des rochers, et on fait des promenades délicieuses. Le paysage est embelli par des cascades, des sources, des bois; à côté de vastes couches de neige, on cueille des violettes : c'est un vrai plaisir que de rencontrer, au milieu des chaleurs de l'été, les glaces de l'hiver et les fleurs du printemps.

En descendant du Mont-d'Or, j'ai repris le chemin du château de Randan. Vous savez que constant à mes habitudes comme à mes affections, je redoute l'absence; cependant lorsque le ciel nous conduit dans un charmant pays, chez une auguste châtelaine qui, par l'élévation de son ame et de son esprit, est à la hauteur de son rang, mais qui, par la simplicité de ses manières, cherche à le faire oublier, autant qu'elle le fait aimer par sa grace et sa bienveillance, les voyages ne sont pas sans charme; et les jours passés dans un si noble asile se classent avec reconnaissance parmi nos plus doux souvenirs. Adieu!

J. Vatout.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

[illegible]



[illegible]

SCÈNE DE JALOUSIE.

Peint par Franquelin.

Lithographié par Weber

La Jalousie.

On m'a dit : « Garde-toi d'aimer!
« Celui qui saura te charmer
« Fera le tourment de ta vie.
« Il est, même au sein du bonheur,
« Un mal qui dévore le cœur,
« Et ce mal, c'est la jalousie. »

Mais je le vis à mes genoux :
Il suppliait d'un air si doux!...
Il s'est emparé de ma vie.
D'où vient, hélas! que malgré moi
Je sens du trouble, de l'effroi....
Serait-ce de la jalousie?

S'il dépasse d'un seul instant
L'heure où ma tendresse l'attend,
De soupçons je suis poursuivie.
En vain ses regrets sont charmants;
Je ne crois plus à ses serments....
Est-ce là de la jalousie?

L'autre jour ses regards distraits
Se fixèrent sur les attraits
Qui parent la jeune Euphrasie :
Mon front se couvrit de pâleur,
Mon sang se glaça dans mon cœur....
Serait-ce de la jalousie?

Je veux que ce qui n'est pas moi,
Ami, n'existe pas pour toi;
Je veux présider à ta vie.
N'admets pas une autre à mon sort :
Une autre!... ce mot est la mort!...
Est-ce là de la jalousie?

Mes yeux ne regardent que toi,
Ma bouche ne sourit qu'à toi;
De toi seul mon ame est remplie.
Je donnerais mes jours pour toi....
Si je suis jalouse de toi,
L'amour est donc la jalousie?

L*** Ctesse DE ***

GALERIE DU PALAIS ROYAL



ATELIER DE [illegible]

ATELIER DE TRUCHOT[1].

Peint par Monthélier.

Lithographié par Bellay.

Henri-Édouard Truchot, peintre de genre, naquit à Bliscastell, le 3 mai 1798.

Truchot était destiné par son père au travail des bureaux. A l'âge de treize ans et demi (1811) il eut un emploi au journal de l'Enregistrement. A dix-sept ans (1814), il entra dans les bureaux du garde-meuble de la couronne, auprès de son père qui y avait l'emploi de teneur de livres à partie double; cet emploi fut supprimé, et si cet événement fut fatal à sa famille, Truchot lui dut son acheminement à la peinture. C'est alors qu'il s'occupa du dessin; la garde nationale procura à son père la connaissance de M. Bouton. Ce maître offrit ses conseils à Truchot, et l'admit dans son atelier; il y fit des progrès si rapides, qu'après une année de dessin, entraîné par le désir de peindre, il alla s'essayer d'après nature. Ce fut en 1817 que Truchot prit la palette, et en 1819 il exposa les ruines du château des quatre fils Aymon et l'entrée du château de Brie-Comte-Robert. Ces deux productions d'un jeune homme révélèrent aux amateurs éclairés le germe d'un grand talent. Truchot ne chercha point à suivre la route ordinaire, il voulut être lui, et tous ses ouvrages portent ce cachet d'originalité qui constate le vrai mérite.

Le salon de 1822 fut pour lui un vrai triomphe : le tableau d'Isabeau de Bavière suffirait pour immortaliser ce jeune artiste sans le mérite de ses autres productions[2].

C'est au moment de ce succès que Truchot, atteint, depuis plus d'une année, d'une maladie de poitrine, qui s'était déclarée à l'issue d'un voyage en Angleterre, fut enlevé, dans la fleur de son âge, à ses nombreux amis et aux admirateurs de son grand talent.

Il est mort le 18 août 1822, à son atelier, rue de Bellefond, à Paris.

MONTHELIER

(1) On y voit ce peintre occupé à peindre le convoi d'Isabeau de Bavière, son dernier et son plus beau tableau.

(2) Les autres tableaux les plus marquants qu'il ait laissés sont :

La vue des ruines du château des quatre fils Aymon.

L'entrée du château de Brie-Comte-Robert.

Le vestibule du Palais-Royal.

L'intérieur de l'église de Louviers.

L'église des Prés-Saint-Gervais.



COMBAT DE CORSAIRES,

AU LEVER DU SOLEIL.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par Maurin.

Ce tableau représente une de ces scènes déplorables, dont les flots de la Méditerranée ne sont que trop souvent les témoins. Une chaloupe barbaresque vient de faire sa capture; elle emporte une femme et des marchandises que les pirates ont enlevées pendant la nuit. Le mari de cette infortunée, qui les a poursuivis dans un canot, aborde la chaloupe, et s'efforce d'en arracher sa femme qui s'évanouit sous la hache des barbares, tandis que ses compagnons se battent contre les Algériens, en attendant la barque armée qui vient de la côte à leur secours. Le soleil se lève; l'orient paraît tout en flammes, et l'azur de la mer se colore de pourpre.

Ce n'est pas un des problêmes les moins surprenans de la diplomatie européenne que l'existence politique de ce peuple de corsaires, qui, répandus sur les côtes de l'Afrique, insultent à tous les pavillons, imposent aux puissances de l'Europe l'infamie de leurs traités, désolent le commerce, vivent de rapines et enlèvent nos fils et nos femmes pour en faire des esclaves. Il fut un temps où le chef de ces forbans, le dey d'Alger, venait s'humilier devant la grandeur de nos rois; aujourd'hui son insolence se rit de nos menaces. Espérons pourtant que les échos de la Méditerranée ne lui auront pas vainement reporté le bruit du canon de Navarin! « Tu céderas ou tu tomberas sous le vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. « Tu disais dans ton cœur avare: je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont « ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance; mais tu te verras « attaquée dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on irait chercher « parmi les rochers et dans son nid. » Telle était la religieuse prédiction de Bossuet[1]; tels sont encore aujourd'hui, sous de moins graves auspices, les vœux de ces deux

[1] Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.

jeunes poètes, qui, unis par l'amitié, le courage et le talent, semblent avoir juré, comme Thésée et Pirithoüs, de parcourir la terre pour combattre en riant les ennemis de la liberté. Après avoir lancé ses traits fins et piquants contre le sanctuaire de nos ministres, leur muse voyageuse passe sur les côtes de l'Afrique, non sans avoir fait l'invocation d'usage, et va visiter le dey d'Alger, dont elle trace un fidèle et brillant portrait [1]. Or écoutez :

« Sylphe de l'Orient, divinité badine
Qui rases dans ton vol les croissants de Médine,
Esprit docte et conteur, qui, durant mille nuits,
D'un calife ombrageux endormis les ennuis !
Toi qui dictes le soir, près du puits des Arabes,
Aux vieux marchands d'Alep de magiques syllabes,
Quand sous de verts palmiers, les pélerins assis
Au Galand du désert demandent des récits ;
Démon, fée ou péri, muse jeune et brillante !
Inspire deux chrétiens à la foi chancelante,
Poètes renégats, las d'élever leurs voix
Dans les temples vieillis de Phébus aux abois,
Et qui, fiers désormais de leur apostasie,
Abjurent les dieux grecs pour les dieux de l'Asie !
. . . .
. . . . , ...

Les marchands Levantins dont la nef pacifique
Parcourt, vers le détroit, la vieille mer d'Afrique,
Reconnaissent de loin, sur la colline assis,
Alger, vaste berceau de forbans circoncis :
La paix fait leur tourment, la guerre est leur négoce ;
Despotes de la mer au naturel féroce,
Ces insolents douaniers, comme des suzerains,
Imposent un péage aux timides marins,
Et riche de ses vols, ce peuple philantrope
Rit du nom de forban que lui donne l'Europe.
C'est là que règne Hussein : père de ses sujets,
Son unanime voix lui vote les budjets ;
Trois eunuques muets forment son ministère ;
Dans son propre palais esclave volontaire,
Au sein de doux loisirs il consume le jour.
Tantôt sur le sommet d'une moresque tour
Braquant sur un pivot son poudreux télescope,
Il applique son œil aux rivages d'Europe,
Sitôt qu'il voit blanchir à l'horizon lointain
L'aventureux chebec qui promet un butin ;

(1) La Bacriade ou la guerre d'Alger, par Barthélemy et Méry

Souvent dans des caveaux, mystérieux asile
Où gît le superflu de sa liste civile,
Il compte des sequins qu'il a cent fois comptés,
Dépouille des chrétiens au bagne rachetés.
Vers le milieu du jour, dans ses longs vestibules,
Il se plaît à monter ses quatre cents pendules,
Et de leur carillon, le bon prince étourdi,
Pendant une heure et plus entend sonner midi.
Doux plaisirs, d'un cœur pur favorables indices!
Le jour tombe, et la nuit promet d'autres délices :
De vieux eunuques noirs, blanchis dans le sérail,
Des vierges du harem hideux épouvantail,
Portent, en souriant, à la nocturne orgie
De jeunes icoglans ravis à la Georgie,
Ou sur des lits soyeux choisissent au hasard
L'esclave sans défaut visitée au bazar.
A son petit lever, quelquefois par caprice,
Ce monarque s'amuse à rendre la justice :
Le Salomon d'Alger, assis sur ses talons,
Fait chercher deux plaideurs aux larges pantalons;
On les trouve aussitôt : le cadi les amène:
Cependant à la barre un bourreau se promène,
Le dey lui fait un signe, et les deux assignés
Sous le bâton légal expirent résignés;
La séance est levée, et l'auditoire immense
Exalte jusqu'aux cieux le juge et sa clémence. »

J. V.

GALERIE DU PALAIS ROYAL
(Bouhot)



Reveux del.

Lith. de C. Motte.

JARDIN DE BEAUMARCHAIS.

VUE EXTÉRIEURE

DU JARDIN DE LA MAISON DE BEAUMARCHAIS,

A PARIS.

Peint par Bouhot.

Lithographié par Renoux.

La maison que Beaumarchais avait fait bâtir à grands frais, et à laquelle il avait donné son nom, n'existe plus aujourd'hui : c'était un édifice élégant, construit à l'extrémité du boulevard Saint-Antoine, sous la direction de l'architecte Lemoine. Les pièces les plus remarquables étaient la salle à manger et le salon. La salle à manger était décorée d'une frise ornée de griffons, modelée sur celle du temple antique d'Antonin et de Faustine, à Rome. Au-devant de la croisée s'élevait une grande coupe, de forme étrusque, d'où sortait un jet d'eau; une lanterne pratiquée au fond du salon éclairait cette pièce, dont la cheminée, faisant face à la croisée, répétait la vue du jardin, du boulevard et de la côte de Ménil-Montant.

Le salon était décoré de six portes en glaces ornées de frises en camaïeux, et dans l'intervalle desquelles étaient huit tableaux de sites champêtres et de ruines peints par Robert.

Le jardin, planté à la manière anglaise, était composé avec beaucoup de goût. A l'extrémité s'élevait un pavillon dédié à Voltaire. Il était décoré à l'extérieur d'un portique de deux colonnes doriques, au-dessus duquel on lisait cette inscription : « Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur. »

Sur la partie supérieure du jardin s'étendait une espèce de lac, dont l'eau, fournie par la pompe de Chaillot, alimentait des fontaines et des bassins dans la partie basse des jardins.

Ces jardins avaient été dessinés par Bellanger.

C'est dans cette maison que Beaumarchais, sans infirmité, sans maladie, et dans toute la vigueur de son esprit, mourut subitement le 19 mai 1799.



LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Peint par Philippe de Champaigne.

Lithographié par Chrétien.

Armand-Jean Duplessis, cardinal, duc de Richelieu, fils de François Duplessis, seigneur de Richelieu, et de Suzanne de La Porte, naquit à Paris, le 5 septembre 1585.

C'est une des grandes figures qui dominent dans le tableau de l'histoire, mais qui, plus imposantes, deviennent par cela même plus difficiles à reproduire. Peindre la vie de Richelieu, ce serait retracer le règne de Louis XIII, car le ministre fut le maître. La pourpre romaine couvrait le trône, et le diadème disparaissait sous le chapeau de cardinal : les études de Richelieu furent brillantes, son élévation rapide, sa puissance absolue. Tour-à-tour homme du monde et prélat, politique et guerrier, il écrivait des billets d'amour ou des mandements religieux, gouvernait le Conseil et dirigeait la guerre. Haï de Marie de Médicis, que son ingratitude laissa mourir dans l'exil; redouté de Louis XIII, qui supportait impatiemment l'ascendant de son génie; menacé par les puissances étrangères, dont il abaissa l'orgueil; envié de tous les courtisans, qu'il forçait à s'humilier devant son autorité; exposé sans cesse aux intrigues, aux attaques, aux poignards de ses ennemis, il triompha de toutes les haines, de tous les obstacles, de tous les dangers, par l'inflexibilité de son caractère, et balaya sans pitié, sur les avenues du trône, tout ce qui pouvait embarrasser sa marche ou gêner son ambition. C'est ainsi que Gaston expia, par l'exil, la disgrace et la honte, les intrigues qu'il avait formées pour renverser sa puissance; c'est ainsi qu'Anne d'Autriche fut mandée au Conseil et contrainte à se déclarer coupable; Ornano mourut dans les fers à Vincennes; le grand-prieur, fils naturel de Henri IV, dans les cachots de Blois : Bassompierre fut mis à la Bastille; la duchesse de Chevreuse, le duc de La Valette, le duc de Guise, César Vendôme, furent obligés de fuir sur des terres étrangères; Talleyrand, Chalais, Marillac, Montmorency (1), de Thou, Cinq-Mars rougirent

(1) Voir dans les manuscrits de Dupuy l'intéressante relation de la mort de ce maréchal. On y remarque cette déposition d'un témoin :

« Les commissaires s'assirent au bout de la table et firent asseoir M. de Montmorency à leur main gauche, et les témoins « venaient parler à lui, la table entre deux. Il avoua tout ce que les officiers du régiment des Gardes déposèrent sur la jour- « née de Castelnaudary; et un d'eux, qu'on dit être M. de Guitaut, étant interrogé s'il avait connu M. de Montmorency dans « le combat, il répondit, en pleurant que, le voyant tout couvert de feu, de sang et de fumée, il eut de la peine à le recon- « naître : mais qu'enfin, lui ayant vu rompre six de leurs rangs et tuer des soldats dans le septième, il jugea bien que ce ne « pouvait être autre que lui; ce qu'il sut certainement lorsque, son cheval étant mort sous lui, il demeura au milieu de ses « compagnons. »

de leur sang les échafauds dressés par ordre du cardinal; une foule de victimes moins illustres, mais non moins malheureuses, furent sacrifiées capricieusement aux moindres soupçons d'un prélat qui disait de lui-même : « Je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma soutane « rouge. » En un mot le génie de la vengeance planait partout, et partout la hache était levée sur l'imprudent qui osait menacer Richelieu dans sa gloire et dans sa grandeur.

C'était peu de diriger les affaires de France; il aspirait à maîtriser les destinées de l'Europe, auxquelles présidaient alors Olivarès en Espagne, Buckingham en Angleterre, Oxenstiern en Suède; il ressuscita contre l'Autriche, qui paraissait affecter la monarchie universelle, le projet dans lequel la mort avait arrêté Henri IV, et il se servit avec succès de l'épée de Gustave-Adolphe. Les armes françaises furent victorieuses en Allemagne, en Flandre, en Italie, jusqu'à ce qu'enfin les Espagnols vinrent camper dans la Picardie. Richelieu trembla à son tour; mais sa fortune l'emporta, et la levée du siége de Corbie, et la mort du comte de Soissons, tué à propos sur le champ de bataille de la Marfée, et le supplice du grand-écuyer, que mourant lui-même il avait traîné à la mort sur le Rhône dans un bateau, permirent au cardinal de conserver sa toute-puissance jusqu'à son dernier soupir. Son retour de Lyon à Paris, en 1642, ressemblait à une marche triomphale, ou plutôt à une pompe funèbre; car déjà la pâleur de la mort était sur son front, et la chambre ornée d'or et de fleurs, dans laquelle il se faisait porter sur les épaules de ses gardes, allait se changer en tombeau. Il mourut à cinquante-huit ans, « laissant le roi, dit Voltaire, satisfait de « l'avoir perdu, et embarrassé d'être le maître. Le cardinal, ajoute ce même écrivain, fut peut-être « plus malheureux encore que Louis XIII, parce qu'il était le plus haï, et que, avec une mauvaise « santé, il avait à soutenir, de ses mains teintes de sang, un fardeau immense, dont il fut souvent près « d'être écrasé. Dans ce temps de conspirations et de supplices le royaume fleurit pourtant. Louis XIII « n'y contribua en rien; mais le cardinal de Richelieu servit beaucoup à ce changement. L'amour « de la gloire lui faisait rechercher l'empire des lettres et du bel esprit jusque dans la crise des af- « faires publiques et parmi les attentats contre sa personne. Il érigeait dans ce temps-là même l'A- « cadémie française, et donnait dans son palais des pièces de théâtre auxquelles il travaillait quel- « quefois..... Corneille commença, en 1636, par la tragédie du *Cid* le siècle qu'on appelle celui de « Louis XIV. Le Poussin égala Raphaël d'Urbin dans quelques parties de la peinture; la sculpture « fut bientôt perfectionnée par Girardon, et le mausolée même du cardinal en est une preuve. Tout « chez lui était splendeur et faste, tandis que chez le roi tout était simplicité et négligence : ses « gardes entraient jusqu'à la porte de la chambre, quand il allait chez son maître; il précédait par- « tout les princes du sang : il ne lui manquait que la couronne [1]. »

Lorsqu'on montra à Pierre-le-Grand le tombeau de Richelieu, il s'écria : « Si un tel homme pou- « vait revivre, je lui donnerais sans regret la moitié de mon empire pour qu'il m'aidât à gouverner « l'autre. » Le czar rendait hommage au génie de ce ministre célèbre, mais c'était un hommage imprudent. Richelieu n'était pas homme à partager la puissance. Il la voulait entière, absolue, et Pierre n'eût pas tardé à se repentir de son vœu, à moins qu'il n'eût accepté sans regret ce que Montesquieu a dit de Louis XIII : « Que Richelieu fit de lui le premier roi de l'Europe et le second « homme de la France. »

La postérité conservera avec admiration la mémoire de ce grand ministre; mais, quels que soient les droits de la politique, c'est payer cher la gloire que d'y arriver les pieds dans le sang!

J. Vatout.

[1] État de la France sous le ministere de Richelieu.



PAYSAGE.

UNE FEMME, FRAPPÉE DE LA FOUDRE DANS UNE FORÊT,

EST RENVERSÉE DE SON CHEVAL, A COTÉ DE SON CHIEN QUI LA PLEURE.

Peint par Vallin.

Lithographié par M. Asselineau

Elvire, sur ton blanc coursier,
Où vas-tu par ce temps d'orage?
A la chapelle du village
Pour ta mère vas-tu prier,
Ou, sous le solitaire ombrage
Des vieux chênes de la forêt,
Fidèle, accomplir en secret
Un plus tendre pélerinage?
Va, poursuis, sans jeter les yeux
Sur ce vaste amas de nuages;
L'amour se rit des noirs présages,
La prière attendrit les cieux.
Est-il rien qu'on ne sacrifie
Ou pour sauver, ou pour charmer
Celle qui nous donna la vie,
Celui qui nous la fait aimer?
Mais si l'attrait seul d'une fête
Vers le hameau guide tes pas,
Aux menaces de la tempête,
Elvire, ne t'expose pas.
Des vents déchaînés sur la terre
Écoute l'affreux sifflement;
Écoute le sourd roulement
Du char qui porte le tonnerre...
Imprudente! Il est d'autres jours
Où tu pourras danser et plaire;

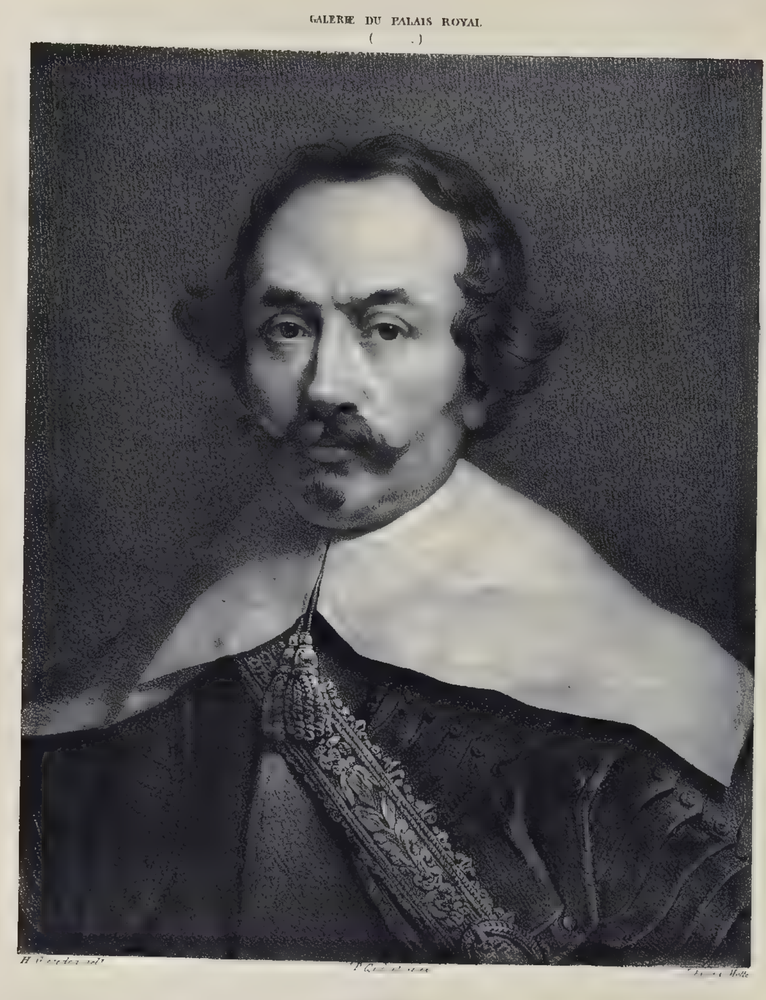
Et d'ailleurs ces brillants atours,
Et cette gaze blanche et claire,
Et cette écharpe dont l'azur
A le tendre éclat d'un ciel pur,
Que seront-ils lorsque la pluie
Aura compromis leur fraicheur?
Et toi-même, après ce malheur,
Tu ne seras plus si jolie :
Qu'au moins cela te fasse peur!
Tu le sais, un peu de parure
A tout âge ne gâte rien,
Et la plus charmante figure
Même à quinze ans s'en trouve bien.
De ta beauté, je t'en conjure,
Ne trahis pas les intérêts;
Fuis, abandonne ces forêts
Où gémit en deuil la nature.
Fuis.... Mais ces inutiles vœux
N'ont point arrêté la coquette :
Elle se hâte vers la fête....
Tout-à-coup, en flèches de feux,
La foudre descend sur sa tête.
Adieu danses, plaisirs et jeux!
Son corps roule sur la bruyère;
Et son cheval en liberté,
Agitant sa blanche crinière,
Frémit, se rejette en arrière,
Et la regarde, épouvanté.

Et toi qu'éleva sa tendresse,
Médor, par tes gémissements
Tu redemandes ta maîtresse :
Malheureux! à tes hurlements
L'écho seul des bois s'intéresse;
Et quand le pasteur du hameau
La bénira par la prière,
Tu la suivras au cimetière,
Et tu mourras sur son tombeau.

J. Vatout.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

(.)



OLIVIER CROMWELL.

Lithographié par M. Grévedon.

Les ancêtres d'Olivier Cromwell, connus sous le nom de Williams, formaient une branche d'une illustre famille du pays de Galles. Son père, Robert Cromwell, était le second fils de sir Henri Cromwell, qui avait été nommé chevalier par la reine Élisabeth, et qui, par une circonstance particulière, avait changé son nom de *Williams* en celui de *Cromwell*. Il possédait dans le comté de Huntingdon des biens et une brasserie. C'est là que naquit Olivier, le 25 avril 1599. Sa première éducation ne fut pas négligée. Après la mort de son père, sa mère l'envoya à Londres suivre une école de jurisprudence. Une certaine impétuosité de caractère et de tempérament ne lui laissa pas de temps pour l'étude, et le précipita dans les plus honteux écarts. A son retour de Londres, après avoir scandalisé la petite ville de Huntingdon par ses excès, il changea tout-à-coup, rompit avec ses sociétés de débauche, fréquenta les églises, se rapprocha des personnes de piété. Sa fortune s'étant augmentée de six cents livres sterlings, léguées par un de ses oncles, il épousa Élisabeth Bouchier, héritière d'une famille estimée dans le comté, et se retira à la campagne, pour y vivre d'une manière simple et religieuse.

L'Angleterre, au commencement du règne de Charles Ier, arrivait à cette époque où les nations fermentent et mûrissent : à côté du puritanisme s'élevait un esprit de liberté inspiré par le souvenir de plusieurs règnes tyranniques, et surtout par la nécessité de défendre la constitution anglaise. Cromwell fut élu membre du Parlement de 1628, le premier des trois Parlements que Charles ait convoqués. Cromwell ne parut dans cette chambre que pour y déclamer contre le papisme. Ce Parlement ayant été dissous au bout de trois mois, et Charles Ier ayant laissé écouler douze ans avant d'en convoquer un nouveau, la vie de Cromwell ne fournit rien à l'histoire pendant cette époque. Trop obscur alors pour s'attirer une persécution personnelle, il fut seulement compris dans les rigueurs odieuses que le gouvernement exerçait généralement à l'égard des sectaires. Ces mesures, excitées par le zèle de Laud, archevêque de Cantorbéry, furent poussées si loin que beaucoup de puritains aimèrent mieux renoncer à leur patrie. Cromwell s'embarquait lui-même pour l'Amérique septentrionale, lorsque, par une bizarre fatalité, un ordre arbitraire du conseil du roi interdit ces émigrations, et fit descendre Cromwell du vaisseau qui, pour toujours peut-être, allait l'éloigner de l'Angleterre.

Élu de nouveau membre de la chambre des communes en 1640, lorsque le pouvoir absolu de Charles Ier fut contraint de rétrograder et de s'adresser à la nation pour en obtenir des subsides,

Cromwell ne présenta d'abord à ses collègues qu'un extérieur vulgaire, un débit inculte, un langage pénible et fastidieux. Cependant, Hampden, le montrant un jour à quelques-uns d'entr'eux, leur dit : « Ou je me trompe, ou cet homme si mal vêtu et si pauvre sera l'un des grands hommes « de l'Angleterre. » La guerre civile devait se charger de vérifier cette prédiction. Lorsque le roi se retira à Nottingham, où il arbora l'étendard royal, le 24 août 1642, Cromwell reçut des communes un brevet de capitaine. Son premier coup de main fut la prise de Cambridge. La chambre lui vota des remercîments, et le désigna pour colonel. Il leva mille cavaliers, et mit plus que jamais en usage ses principes de discipline militaire et religieuse. Il accoutumait ses soldats à l'entretien le plus soigneux de leurs chevaux et de leurs armes, à l'ordre, à la vigilance, à la prière.

Le Parlement le créa lieutenant-général et gouverneur de l'île d'Ely. On lui attribua le succès de la journée de Marston-Moor, où le prince Robert, comte palatin, combattait pour le roi. Il décida aussi, le 14 juin 1645, la victoire de Naséby, qui fut la plus influente pour la chute du trône; mais, modeste dans sa gloire, il la reporta tout entière vers Dieu, dans la célèbre relation qu'il envoya au Parlement sur cette bataille [1]. Cromwell poursuivit avec Fairfax le cours de ses exploits, qui étaient autant de coups mortels portés à la fortune de Charles Ier. Ce monarque avait été enlevé de Holdenby, par l'ordre secret de Cromwell, et placé au milieu de l'armée, où sa crédulité se laissait follement abuser par les caresses hypocrites de celui qui déjà méditait sa perte. De là, il fut conduit près de Londres, dans la demeure royale de Hamptoncourt, d'où il s'échappa pour se rendre à l'île de Wight.

Les Écossais, touchés des malheurs de Charles, prirent les armes pour le rétablir sur son trône; mais Cromwell les défit dans le comté de Lancastre, près de Preston, le 17 août 1648, et se hâta d'adresser à la chambre les détails de cette grande victoire, et cent drapeaux enlevés à l'ennemi. Le roi fut tiré de l'île de Wight, et conduit dans un château près de Windsor; et Cromwell, après avoir fait arrêter trente-neuf membres du Parlement, soupçonnés d'avoir voulu faire déclarer le chef de l'armée traître à la patrie, vint prendre séance à la chambre, et fut solennellement remercié de ses grands services. Il logeait à White-Hall, dans les appartements du roi. Le conseil de guerre assemblé sous ses yeux fit rédiger par la plume d'Ireton, gendre de Cromwell, une déclaration de la souveraineté du peuple; et la chambre des communes choisit un comité de trente-huit personnes pour dresser l'acte d'accusation contre le roi. Cromwell mit dans le procès une affreuse activité. On raconte qu'un de ses parents, sir John Cromwell, le lendemain de la sentence de mort, retraça vivement à ses yeux l'horreur du crime qui se préparait. Cromwell, alléguant le vœu de l'armée, la volonté visible de la Providence, et ayant ajouté qu'il avait lui-même prié et jeûné en faveur du roi, mais que le Ciel n'avait pas répondu, le colonel alors lui montra une lettre de créance des États de Hollande, de Charles et du prince son fils, et le pressa fortement de mettre à la vie du roi toutes les conditions qu'il voudrait. Cromwell, frappé de ces paroles, fit retirer son parent avec promesse d'une réponse décisive; et dans la nuit il lui envoya dire que le conseil des officiers, *ayant cherché le Seigneur,* avait résolu unanimement l'exécution de la sentence. Un comité choisi par la haute Cour avait tout disposé pour le supplice du roi. L'échafaud, tendu de noir, était élevé en face de White-Hall. L'ordre particulier adressé à l'exécuteur fut écrit de la main de Cromwell. Un homme masqué trancha la tête à Charles Ier. Un autre homme également masqué montra cette tête sanglante au peuple, en criant : *Voici la tête d'un traître!*

(1) C'est dans cette relation qu'il traite ses soldats *d'hommes bien pensants, d'honnêtes gens;* dénominations flexibles dans la langue des factions.

Cromwell fut alors nommé membre d'un conseil d'État dont la chambre fit choix. Quelques temps après, l'Irlande, séjour de toutes les factions et de toutes les fortunes, s'étant réunie à la cause royale, Cromwell fut désigné pour le commandement de cette île. Il déclara que, par *résignation à la providence de Dieu*, il acceptait ce difficile emploi; sous le titre de lord-gouverneur, il fut investi de tous les pouvoirs civils et militaires, et il partit de Londres dans une voiture à six chevaux, entourée de quatre-vingts hommes de garde. Un grand nombre de membres du Parlement et du conseil lui formèrent un cortége d'honneur. A la manière dont il quittait l'Angleterre, on pouvait présumer qu'il en serait le maître à son retour.

Cromwell fut reçu dans Dublin avec beaucoup de pompe et d'enthousiasme. A la prise de Trédagh, il ordonna de tout massacrer. Aussi brave que féroce, il franchit le premier la brèche, et donna l'exemple du carnage qui se continua dans les rues et dans les églises [1]. Ivre de succès et de sang, Cromwell quitta l'Irlande, laissant le commandement à son gendre Ireton, et revint à Londres. On raconte que quelqu'un lui disant : « Voyez quelle foule immense est venue pour « voir votre triomphe; » il répondit en souriant : « Il en viendrait encore davantage pour me voir « pendre. »

L'Écosse tenait pour le jeune roi : Cromwell se mit à la tête de l'armée, pour soumettre ce royaume; il courut de grands dangers [2]; mais la victoire de Dunbar, remportée le 3 septembre 1650, ranima l'espoir de ses troupes et raffermit sa fortune chancelante. Cependant Charles II s'était fait couronner à Scone le 1er janvier 1651; il avait arboré l'étendard royal à Aberdeen, et de là il avait secrètement pénétré sur le territoire de l'Angleterre, par Carlisle, avec une armée de seize mille hommes. Cromwell le joignit à Worchester avec quarante mille hommes de troupes, et le 3 septembre, jour anniversaire de la victoire de Dunbar, il défit l'armée du jeune prince, et se hâta de revenir à Londres, où le Parlement lui prodigua tout ce que la flatterie peut offrir à un vainqueur.

Charles, après avoir échappé miraculeusement à la poursuite des soldats du Parlement, s'était embarqué pour la France, et Cromwell ne voyait plus personne entre le trône et lui. Déjà il exerçait de fait la souveraineté, et ce n'est pas un de ses actes les moins remarquables que d'avoir chassé le *long Parlement*, et de l'avoir remplacé par une assemblée toute de son choix. Mais il se lassa bientôt de son ouvrage : il signifia à cette assemblée avilie [3] l'ordre de se dissoudre; la plupart de ses membres obéirent; ceux qui opposèrent quelque résistance furent chassés de la salle par une compagnie de soldats. En même temps, un *conseil de personnes pieuses et discrètes* s'assembla le 16 décembre 1653 à la chancellerie de Westminster; elle pria Cromwell d'accepter le titre de *protecteur;* Cromwell, après une feinte résistance, se laissa revêtir de cette dignité, qui mettait dans ses mains l'administration, la guerre, les traités, le droit de faire grâce, enfin tous les priviléges du trône, et fut installé à White-Hall, dans le palais des rois. Depuis cette époque, il gouverna l'Angleterre avec sagesse et fermeté. Dans l'intérieur, il tint tête avec vigueur aux orages, aux conspirations, que les dissensions civiles et religieuses faisaient sans cesse renaître; à l'extérieur, sa po-

[1] Les soldats de Cromwell s'étaient persuadé qu'Asthon, le gouverneur de Trédagh, depuis long-temps mutilé par le canon, avait une jambe artificielle en or. Dans cette croyance, ils se disputèrent sa mort, et quand il fut tué, on lui trouva une jambe de bois comme de coutume.

[2] Un soldat ennemi qui le reconnut, ayant fait feu sur lui sans l'atteindre, Cromwell fit dire à ce maladroit : « Si tu étais un « de mes soldats, je te ferais punir pour m'avoir manqué en tirant de si près. »

[3] Elle avait été surnommée *the Rump* (le croupion).

litique prit une attitude respectable. Dans le concours de toutes les puissances de l'Europe, pour reconnaître le nouveau gouvernement de l'Angleterre, la France et l'Espagne briguaient chacune auprès du protecteur une alliance exclusive. Cromwell se décida pour la France, et résolut de saper les fondements de la vieille monarchie de Charles-Quint; il envoya une flotte dans l'Inde, tandis que Blake et Montaguë promenaient en vainqueurs le pavillon anglais sur la Méditerranée, et s'emparaient des trésors que le vice-roi de Lima apportait du Pérou en Espagne. Cromwell était au faîte de sa gloire et de sa puissance. Un colonel Jephson, croyant que son ambition désirait encore plus, proposa tout-à-coup de le faire roi. « Tais-toi, fou que tu es, » lui dit en souriant le protecteur; mais le Parlement, ne croyant pas à la sincérité de cette saillie, vint solennellement proposer la couronne à Cromwell, qui crut devoir la refuser.

Dans ce rapide progrès des armes britanniques, les arts de la paix furent cultivés en Angleterre avec plus d'éclat que ne semblaient le permettre l'âpre violence du gouvernement militaire et la tristesse de l'esprit puritain. Cromwell, sans connaître les lettres autrement que par l'étude contentieuse de la théologie, les favorisa de ses bienfaits. L'université de Cambridge, dont il était chancelier, reçut de lui des manuscrits précieux. Parmi les écrivains qu'il accueillit avec faveur, la postérité distingue Milton, Hobbes, Bacon, Waller et Dryden.

Cromwell fut atteint en 1658 d'une maladie de langueur qui le conduisit au tombeau, le 3 septembre de cette même année, jour anniversaire de ses grandes victoires de Worcester et de Dunbar. « On ne peut exprimer l'affliction de l'armée et du peuple (écrivait Turloc à Henri Cromwell, le « second fils du protecteur) : son nom est déjà consacré. Jamais homme n'a été l'objet d'autant de « prières qu'on en a fait pendant sa maladie. Des assemblées solennelles se réunissaient chaque jour « pour demander à Dieu la continuation de sa vie : de sorte qu'il est monté au ciel, embaumé dans « les larmes de son peuple, et porté sur les ailes de la prière des saints. » La fortune extraordinaire de Cromwell justifiait cette grande illusion, qui fut le caractère principal de son autorité. Cet homme qui domina par les armes et la parole n'avait point fait la guerre jusqu'à l'âge de quarante-deux ans, et semblait incapable de séduire et dépourvu de tout moyen d'éloquence. Mais, comme s'il eût caché en lui des forces et des idées pour toutes les chances de sa fortune, il parut successivement théologien, capitaine, politique, législateur, souverain. Son langage et ses sentiments grandirent avec sa fortune. La bassesse habituelle de ses manières fut remplacée par la hauteur et la gravité d'un maître. Ses plus amers censeurs ne lui ont pas refusé un esprit profond, une admirable prudence, la plus intrépide fermeté; mais, après l'audace, le plus puissant ressort de son élévation, fut la connaissance des hommes et de l'esprit de son temps. Cette pénétration, qui lui apprit ce qu'il pouvait espérer du fanatisme, explique son hypocrisie. L'ambition seule lui inspira des crimes. La supériorité de sa raison lui permit rarement d'être persécuteur. Sa courte domination porta l'Angleterre au plus haut point de grandeur où elle soit parvenue, avant de jouir de toute sa constitution : et il n'y a que la liberté qui lui ait été plus favorable que le despotisme de Cromwell [1].

(1) Cette notice a été tracée d'après la vie de Cromwell par M. Villemain, membre de l'Académie française

GALERIE DU PALAIS ROYAL

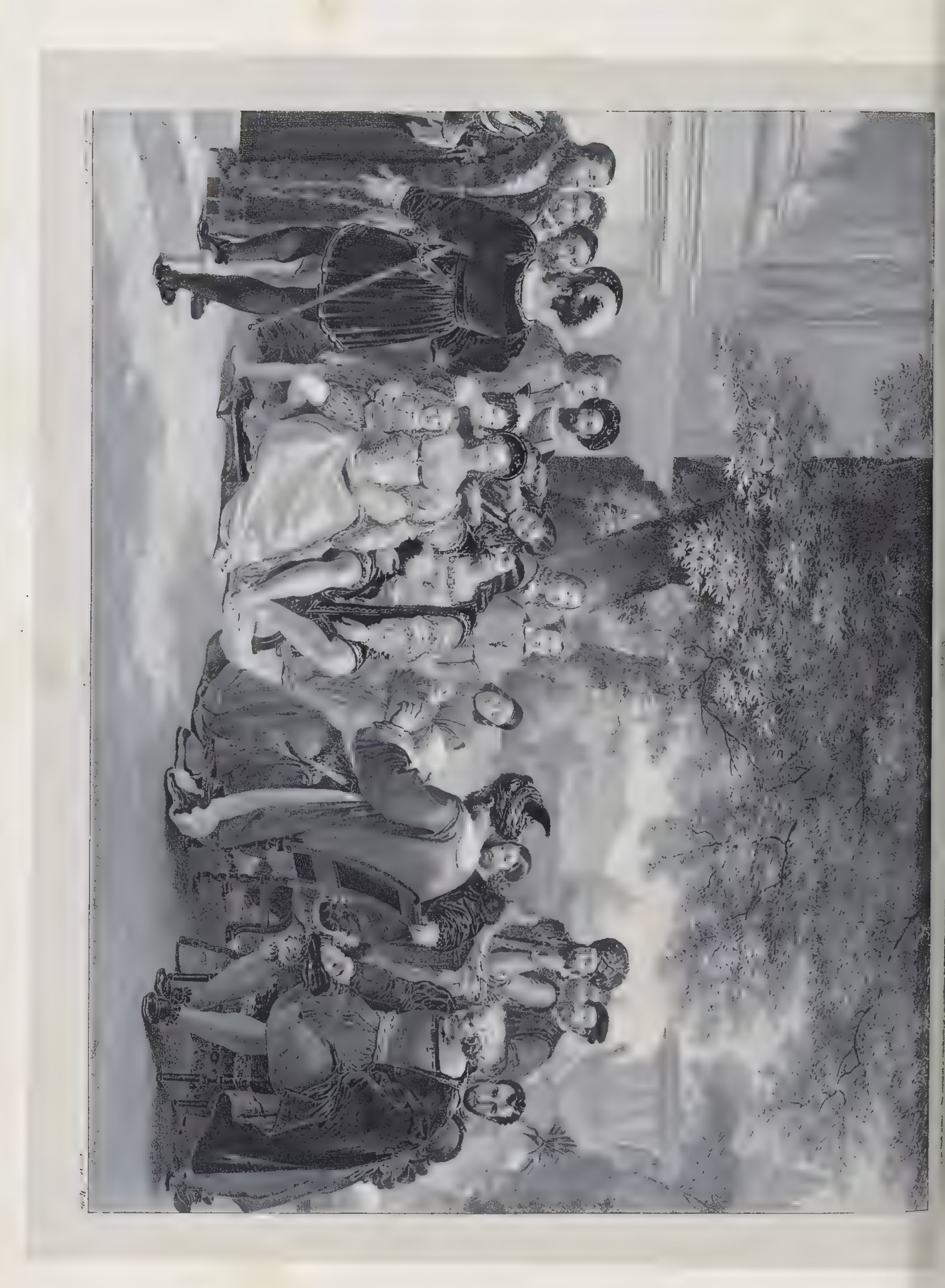


MORT
DU PEINTRE JACONE.

Peint par Granet.

Lithographié par Jourdy.

Jacone, peintre siennois, vivait dans le 16e siècle. Il avait de brillantes dispositions pour la peinture, et plusieurs tableaux d'église qu'il fit à Florence attestent un talent qui n'avait besoin que d'être cultivé pour assurer à leur auteur une place distinguée parmi les peintres de cette école : mais Jacone était paresseux, quoique très-pauvre, et le peu d'argent qu'il gagnait, il le perdait dans les débauches. « Il faisait partie (dit Vasari) d'une association qui rappelait les pourceaux d'Épicure. « Les initiés vivaient comme des bêtes : ils ne se lavaient ni les mains, ni la figure, ni la tête; ils ne « se faisaient pas la barbe, ne faisaient leur lit qu'une fois tous les deux mois, n'avaient d'autre « table que le carton qui renfermait leurs dessins, ne se servaient pas de verres et buvaient à la bou- « teille. Cette vie leur paraissait la plus belle vie du monde. » Elle ne pouvait conduire Jacone à la fortune : aussi, malgré quelques travaux dont il fut chargé, notamment à Cortône, où il peignit deux beaux tableaux à l'huile, dans l'église de Notre-Dame, il vécut dans la misère, et seul, infirme, sans secours, il mourut d'épuisement et de faim l'année 1553, sur un grabat, dans un petit réduit qu'il occupait dans une ruelle de la ville de Sienne, dite Codarimessa.



LAURENT DE MÉDICIS

ENTOURÉ DE SA FAMILLE ET DES HOMMES CÉLÈBRES DE SON TEMPS [1].

Peint par Mauzaisse.

Lithographié par Aubry Lecomte.

C'est une heureuse pensée que d'avoir réuni dans un même tableau les hommes qui ont le plus honoré un siècle, par les lettres, par les arts, par la guerre, autour de l'illustre protecteur qui se faisait gloire d'accueillir tous les genres de célébrité. C'est, pour me servir de l'expression de Charles-Quint au Titien qui faisait son portrait, leur donner une seconde immortalité. Les Médicis, après avoir fait du commerce une puissance, et des richesses une souveraineté, étendirent leur in-

[1] LISTE DES PERSONNAGES, EN COMMENÇANT PAR CEUX QUI SONT A LA GAUCHE DE LAURENT, ET FINISSANT PAR CEUX QUI SONT A LA DROITE.

Leonardo de Vinci, peintre.
Michel-Angelo Buonarotti, peintre et sculpteur.
Tiziano Vecelli, peintre.
Federico, duca d'Urbino, général de l'armée confédérée contre les Vénitiens.
Demetrio Calchondyle, précepteur des enfants de Laurent de Médicis.
Bernardo Ruccellai, homme de lettres, et secrétaire de la république de Florence.
Medalena dei Medici, contessa Cibo.
Clarissa Orsini dei Medici.
Giulio dei Medici, duc de Nemours, frere de Laurent.
Giovanni Pico della Mirandola.
Laurenzo dei Medici.
Rafaele Sanzio d'Urbino.
Il cardinale Giovanni dei Medici, fils de Laurent, depuis Léon X.
Angelo Poliziano, chanoine de Florence, et précepteur des enfants de Laurent.
Giovanni Andrea Lascaris, grec; il fait une lecture.
Luigi Ariosto.
Giovanni Argyropilo.
Felippo Strozzi.
Bartolomeo Scala.
Il Bramante.
Nicolo Machiavelli.

fluence salutaire et féconde, non-seulement sur la république de Florence qu'ils gouvernèrent, mais encore sur toute l'Italie, où leur munificence attira les savants et les philosophes grecs qui échappèrent à la barbarie des Turcs, devenus maîtres de Constantinople en 1453. C'est ainsi que Calchondyle, Argyropile, Lascaris, apportèrent à Florence ce qui restait des antiques traditions des Platon et des Homère, les révélèrent à la jeunesse dans des chaires publiques, ou charmèrent les cercles les plus brillants par les sons harmonieux de la langue d'Isocrate et d'Euripide. A l'exemple de Côme, son aïeul, Laurent de Médicis les admettait dans son intimité, leur confiait l'éducation de ses enfants, aimait à les réunir dans ses maisons de plaisance, qui devenaient le rendez-vous de toutes les notabilités. Là, sous les regards de Clarisse des Ursins, femme de Laurent, et de la comtesse de Cibo, sa fille [1], Frédéric, duc d'Urbin, qui passait à cette époque pour le plus habile guerrier de l'Italie, venait chercher dans le commerce des lettres une distraction aux fatigues des armes. On y voyait ce Philippe Strozzi qui, comme Caton, aima mieux se percer le sein que de survivre à la liberté qu'il n'avait pu rendre à sa patrie; ce comte Jean de la Mirandole, *homme presque divin,* comme l'appelle Machiavel, qui préféra le séjour de Florence, où il se fixa, à toutes les autres parties de l'Europe qu'il avait parcourues. Là, Julien de Médicis faisait aimer les douces qualités d'un cœur que devait bientôt percer le poignard des Pazzi; Bernard Ruccellai, allié des Médicis, se faisait distinguer par une élocution facile et pure qu'on retrouve dans ses écrits sur les guerres d'Italie; là, Barthélemy Scala, que son mérite porta aux premières charges de la république, provoquait des discussions littéraires dans l'espoir de l'emporter sur Ange Politien, auquel il ne pardonnait pas sa réputation, le nombre de ses disciples, qui venaient de toutes les parties de l'Europe pour s'instruire à ses lumières, ni surtout la faveur d'élever Jean de Médicis, si justement célèbre depuis sous le nom de Léon X; là, Machiavel, seul avec son génie, méditait, sombre et rêveur, une de ces puissantes pages où, pour mieux inspirer l'amour de la liberté, il peint le despotisme sous de si sanglantes couleurs. L'Arioste lui-même ne pouvait le distraire de ses hautes pensées par la douce mélodie de ses vers.

Mais si les Médicis favorisaient les lettres et la poésie, ils n'accordaient pas aux beaux-arts une protection moins active. Florence s'embellit à leur voix de superbes édifices, dont le Bramante et Michel-Ange dirigèrent la construction; Léonard de Vinci, le Titien, Raphaël, les décorèrent de leurs chefs-d'œuvre..... C'est au milieu de ce cortége d'immortels, que cette famille de marchands, qui a gouverné une république, porté la tiare, et donné des souveraines au plus beau trône de l'Europe, se présente aux regards de la postérité!

J. Vatout.

[1] J. B. Cibo, qui fut depuis pape sous le nom d'Innocent VIII, avait été marié avant d'entrer dans les ordres : il sollicita l'alliance des Médicis, et obtint la main de la fille de Laurent pour son fils François Cibo.

(Machiavel. Rép. de Florence.)

GALERIE DU PALAIS ROYAL
(Michallon)



VUE DE SUBIACO.

Peint par Michallon.

Lithographié par Pio de Leipold.

Subiaco est une petite ville de l'État Romain. Le peintre a saisi l'effet pittoresque des montagnes qui l'environnent. Près de là, coule l'ancien Anio, aujourd'hui le Teverone. Les eaux de cette rivière formaient à Tivoli de charmantes cascatelles qui, dans l'année 1826, ont subitement disparu. « Je voulais visiter Tivoli avec « vous (écrivait à cette même époque M. de Lamartine), et Tivoli n'était plus. Cela « m'a frappé et j'ai composé quelques vers sur cette triste vicissitude des choses de « la nature. Je vous les envoie et je les recommande à votre indulgence et à votre « amitié. » La personne à qui cette lettre était adressée de Florence, est une dame française justement célèbre par la grace héréditaire de ses talents et de son esprit; elle a bien voulu nous confier les vers de M. de Lamartine, et nous nous faisons un plaisir de les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Sur la perte de l'Anio, à Tivoli.

« J'avais rêvé jadis au bruit de ses cascades,
Couché sur le gazon qu'Horace avait foulé,
A l'ombre des vieilles arcades
Où la sybille dort sous son temple écroulé.
Je l'avais vu tomber dans ces grottes profondes
Où la flottante Iris se jouait dans ses ondes,
Comme avec les crins blancs d'un coursier des déserts,
Le vent aime à jouer pendant qu'il fend les airs;
Je l'avais vu plus loin, sur la mousse écumante,
Diviser en ruisseaux sa nappe encore fumante,
Étendre, resserrer ses ondoyants réseaux,
Jeter sur les gazons le voile errant des eaux,
Et comblant le vallon de bruit et de poussière,
Poursuivre au loin sa course en vagues de lumière.

Je le voyais rouler, fumer, s'évanouir,
Et de ses flots brillants j'aimais à m'éblouir.
Il me semblait revoir ces longs rayons de gloire
Dont la ville éternelle avait ceint sa mémoire,
Remontant vers leur source à travers l'âge obscur,
En couronner encor les sommets de Tibur.
Il me semblait entendre, à travers la distance,
Les secousses, les pas, les voix d'un peuple immense,
Qui, pareil à ces eaux, mais plus prompt dans son cours,
Fit du bruit sur ces bords et s'est tû pour toujours.
O fleuve, lui disais-je, ô toi qui vis les âges
Prêter et retirer l'empire à tes rivages;
Toi, dont le nom chanté par un humble affranchi;
Vient braver, grace à lui, le temps qu'il a franchi,
Toi qui vis sur tes bords les oppresseurs du monde
Errer et demander du sommeil à ton onde,
Tibulle soupirer les délires du cœur,
Scipion mépriser les faisceaux du licteur,
César fuir son triomphe au fond de tes retraites,
Mécène y mendier de la gloire aux poètes,
Brutus rêver le crime et Caton la vertu,
Dans tes cent mille voix, fleuve, que me dis-tu?
M'apportes-tu les sons de la lyre d'Horace,
Ou la voix de César qui flatte et qui menace,
Ou l'orageux Forum d'un peuple de héros,
Dont la voix des tribuns précipitait les flots,
Et qui, dans sa fureur, montant comme ton onde,
Trop vaste pour son lit, débordait sur le monde!...
Hélas! ces bruits divers sont passés sans retour!
Plus d'armes, de Forum, de lyre, ni d'amour!
Ce n'est qu'une eau qui pleut sur le rocher sonore,
C'est l'Anio qui tombe et qui murmure encore!...
Que dis-je? il murmurait, il ne murmure plus!
De son lit desséché ses flots sont disparus!
Et ces rochers pendans, et ces cavernes vides,
Ces arbres dépouillés de leurs perles liquides,
Et la génisse errante, et la biche et l'oiseau
Qui vient sur le rocher chercher sa goutte d'eau,
Attendent vainement que l'onde évanouie
Rende aux vallons muets le murmure et la vie,
Et dans leur solitude et dans leur nudité,
Semblent prendre une voix et dire, vanité!!!

GALERIE DU PALAIS ROYAL



L'ÉTALON.

Peint par Géricault.

Lithographié par Volmar.

L'Étalon que j'estime est jeune, vigoureux;
Il est superbe et doux, docile, valeureux;
Son encolure est haute et sa tête hardie,
Ses flancs sont larges, pleins, sa croupe est arrondie;
Il marche fièrement, il court d'un pas léger,
Il insulte à la peur, il brave le danger.
S'il entend la trompette ou les cris de la guerre,
Il s'agite, il bondit, son pied frappe la terre;
Son fier hennissement appelle les drapeaux;
Dans ses yeux le feu brille, il sort de ses naseaux;
Son oreille se dresse et ses crins se hérissent;
Sa bouche est écumante, et ses membres frémissent.
Il souffre les arçons, il soutient en repos
Son maître qui s'élève et s'assied sur son dos.
A ses ordres docile, il s'arrête ou s'avance,
Il revient sur ses pas, il se dresse, il s'élance;
Plus léger que les vents par son vol devancés,
Ses pas sur la poussière à peine sont tracés;
Il aime la louange, et son ardeur éclate
Au doux bruit de la main qui le frappe et le flatte.
C'est ainsi qu'un coursier, utile au champ de Mars,
Nous porte fièrement au milieu des hasards;
Perce les escadrons, vole, se précipite;
Le carnage l'anime et le péril l'irrite.

Environné de morts, sanglant, percé de coups,
Il semble s'oublier et ne penser qu'à vous.
Quand sa force le quitte, encor plein de courage,
De l'horreur des combats il sort, il vous dégage;
Pour vous il semble craindre un coup qu'il a bravé;
Il expire content quand il vous a sauvé.

ROSSET.

GALERIE DU PALAIS ROYAL



SAUVETAGE

DE L'ÉQUIPAGE DE LA GABARE L'ALOUETTE.

Peint par Crépin.

Lithographie par Asselineau et V. Adam.

Le 6 juin 1816, à cinq heures du matin, la gabare du roi, l'Alouette, commandée par M. Rigodil, lieutenant de vaisseau, faisant route pour Bourbon, entra dans un banc de brume qui lui cachait la côte occidentale du cap de Bonne-Espérance, dont il s'estimait à quinze lieues du sud, et peu après, fit côte sur une pointe de rochers formant l'extrémité méridionale de la baie des Éléphants. Deux canots expédiés pour explorer la baie et trouver un point à débarquement, à l'approche du rivage, sont submergés et jetés en pièces à la côte. Le capitaine, jugeant par là de la difficulté de l'opération, prit le parti de faire approcher, à bonne distance du rivage, la chaloupe portant environ soixante-dix personnes, marins et passagers, femmes ou enfants; il la fit mouiller et prendre son cablot par derrière, et se dévouant au salut de tous, accompagné de quelques matelots d'élite, il s'abandonna aux vagues dans une yole pleine d'eau, pour aller porter à terre une corde restée amarrée sur le devant de la chaloupe, et qui devait servir à la tirer à terre au signal qui lui serait fait de filer son cablot. Le tableau représente l'Alouette donnant la bande au large, et couverte par les lames qui déferlent sur elle. Sur le point d'atteindre la côte, la yole portant le capitaine est enlevée par une lame énorme, et, roulée sur la plage, y est mise en pièces: les hommes qu'elle portait sont sauvés par ceux précédemment débarqués et par leurs soins bientôt rappelés à la vie.

Revenu à lui, le capitaine, profitant d'un moment favorable, fait le signal convenu, et à l'aide de la corde portée à terre par lui, parvient à y échouer la chaloupe presqu'à sec et à débarquer tout le monde.

(*Extrait des Archives de la Marine.*)

GALERIE DU PALAIS ROYAL

[illegible]



COMBAT DE CAVALIERS CONTRE DE [illegible]

COMBAT DE CAVALIERS

CONTRE DES FANTASSINS.

Peint par Taunay.

Lithographié par M. Bellay

Cette escarmouche se rapporte à la bataille de Fontenoi, gagnée le 11 mai 1745 sur les Anglais par l'armée française que Louis XV commandait en personne. On sait que Voltaire a célébré cette grande victoire. Le poëme de Fontenoi, par les faits qu'il retrace autant que par les beaux noms qu'il rappelle, offre assez d'intérêt pour que nos lecteurs nous sachent gré d'en remettre sous leurs yeux les fragments les plus remarquables.

« Le brave Cumberland, fier d'attaquer Louis,
A déjà disposé ses bataillons hardis.
L'Escaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout présente la mort, et Louis est tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
D'un pas ferme et pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne
Que la terreur devance et la flamme environne;
Comme un nuage épais qui, sur l'aile des vents,
Porte l'éclair, la foudre et la mort dans ses flancs.
Les voilà, ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillants peut-être,
Encor tout orgueilleux de nos premiers exploits.
Bourbons! voici le temps de venger les Valois!
. . . .
Noailles pour son roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en son maître, et ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu, par qui des Français le tonnerre est guidé,
Penthièvre, dont le zèle avait devancé l'âge,
Qui déjà vers le Mein signala son courage,

Bavière avec de Pons, Boufflers et Luxembourg,
Vont chacun dans leur place illustrer ce grand jour. . .
Maison du Roi, marchez, assurez la victoire,
Soubise et Pecquini vous mènent à la gloire.
Paraissez, vieux soldats, dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées;
Partez, flèches de feu, grenades enflammées;
Phalanges de Louis, écrasez sous vos coups
Ces combattants si fiers et si dignes de vous;
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois et sage,
Favori de l'Amour, de Minerve et de Mars,
Richelieu vous appelle, il n'est plus de hasards.
Il vous appelle, il voit d'un œil prudent et ferme
Des succès ennemis et la cause et le terme;
Il vole, et sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous serez vainqueurs.
Mais quel brillant héros, au milieu du carnage
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage?
Biron, tels on voyait dans la plaine d'Ivry,
Tes immortels aïeux suivre le grand Henri;
Tel était ce Crillon chargé d'honneurs suprêmes
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes;
Tels étaient ces Daumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés renaissant dans leur fils.
A la voix de Louis, courez, troupe intrépide.
Que les Français sont grands quand leur maître les guide!
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux :
Il marche, il est semblable à ce maître des dieux,
Qui, frappant les Titans, et tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes.
Le Léopard sanglant, percé de coups divers,
D'affreux mugissements fait retentir les airs. . . .
Français, heureux guerriers, vainqueurs doux et terribles,
Revenez, suspendez dans nos temples paisibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendards sanglants.
Que vos chants de victoire animent tous nos chants!
Les palmes dans les mains, nos peuples vous attendent;
Nos cœurs volent vers vous; nos regards vous demandent. »


GALERIE DU PALAIS ROYAL
Boll.

LE MARCHAND DE TISANE.

1796.

Peint par Boilly.

Lithographié par Jourdy.

Ce vieil uniforme déchiré par les balles et usé par le temps; ce chapeau triangulaire dont la cocarde a changé de couleurs; ce visage bruni et cicatrisé, annoncent que ce paisible marchand de tisane avait fait long-temps la guerre avant de distribuer, en 1796, sur les boulevards de Paris, cette pâle limonade. Sans doute il avait servi sous le maréchal de Richelieu; plus tard peut-être il avait combattu pour l'indépendance de l'Amérique; ou dans une lutte plus nationale encore, il avait vu fuir les Prussiens à travers les plaines de la Champagne, dont la tisane est meilleure que la sienne.... L'usage de ces fontaines de Jouvence portatives, qui rafraîchissent à si peu de frais, est toujours à la mode; et le bruit argentin d'une petite sonnette précède les brillants échansons qui servent en plein air le *punch de la petite propriété.*

GALERIE DU PALAIS ROYAL
Michallon



GLACIERS DE GRINDELWALD

VUE

DES GLACIERS DE GRINDELWALD,

DANS LE CANTON DE BERNE.

Peint par Michallon.

Lithographié par Deroy.

« De neiges, de glaçons entassemens énormes,
Du temple des frimas colonnades informes,
Prismes éblouissans dont les pans azurés
Défiant le soleil dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse,
Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
L'hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour. »

(J. Delille.)

Le vallon de Grindelwald offre un de ces spectacles qui étonnent à la fois et charment les regards : il semble réunir toutes les saisons dans le même temps, tous les climats dans le même lieu. Ici la nature est riante : des prés toujours verts sont peuplés de magnifiques troupeaux : les coteaux sont décorés des plus jolis châlets; tout respire la fraicheur du printemps et l'abondance et la gaité; là, la nature est sauvage et terrible; des rochers inaccessibles, du haut desquels roulent avec fracas des torrents fangeux, des masses de neige, des pyramides de glace, de noirs sapins tourmentés par les orages, déploient, dans toute sa majestueuse horreur, le sombre appareil des hivers. Les deux Glaciers de Grindelwald ne sont pas celles de ces merveilles qui attirent le moins la curiosité des voyageurs. Le Glacier inférieur, ou *Unter-Gletscher*, est placé entre deux montagnes (le Mettenberg et le Breiter-Eigher-Horn) qui sont très-hautes et hérissées d'aiguilles de rochers qui les couronnent comme d'un amphithéâtre d'architecture gothique. Pour aller au Glacier supérieur, ou *Ober-Gletscher*, on prend sur la gauche du village de Grindelwald; après avoir beaucoup monté, on passe le torrent de Bergelbach qui descend du Grimsel. Son aspect est imposant, ses glaces sont fort blanches, et ne sont pas salies par de la terre comme celles du Glacier inférieur. Après avoir passé le vallon, et un bois de sapins et de mélèses, on parvient à l'ancienne marême ou enceinte du Glacier. « Cette enceinte, dit M. de Laborde, a plus de trente pieds de haut, et forme un talus rapide

« pour arriver au Glacier qui n'en est qu'à quelques toises : c'est un spectacle des plus extraordinaires que de voir ces belles glaces au travers des arbres, avant que d'arriver au Glacier, et de « trouver l'été et l'hiver comme enchaînés; de cueillir d'une main les violettes et les fraises, de « l'autre de toucher des glaces[1]. »

L'Ober-Gletscher est entouré de montagnes fameuses par leur hauteur, entr'autres le Schreckhorn, *Corne de la Terreur,* auquel on donne 2,724 toises au-dessus de la mer. La base de ces Glaciers est hérissée de pointes brillantes; leurs flancs, couverts d'une neige éternelle, bravent les feux du soleil dont ils réfléchissent l'éclat en iris de mille couleurs, et leurs sommets semblent s'élever au-dessus des nuages pour aller rendre hommage à celui qui les a placés sur la terre comme un des plus hardis et des plus brillants phénomènes de sa toute-puissance.

J. V.

[1] *Tableaux Pittoresques de la Suisse.*



BATAILLE DE VALMY [1].

20 SEPTEMBRE 1792.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par Marin Lavigne.

Le territoire français était envahi. Une armée combinée de Prussiens, d'Autrichiens, de Hessois, etc., marchait sur Paris sous les ordres du duc de Brunswick; le roi de Prusse y était en personne, et un groupe nombreux de princes se faisait remarquer dans son état-major. Le général Dumouriez venait de remplacer le général Lafayette dans le commandement de l'armée française,

(1) Le moment représenté dans le tableau est celui où Kellermann eut un cheval tué sous lui. Ce général, renversé par la chute de son cheval, porte un grand cordon tricolore, qui était alors celui de l'ordre de Saint-Louis, devenu la décoration militaire. L'officier général qu'on voit à sa gauche est le général Pully, qui commandait les cuirassiers, et une brigade de grosse cavalerie, faisant partie de la division du duc de Chartres. Derrière lui, et à pied, est le général Sénarmont, de l'artillerie, blessé à la cuisse. Sur la droite du général Kellermann est un groupe d'officiers-généraux où se trouvent le général Valence, le duc de Chartres et le duc de Montpensier, son frère, qui était alors son aide-de-camp *, le général Schauenbourg, chef de l'état-major du général Kellermann, et plusieurs autres, et plus loin les généraux Lynch et Muratel, qui commandaient des brigades d'infanterie dans la division du duc de Chartres. C'est cette division qui entoure le plateau du moulin de Valmy, dont la défense lui était confiée, et qui forme le premier plan du tableau. C'est ce moulin qu'on voit sur la gauche du tableau; l'ambulance est établie auprès de la maison du meûnier. Les troupes qu'on voit se prolonger entre le moulin et le village de Gisaucourt étaient de la division du général Valence; celles qui s'étendent depuis le moulin jusqu'à la droite du tableau étaient de la division du duc de Chartres. Le bataillon de volontaires nationaux qu'on voit en colonne, auprès du moulin, est le 1er bataillon de Saône-et-Loire; devant lui se trouvent le 30e (Perche); colonel de Baude; le 44e (Orléans), colonel Lagrange; le 81e (Conty), colonel Dupuch; le 90e (Chartres); le 94e (Salm-Salm), colonel Rothembourg; le 96e (Nassau), colonel Rewbell, etc.; et enfin le bataillon qui marche en bataille, sur la droite du tableau, est le 1er régiment de ligne (colonel-général), commandé par le colonel Bris de Montigny.

L'armée française fait face vers Châlons et Paris. Devant elle sont les batteries prussiennes, derrière lesquelles on voit la cense de la Lune et toutes les lignes et les colonnes de l'armée du duc de Brunswick.

* Le duc de Montpensier se conduisit dans cette bataille de manière à mériter l'honorable témoignage que Kellermann a consigné dans la relation officielle dont voici l'extrait

« Du quartier-général de Dampierre-sur-Auve, le 21 septembre 1792, à neuf heures du soir

. . . . . . « Embarrassé du choix, je ne citerai, parmi ceux qui ont montré un grand courage, que M. Chartres et son aide de camp, M. Montpensier, dont l'extrême jeunesse rend le sang-froid, à l'un des feux les plus soutenus qu'on puisse voir, extrêmement remarquable. »

Moniteur, 22 septembre 1792

qui était campée près de Sedan, tandis que le général Kellermann succédait au maréchal Luckner dans le commandement de celle qui était campée sous Metz. L'armée de Dumouriez ne comptait que trente-trois mille hommes dans ses rangs, et celle de Kellermann n'en comptait que vingt-sept mille. Mais la proclamation du danger de la patrie avait fait partir de toutes parts des bataillons de volontaires et de fédérés, qui arrivaient à marches forcées pour s'opposer aux progrès de l'armée étrangère qui pénétrait en France. En trois jours la seule ville de Paris avait mis sur pied, armé, équipé et envoyé à l'armée quarante-huit bataillons d'infanterie, formant trente-deux mille hommes effectifs. Cependant ces troupes, plus ardentes qu'aguerries et disciplinées, étaient presque toutes retenues à Châlons-sur-Marne par des ordres que dictait la crainte qu'elles ne devinssent nuisibles au bon ordre des armées agissantes. Luckner, décoré du vain titre de généralissime, était chargé du commandement de cette grande réserve, qui paraissait destinée plutôt à en imposer à l'ennemi par sa masse, qu'à le combattre réellement.

Aussitôt que le général Dumouriez avait pris le commandement de l'armée campée près de Sedan, il s'était porté sur l'Argonne, dont les défilés lui paraissaient la ligne de défense la plus efficace pour arrêter la marche rapide de l'armée ennemie. Ce fut en y prenant position, à Grandpré, qu'il apprit la perte de Verdun, et qu'il écrivit au Conseil exécutif cette lettre remarquable que les événements postérieurs ont rendue si glorieuse : « Verdun est pris et j'attends les Prussiens. Le « camp de Grandpré et celui des Islettes sont les Thermopyles de la France, mais je serai plus heu- « reux que Léonidas. »

Il le fut en effet; mais différentes causes ébranlaient la confiance que méritait le plan de défense qu'il avait conçu, et, pour le soutenir, il fut obligé de lutter constamment avec le Conseil exécutif et avec plusieurs de ses généraux qui considéraient la Marne comme la véritable ligne de défense et qui s'efforçaient de lui faire prendre cette timide attitude. En sorte qu'au lieu de presser la jonction de l'armée de Kellermann avec la sienne, le Conseil exécutif engageait Kellermann à rester sur la Haute-Marne, tantôt à Saint-Dizier et tantôt à Vitry-le-Français. Il est probable qu'on espérait, par cette inaction, amener Dumouriez à adopter le système qu'on préférait à Paris, et à se replier derrière la Marne; mais il resta seul et inébranlable dans ses camps de Grandpré et des Islettes, jusqu'à ce que son aile gauche eût été battue et enfoncée à la Croix-aux-Bois, le 14 septembre. Ce succès ouvrait à l'armée du duc de Brunswick un débouché dans les plaines de la Champagne, où il se jeta aussitôt avec la plus grande partie de ses forces : Dumouriez fut obligé d'abandonner Grandpré; mais il conserva les Islettes et la Chalade, et il se replia sur Sainte-Menehould, en prenant ces deux postes importants pour pivot, et faisant un grand quart de conversion en arrière. En faisant ce mouvement rétrograde, dans la journée du 16 septembre, une terreur panique se répandit dans l'armée; la cavalerie passa au galop sur l'infanterie, tous les corps se mêlèrent et le désordre devint général; mais les ennemis ne s'en aperçurent point, le chaos fut débrouillé avant qu'ils en eussent connaissance, et l'armée occupa en bon ordre le camp de Sainte-Menehould. Par cette nouvelle position, Dumouriez restait maître de la grande route de Verdun à Châlons, et forçait les Prussiens à établir leurs communications par des chemins et dans un pays que la mauvaise saison commençait à rendre impraticables.

Ce fut dans cette position que Dumouriez pressa de nouveau son collègue Kellermann de se joindre à lui, et que celui-ci s'y décida enfin. L'armée de Kellermann prit donc position sur la gauche de celle de Dumouriez, le 19 septembre au soir, entre Valmy et Dommartin-la-Planchette. Elle campa sur deux lignes, la première sous les ordres du lieutenant-général Valence, la seconde sous ceux du lieutenant-général duc de Chartres. L'avant-garde de Kellermann, commandée par

le général Desprez de Crassier, prit poste à Hans, ayant derrière elle, à Valmy, le général Stengel, avec un corps de troupes légères de l'armée de Dumouriez. Gisaucourt fut occupé par le colonel Tolozan, avec le 1er régiment de dragons.

Cependant l'armée prussienne, défilant par Grandpré et la Croix-aux-Bois, s'avançait dans les plaines de la Champagne, et pénétrait jusqu'à la route de Châlons, en sorte qu'elle s'interposait entre l'armée française et Paris.

Le 20 septembre, avant le jour, les hussards prussiens de Kœhler surprirent le 1er régiment de dragons dans Gisaucourt, qui, comme on l'a déjà dit, était derrière le camp de Kellermann. Le colonel Tolozan n'eut que le temps de faire monter son régiment à cheval et de sortir du village où il perdit tous ses équipages. Heureusement les hussards prussiens n'avaient point d'infanterie avec eux, en sorte qu'ils n'osèrent pas rester à Gisaucourt, et que ce poste important, ayant été peu après repris par les troupes françaises, ne leur fut plus enlevé. Vers six heures et demie du matin, on entendit une forte canonnade du côté de Hans, où était l'avant-garde, et on battit la générale au camp. Desprez de Crassier fit avertir Kellermann qu'étant attaqué par des forces considérables, il allait se replier : il ajoutait que le brouillard épais de cette matinée ne lui permettait pas de bien reconnaître le corps qui l'attaquait, mais qu'il croyait que c'était toute l'armée prussienne qui s'avançait en masse. Desprez de Crassier suivit de près cet avis et revint au camp avec toute l'avant-garde. Kellermann le dirigea aussitôt sur Gisaucourt, afin d'assurer la conservation de ce poste important. En même temps, il plaça sa première ligne, sous les ordres du général Valence, devant Orbeval, entre la rivière d'Auve et la colline de Valmy, perpendiculairement à la chaussée de Châlons. La seconde ligne, commandée par le duc de Chartres, fut placée parallèlement à la chaussée, et perpendiculairement à la première, sur la crête de la colline de Valmy, en sorte que les deux lignes formaient une équerre; une forte batterie d'artillerie de position fut établie au moulin de Valmy, qui était sur le point le plus élevé de ces côteaux. Quelle qu'eût été la promptitude du duc de Chartres à se mettre en mouvement, la nécessité de détendre le camp et de charger les chevaux de bât[1] lui avait fait perdre tant de temps qu'il était près de huit heures lorsqu'il arriva au moulin de Valmy avec la tête de son infanterie : « Arrivez donc, arrivez donc, lui dit le général « Stengel, car je ne peux pas quitter le poste où je suis sans y être relevé, et pourtant si je ne de« vance pas les Prussiens là-dessus, ajouta-t-il, en montrant la côte de l'Hyron, nous serons écrasés « ici tout-à-l'heure. » En même temps, après avoir ordonné à son infanterie de le suivre comme elle pourrait, il partit au grand trot avec quelques escadrons de troupes légères qu'il avait sous ses ordres et les deux compagnies d'artillerie à cheval des capitaines Barrois et Anique, traversa rapidement le village de Valmy et le vallon qui le séparait de la côte de l'Hyron, et y arriva au moment où une colonne prussienne s'avançait pour l'occuper : mais il repoussa cette colonne, et défendit l'Hyron pendant toute la journée avec la plus grande vigueur.

[1] Sur les douze bataillons qui composaient l'infanterie de la division commandée par le duc de Chartres, il n'y en avait qu'un seul de volontaires nationaux, qui était le premier bataillon de Saône-et-Loire. Ce bataillon était animé d'un si bon esprit et d'une telle émulation avec les troupes de lignes, que les soldats commandés pour la garde des équipages refusèrent de faire ce service, et que le commandant n'en trouva point qui voulussent les remplacer. Lorsqu'on en rendit compte au duc de Chartres, devant le front du bataillon, un soldat sortit des rangs et lui dit, au nom de ses camarades : « Mon général, nous « sommes ici pour défendre la patrie, et nous vous demandons de ne pas exiger qu'aucun de nous quitte le drapeau de notre « bataillon pour aller garder des équipages. » — « Eh bien, mon camarade, lui dit le duc de Chartres, je ne l'exigerai point; « vos équipages se garderont tout seuls aujourd'hui, et votre bataillon marchera tout entier avec nos camarades de la ligne, « auxquels vous montrerez que vous êtes aussi bien qu'eux des soldats français. »

Le général Dumouriez, voyant que l'attaque se dirigeait sur l'armée de Kellermann, vint trouver son collégue [1] et l'instruisit lui-même des dispositions qu'il avait faites pour le soutenir. Il avait partagé son armée en trois corps, qu'il avait mis en mouvement sur-le-champ, sans compter la réserve, qu'il avait laissée dans le camp de Sainte-Menehould, et le corps du général Arthur Dillon qui occupait les Islettes. Le corps de gauche, fort de neuf bataillons et de huit escadrons, sous les ordres du général Chazot, se porta, par la chaussée de Châlons, sur les hauteurs de Dampierre-sur-Auve et de Gisaucourt, pour soutenir le général Desprez de Crassier et la gauche du général Valence. Celui du centre, de seize bataillons, sous les ordres du général Beurnonville, fut dirigé sur la côte de l'Hyron, pour soutenir le général Stengel; et celui de droite, de douze bataillons et de huit escadrons, sous les ordres du général Leveneur, fut chargé de s'étendre sur la droite de Beurnonville, afin de tâcher d'entamer l'arrière-garde des Prussiens, et de tomber sur leurs équipages.

La canonnade, qui avait déjà commencé au moulin de Valmy, avant que le duc de Chartres y eût relevé le général Stengel, devint très-vive vers dix heures [2]. Les Prussiens établirent contre le moulin deux batteries principales qu'ils renforcèrent ensuite successivement. L'une d'elles était sur le prolongement de la colline du moulin, et l'autre sur la colline en face, du côté de la chaussée, devant la cense, dite de la Lune, que cette journée a rendue célèbre, et où le roi de Prusse fixa le lendemain son quartier-général. Ces batteries firent perdre beaucoup de monde à l'armée française, mais cette perte n'ébranla point la fermeté des troupes, et il n'y eut qu'un instant de désordre dans deux bataillons de la division commandée par le duc de Chartres [3], entre lesquels un obus fit sauter deux caissons pleins de cartouches. Cette explosion les dispersa momentanément, mais ils se rallièrent promptement, malgré le feu auquel ils étaient exposés, et reprirent immédiatement leur place dans la ligne. L'ardeur des troupes était même si grande ce jour-là que tous les cavaliers, carabiniers et dragons, dont les chevaux étaient tués ou blessés, couraient aussitôt, la carabine sur l'épaule, se placer dans les rangs de l'infanterie.

Vers onze heures le brouillard s'étant entièrement dissipé, on découvrit l'armée ennemie qui s'avançait dans le plus grand ordre sur plusieurs colonnes, et qui se déploya, avec autant de précision qu'elle aurait pu le faire sur une esplanade, dans la grande plaine qui s'étend de Somme-Bionne vers la Chapelle-sur-Auve. L'œil pouvait alors embrasser plus de cent mille hommes prêts à se livrer bataille, et ce spectacle était d'autant plus imposant qu'on n'était pas encore habitué à voir des armées aussi nombreuses que celles qu'on a vues depuis, et qu'à cette époque il y avait trente ans que l'Europe n'avait mis sur pied une aussi grande réunion de combattants.

Le déploiement de l'armée prussienne fut très-lent, et ce ne fut que vers deux heures, quelque temps après qu'il eut été complètement achevé, qu'on la vit se rompre en colonnes d'attaque. Il semblait alors qu'elle allait engager le combat, et les cris de *vive la nation, vive la France!* se firent entendre aussitôt dans tous les rangs de l'armée française; mais, soit que la belle contenance des troupes ait fait pressentir au duc de Brunswick qu'il éprouverait plus de résistance qu'il ne l'avait

[1] Dumouriez et Kellermann étaient alors généraux en chef et indépendants l'un de l'autre, quoique Dumouriez fût plus ancien officier général que Kellermann.

[2] Ce fut alors que le cheval que montait le général Kellermann fut blessé, et que le général Sénarmont, de l'artillerie, eut la cuisse froissée par un boulet, ce qui l'obligea de quitter le champ de bataille. Le colonel Lormier (des grenadiers volontaires) fut tué un peu plus tard.

[3] Ces deux bataillons étaient les anciens régiments allemands, au service de France, de Salm-Salm et de Nassau (le 94e et le 96e), commandés par les colonels Rothembourg et Rewbell.

calculé d'abord; soit, ce qui est assez probable, qu'il ait voulu attendre le corps autrichien du général Clairfait, qui n'arriva que dans la nuit, les colonnes prussiennes se formèrent et se déployèrent trois fois successivement sans jamais se décider à l'attaque : le combat se réduisit à une simple canonnade qui dura toute la journée, et qui ne cessa que lorsque l'obscurité de la nuit eut rendu impossible de la continuer davantage. Les officiers d'artillerie évaluèrent le nombre de coups de canon, tirés des deux armées, à plus de quarante mille, et les munitions du parc d'artillerie de l'armée de Kellermann furent presque épuisées.

Tel fut le premier succès des armées françaises dans cette longue guerre où elles recueillirent ensuite tant de lauriers. Considéré en lui-même, on peut n'y voir qu'une canonnade où chacune des armées belligérantes se maintint dans sa position; mais l'armée prussienne manqua son but, tandis que l'armée française atteignit le sien; et lorsqu'on raisonne sous le point de vue stratégique; lorsqu'on considère l'époque, les circonstances, l'effet moral et politique de cette canonnade, les conséquences qu'elle a entraînées, on doit reconnaître qu'elle a bien mérité d'être considérée comme une bataille et comme une victoire. En effet, ce fut dans cette glorieuse journée que les armées étrangères commencèrent à éprouver combien la résistance d'une grande nation, qui défend son indépendance et sa liberté, peut devenir formidable. Valmy décida le roi de Prusse et le duc de Brunswick à demander immédiatement un armistice aux généraux français; cet armistice fut bientôt suivi de l'évacuation totale du territoire français, et de l'abandon d'une entreprise dans laquelle ils s'étaient si imprudemment engagés.

J. Vatout.



[illegible]

INTÉRIEUR D'UNE ÉGLISE.

Peint par Clérian.

Lithographié par M. Rulen.

On voit au milieu de cette église un tombeau près duquel pleure une femme. Ce tombeau, c'est celui du duc d'Orléans assassiné, en 1407, par le duc de Bourgogne; cette femme, c'est Valentine de Milan, sa veuve, qui, les yeux remplis de larmes, vient promettre aux mânes de son malheureux époux de venger sa mort..... Inutile serment! La cour, trop faible alors pour punir le crime, transigea avec le meurtrier, et Valentine en mourut de chagrin.

Un jeune poète qui vient d'avoir un si brillant succès à l'Odéon, l'auteur de *Roméo et Juliette*, M. Soulié de Lavelanet, a consacré quelques vers au deuil de Valentine : son amitié me les a confiés, et je m'empresse d'en enrichir notre ouvrage.

Savez-vous quelle était cette douleur profonde
Qui frappa sa jeunesse et l'exila du monde;
Quel était ce suprême bien
Dont la perte causa tant de mélancolie,
Qu'elle dit à son fils, à l'âge où l'on oublie :
« Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien. »

— Cette douleur, c'était celle qui brise l'ame;
Que l'homme peut guérir, et dont meurt une femme;
Qu'on cache plus avant que le plus doux trésor,
Qui fait qu'en perdant tout on ne sent qu'une perte,
Qui nous mène prier quand l'église est déserte,
Et qui vit de l'espoir qu'on mourra jeune encor.

Ce bien qu'elle a perdu, c'est celui que l'on aime,
C'est celui que l'on plaint quand on souffre soi-même;
Pour qui l'on peut abandonner
La chaumière et le trône et l'honneur et la vie;
C'est celui qu'un regard, qu'un soupir remercie
Du bonheur qu'on peut lui donner.

Cette femme était donc un ange sur la terre,
Ou son cœur ici-bas connaissait le mystère
De cet amour qui fait qu'on mérite le ciel?
Près d'une robe d'or pourquoi prendre un cilice?
Quelle ame était-ce donc qui choisit le calice,
Dédaigna d'oublier et s'enivra de fiel?

Qui donc, après sa mort, garda sur une femme
L'empire si facile à perdre sur son ame?
Était-il beau comme le jour?
Avait-il des combats conquis tous les trophées,
Reçut-il en naissant les dons sacrés des fées,
Avait-il des philtres d'amour?

C'est qu'il portait la cape et la dague avec grace,
C'est que dans les combats le sang marquait sa trace,
Et qu'il joutait d'esprit dans les jeux bienséans;
C'est qu'il avait le cœur et la force d'un homme,
Qu'il s'appelait Valois et portait sur son heaume
Les fleurs de lys de France et les clefs d'Orléans.

C'est qu'elle avait une ame inflexible et hautaine,
Et que l'amour y fut ardent comme la haine;
Qu'ils s'unirent d'un trait brûlant,
Et c'est..... Mais consultez plutôt votre mémoire,
Si vous avez aimé, son nom est son histoire,
C'est Valentine de Milan!



MARINE.

Peint par Eugène Isabey.

Lithographié par MM. Saint-Aulaire et Adam.

La Peyrouse.

Le ciel est pur, la mer est belle;
Un vaisseau, près de fuir le port,
Tourmente son ancre rebelle
Fixée au sable qu'elle mord :
Il est impatient d'une onde
Plus agitée et plus profonde.
Le géant voudrait respirer :
Il lui faut pour air, des tempêtes,
Il lui faut des combats pour fêtes,
Et l'Océan pour s'égarer!

Silencieux et solitaire,
Un homme est debout sur le pont;
Son regard fixé vers la terre
Trouve un regard qui lui répond;
Comme un torrent, en vain la foule
Sur la plage se presse et roule;
Il y suit, des yeux de l'amour,
Celle qui, du monde exilée,
Doit désormais, triste et voilée,
Attendre l'heure du retour.

Son œil se trouble sous ses larmes,
Et pourtant ce fils des dangers
A vu de lointaines alarmes,
A vu des mondes étrangers.
Deux fois le cercle de la terre,
Découvrant pour lui son mystère,
Des bords glacés aux bords brûlants,
Sentit, comme un fer qui déchire,
La carène de son navire
Sillonner ses robustes flancs.

Et la fortune enchanteresse
Ne l'entraînait pas sur les flots;
L'espoir de sa douce paresse
Ne berçait pas ses matelots.
Dédaigneux des biens des deux mondes,
Il ne fatiguait pas les ondes
Pour aller ravir tour-à-tour
L'or que voit germer le Potose,
L'émeraude à Golconde éclose,
Et les perles de Visapour.

C'est une plus noble espérance
Qui soutient ses travaux divers:
Sa parole, au nom de la France,
Court interroger l'univers.
Il faut que l'univers réponde!
Dans son immensité féconde,
Peut-être cache-t-il encor
Quelque désert âpre et sauvage,
Quelque délicieux rivage
Que garde un autre Adamastor.

Il le trouvera... mais silence!
Du canon le bruit a roulé;
Au haut du mât qui se balance,
Un pavillon s'est déroulé.
Comme un coursier, dans la carrière,
Traîne un nuage de poussière

Que double sa rapidité,
Le vaisseau s'élance avec grace,
A sa suite, laissant pour trace,
Un large sillon argenté.

Bientôt ses mâtures puissantes
Ne sont plus qu'un léger réseau,
Ses voiles flottent blanchissantes,
Comme les ailes d'un oiseau;
Puis, sur la mouvante surface,
C'est un nuage qui s'efface,
Un point que devinent les yeux,
Qui s'éloigne... s'éloigne encore,
Ainsi qu'une ombre s'évapore,
Et la mer se confond aux cieux.

Alors, lentement dans la foule,
Meurt le dernier cri du départ;
Silencieuse elle s'écoule,
En s'interrogeant du regard.
Puis, l'ombre à son tour descendue
Occupe seule l'étendue.
Rien sur la mer, rien sur le port;
Au bruit monotone de l'onde,
Pas un bruit humain qui réponde;
L'univers fatigué s'endort.

Les ans passent... et leur silence
N'est interrompu, quelquefois,
Que par un long cri qui s'élance
Proféré par cent mille voix.
On a, sur un lointain rivage,
Trouvé les débris d'un naufrage;
Vaisseaux, volez vers cet écueil!
Les vaisseaux ont revu la France,
Mais les signaux de l'espérance
Sont changés en signaux de deuil.

Hélas!... combien de fois trompée,
La France reprit son espoir.

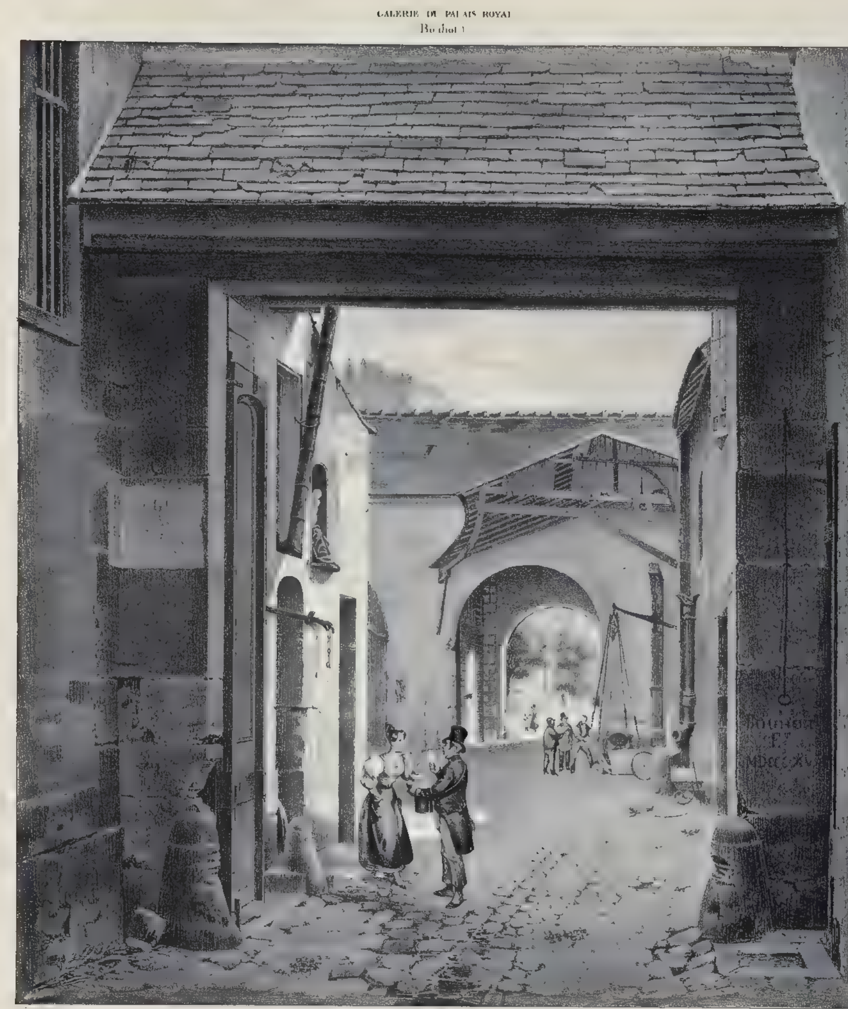
Tantôt c'est un tronçon d'épée
Qu'aux mains d'un sauvage on crut voir;
Tantôt c'est un vieil insulaire,
Séduit par l'appât du salaire,
Qui se souvient avec effort
Que d'étrangers d'une autre race,
Jadis, il aperçut la trace
Dans une île... là bas... au Nord.

Que fais-tu loin de la patrie
Qui t'aimait entre ses enfants,
Lorsque, pour ta tête chérie,
Elle a des lauriers triomphants?
Pour toi la mer s'est-elle ouverte?
Dors-tu sur un lit d'algue verte,
Ou, par un destin plus fatal,
Sens-tu tes pesantes journées
Rouler sur ton front des années
Qu'ignore le pays natal?

Alex. Dumas.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

Bouhot



INTÉRIEUR D'UNE COUR DE ROULAGE,

dans la Rue S.t Denis, à Paris

INTÉRIEUR

D'UNE COUR DE ROULAGE,

DANS LA RUE SAINT-DENIS, A PARIS.

Peint par Bouhot.

Lithographié par Viard.

Ce n'est pas un engagement toujours facile à remplir, que celui d'accompagner d'un texte chacun des tableaux d'une nombreuse galerie. Il en est qui n'ouvrent pas un vaste champ à l'imagination; et quel que soit le mérite des pinceaux de M. Bouhot, un des plus distingués de nos peintres d'intérieurs, il me pardonnera sans doute l'embarras que j'éprouve à faire la description *d'une cour de Roulage.* Il m'est arrivé plus d'une fois de recourir à la muse de nos jeunes poètes, à la plume de nos éloquents littérateurs, et nos souscripteurs n'ont eu qu'à s'applaudir de la complaisance et du talent de ces brillants auxiliaires; mais en vérité quel attrait peuvent offrir à l'éloquence ou à la poésie quelques balles de coton et une lettre de voiture *à la Grâce de Dieu?* On me dira peut-être: « Vous êtes bien scrupuleux! ne vous rappelez-vous pas ce conteur qui ne savait qu'une histoire, et cette histoire commençait par un coup de canon? Dans un salon, au milieu du plus grand calme, il s'écriait impromptu : n'avez-vous pas entendu le canon? et, sans attendre la réponse, il ajoutait : « à propos de canon..... » et il débitait son histoire. Pourquoi n'useriez-vous pas du même privilége? Ce roulage est dans la rue St-Denis : ne pouvez-vous pas vous armer des souvenirs que réveille ce quartier, pour lancer une satire contre les héros à carabine qui en ont massacré les habitants? — Mais de pareils événements sont plutôt du ressort des cours royales que du domaine du Parnasse, et d'ailleurs il a fallu un Voltaire pour retracer la Saint-Barthélemy et un Homère pour célébrer le siége d'Ilion. — Eh bien! ne voyez-vous pas dans le tableau une jeune fille qui reçoit une lettre des mains d'un facteur? quelle belle occasion de parler du *cabinet noir,* de cet atelier d'espionnage où la police trafiquait du secret des correspondances! — Mais ce serait empiéter sur les droits de MM. les députés, et une épigramme contre M. le directeur-général des Postes ne

serait pas plus amusante que ses discours. Faites donc, nouveau Colardeau, répéter à votre Héloïse de comptoir :

L'art d'écrire, Abeilard, fut sans doute inventé
Par l'amante captive ou l'amant agité.

— Mais je ne sais si ma jeune fille serait bien aise de voir comparer celui qui lui écrit avec le solitaire du Paraclet. — Vous êtes par trop difficile : ne nous refusez pas du moins quelques réflexions sur les routes que parcourent les voitures accélérées. — Mais que répondra M. le directeur-général des Ponts-et-Chaussées, si j'ose dire que jamais les routes en France n'ont été dans un si pitoyable état; que les boulevards mêmes qui entourent Paris sont impraticables, soit par les trous énormes, soit par les agglomérations de terre ou d'immondices qui bordent un pavé trop étroit pour laisser passage à deux voitures; que les accidents se multiplient tous les jours et ajoutent le deuil des familles à la honte de l'administration? Vous voyez bien que, malgré ma bonne volonté d'écrire, je ne pourrais faire qu'un article fastidieux ou dangereux pour mon repos; il faudrait me brouiller avec la gendarmerie, deux directeurs-généraux, peut-être même le procureur du roi : à Dieu ne plaise que tant d'audace me vienne en tête! j'aime mieux me taire; je dormirai plus tranquille, et mes lecteurs seront plus heureux. »

GALERIE DU PALAIS ROYAL



CINQ-MARS.

HENRI RUZÉ COIFFIER,

MARQUIS DE CINQ-MARS.

Peint par Le Nain.

Lithographié par Grevedon.

Henri Ruzé Coiffier, marquis de Cinq-Mars, fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, et de Marie de Fourcy, naquit en 1620.

Ce gentilhomme, paré de tous les dons de la nature, devint, à la fleur de son âge, le favori de Louis XIII, qui lui donna la charge de grand-écuyer. « Tout conspirait à l'enivrer, dit Anne de « Gonzague; son lever était comme celui du roi ou du cardinal. Deux cents gentilshommes le sui- « vaient chez le roi, et il surpassait tous les courtisans par la magnificence de ses habits, la noblesse « et le chârme de sa figure, et les agréments de ses manières. Les femmes se jetaient à sa tête; les « ministres étaient à ses ordres. Comment résister à tant de séductions? » La raison de Cinq-Mars se perdit en effet dans ce nuage d'encens que la flatterie élevait autour de lui. Il ne pouvait se condamner à subir aucune de ces compensations dont il faut payer la faveur des cours; il ne savait pas s'ennuyer; son impatience s'irritait des heures fastidieuses qu'il fallait passer à Saint-Germain auprès de Louis XIII. Son orgueil s'indignait de la puissance de Richelieu. Il rêva qu'il pourrait être le connétable de Luynes; mais le cardinal était un autre adversaire que le maréchal d'Ancre. Cependant Cinq-Mars ose former le projet de renverser ce colosse. Tout semble l'enhardir; les mécontents excitent le favori contre le ministre; le duc d'Orléans, le duc de Bouillon encouragent son animosité; le roi lui-même semble ne pas repousser ses espérances, ou du moins le grand-écuyer prend pour une approbation tacite les dégoûts, les plaintes que Louis XIII laisse échapper contre Richelieu dans de secrets épanchements. Un gentilhomme nommé Fontrailles est envoyé à Madrid auprès du comte duc d'Olivarès, premier ministre du roi d'Espagne. Ce monarque promet un secours d'hommes et d'argent, et Cinq-Mars ne doute plus du succès. Louis XIII et Richelieu étaient malades à Narbonne. C'est là qu'ils apprirent le traité conclu avec l'Espagne; c'est là, dans la chambre de sa maîtresse, que fut arrêté le grand-écuyer. On expédiait en même temps l'ordre de s'emparer de la personne du duc de Bouillon : quant à Gaston, le danger lui rendit ses lâches terreurs; il ne rougit pas de s'humilier devant ce même Richelieu dont il avait menacé les jours et la

puissance, et de lui sacrifier le jeune imprudent dont il était le complice. La confession fut entière. Il dévoila toutes les confidences, tous les projets de Cinq-Mars et du duc de Bouillon, et fit remettre au cardinal une copie du traité, demandant pour toute grace de n'être pas confronté avec les malheureux que ses honteuses délations allaient envoyer à l'échafaud. Louis XIII lui-même trembla devant la sévérité de son ministre; et, comme s'il avait besoin de se faire pardonner d'avoir souhaité peut-être en secret le succès des vœux de Cinq-Mars, il rentra avec une complaisance affectée sous le joug dont il avait paru bien-aise qu'on le délivrât. Il alla visiter Richelieu, qui s'était rendu à Tarascon. « Ce fut un spectacle extraordinaire, dit M. Jay; le roi, à peine convalescent, « était couché sur un lit près de celui du cardinal : tous deux, oubliant la mort prête à les frapper, « ne semblaient occupés que de proscriptions et de supplices. » Après cette entrevue, le roi regagna tristement Paris, et le cardinal remonta le Rhône jusqu'à Lyon, traînant à sa suite son prisonnier enchaîné dans une barque attachée à son bateau. Appareil barbare, digne plutôt d'un proconsul de Tibère que d'un ministre du roi de France et d'un prince de l'Église!

La commission établie pour ce procès fut composée de conseillers-d'État et de magistrats tirés du Parlement de Grenoble et présidée par le chancelier Séguier. On y remarquait avec effroi Laubardemont, complaisant exécrable des sanglantes vengeances de Richelieu. Le roi descendit lui-même au rang de dénonciateur, et cette indigne faiblesse est encore une preuve du désir qu'il avait de regagner les bonnes graces de son ministre. « M. de Cinq-Mars arriva à Lyon le 4 sep- « tembre 1642; on lui donna pour prison le château de Pierre-en-Cise; il reçut plusieurs visites, « entre autres celle du père Malavalette, jésuite, qui depuis continua à le voir tous les jours pendant « sa captivité. Le 12, il fut mis sur la sellette. C'est fait de moi, dit-il; le roi m'a abandonné : je ne « me considère que comme une victime qu'on va immoler à la passion de nos ennemis et à la facilité « du roi. Il dénia d'abord toutes choses; on lui confronta M. de Bouillon; on lui fit lecture de la « déposition de Monsieur; alors il confessa ingénûment ses liaisons avec Monsieur et le duc de « Bouillon, et le traité fait avec l'Espagne, sur quoi il fut condamné. Aussitôt que M. le chancelier « eut recueilli les voix, on lui vint prononcer son arrêt de mort. Durant cette triste lecture, qui « tirait des larmes des juges et des gardes, il ne changea jamais de couleur ni de contenance, et ne « perdit rien de sa gaîté. »

Cependant, sur les dix heures, M. de Thou fut conduit du château de Pierre-en-Cise au palais, et fut présenté aux juges pour être interrogé. « Ma vie, ma mort, ma condamnation, mon abso- « lution, dit-il à ses juges, sont dans ma bouche; car je n'ai parlé ni écrit à homme du monde : « pourtant, Messieurs, j'avoue et je confesse que j'ai su la conspiration. J'ai fait tout mon possible « pour en détourner M. de Cinq-Mars. Il m'a cru son ami, unique et fidèle, et je ne l'ai pas voulu « trahir.... Là-dessus il fut condamné à mort. Sortant de la salle, il se jeta dans les bras du révé- « rend père Membrun, son confesseur, auquel il dit tout transporté de joie : Allons, mon père, « allons à la mort et au Ciel; allons à la véritable gloire... Conduit ensuite à la chambre où était « M. de Cinq-Mars, celui-ci, dès qu'il l'eut aperçu, courut à lui, disant : Ami, ami, que je regrette « ta mort! Mais M. de Thou l'embrassant, lui répondait : Que nous sommes heureux de mourir de « la sorte!... Ils montèrent tous deux dans le carrosse qui les devait conduire au lieu du supplice. « Quand ils furent arrivés sur la descente du pont de Saône, M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars : « Eh bien! cher ami, qui mourra le premier? Le père Malavalette fit observer à M. de Thou qu'il « était le plus vieux. — Il est vrai, dit M. de Thou, qui, s'adressant à M. de Cinq-Mars, ajouta : « Vous êtes le plus généreux, vous voulez bien me montrer le chemin du Ciel. — Hélas! dit M. de « Cinq-Mars, je vous ai ouvert celui du précipice; mais précipitons-nous dans la mort généreuse-

« ment, nous surgirons dans la gloire. — Et il monta en souriant sur l'échafaud; il prit le crucifix, « l'adora à genoux, le baisa avec tendresse, s'approcha du billot, essayant de s'ajuster dessus, em- « brassa le poteau, mit le col dessus, et reçut le coup mortel d'un gros couteau de boucher dont il « fut tué d'un coup, encore qu'il restât un peu de peau au gosier. Le bourreau était un vieil gagne- « denier, tout drilleux, qui fut étourdi en coupant ce peu de peau qui restait, qui, laissant rouler « la tête sur l'échafaud, elle tomba jusques à terre. Le peuple, qui était nombreux, tant en la place « qu'aux fenêtres, rompit le profond silence qu'il avait gardé par un cri effroyable.

« M. de Thou monta ensuite sur l'échafaud avec tant de promptitude, qu'on eût dit qu'il volait; « il récita le psaume *Credidi propter quod locutus sum,* baisa le sang de M. de Cinq-Mars, et se « banda les yeux lui-même avec un mouchoir. S'étant ajusté sur le plot, il reçut un coup sur l'os « de la tête, qui ne fit que l'écorcher, où il porta la main tombant à la renverse. Le bourreau re- « doubla un autre coup qui ne fit encore que l'écorcher au-dessus de l'oreille; il lui en donna un « troisième au gosier, qui le fit mourir, et il en reçut encore deux autres pour achever de lui « couper la tête. Les deux corps, étant mis dans un carrosse, furent emportés dans l'église des Feuil- « lants. Le lendemain, celui de M. de Thou fut embaumé par le soin de madame de Pontac, sa sœur, « et enlevé; celui de M. le grand-écuyer fut enterré sous le balustre de ladite église [1]. »

Et le jour de cette sanglante exécution, Louis XIII, se promenant dans les jardins de Saint-Germain, tirait froidement sa montre, et disait en la regardant : « dans tant de minutes *cher ami* pas- « sera mal son temps; » et Richelieu partait de Lyon en triomphateur, porté par ses gardes dans une chambre où était son lit, et faisant abattre sur son passage des pans de muraille lorsque les portes des villes ou des maisons étaient trop étroites pour l'étrange et orgueilleux équipage de Son Éminence; et Bouillon rachetait sa liberté en cédant au roi sa principauté de *Sedan*, et Gaston obtenait la grace d'aller cacher à Blois son humiliation et ses remords.

J. Vatout.

[1] Ce récit est extrait d'une lettre de M. de Marca, conseiller-d'État qui assistait le chancelier Seguier dans cette affaire, et du journal qui en fut publié à Lyon. Ces deux pièces fort remarquables se trouvent dans les Mémoires de Montrésor, qui a aussi conservé *la lettre écrite par M. de Cinq-Mars à madame sa mère après la prononciation de son arrêt.* (Tom. II, pag. 228 à 259

GALERIE DU PALAIS ROYAL

(Berri)



PANTHÈRE ET SES PETITS.

Peint par Berré.

Lithographié par Wolmar.

Louise et miss Élisabeth se promenaient dans la forêt, quand Louise arrêta sa compagne et lui montrant *Brave* qui les avait constamment suivies : « Regardez le chien » lui dit-elle d'un air effrayé : « Brave, dit Élisabeth, tout beau, Brave! qu'as-tu, mon vieil ami? »

A la voix de sa jeune maîtresse, Brave fit quelques pas en avant pour se placer devant elle, en grondant plus fort qu'auparavant.

« Qu'a-t-il donc? dit Élisabeth. Il faut qu'il aperçoive quelque animal, mais je n'en vois aucun. »

Louise ne lui répondant pas, miss Elisabeth tourna la tête vers elle, et la vit pâle comme la mort, et levant un doigt en l'air avec une sorte de mouvement convulsif. Son œil vif suivit la direction que lui indiquait son amie tremblante, et elle vit, sur un bouleau, à quelque distance, une panthère, dont les yeux menaçants semblaient fixés sur elle.

« Fuyons! » s'écria-t-elle en saisissant le bras de Louise; mais, au même instant, Louise cédant à la terreur tomba sans mouvement sur la terre.

Rien n'aurait pu déterminer Élisabeth à abandonner sa compagne dans un pareil danger. Elle se jeta à genoux à ses côtés, chercha à lui rendre la respiration plus facile, en déchirant, par une sorte d'instinct, la portion des vêtements qui pouvaient la gêner; et en même temps, animant le chien, leur seule sauve-garde, en lui faisant entendre les accents d'une voix qui commençait à trembler :

« Courage, Brave! s'écria-t-elle. Courage, mon bon Brave! défends ta maîtresse! »

La panthère était une femelle, elle avait avec elle un petit, parvenu environ au quart de sa grosseur, qui l'avait suivie sur les premières branches du même arbre, et qu'Élisabeth n'avait pas encore aperçu. Il se fit voir en ce moment en descendant de l'arbre, et en s'avançant vers le chien avec des mouvements qui tenaient de la férocité de sa mère et de la gaité d'un jeune chat. Tantôt il s'arrêtait au pied d'un arbre, se dressait sur ses pattes de derrière, et en arrachait l'écorce avec celles de devant; tantôt se battant les flancs de sa queue, et grattant la terre, il imitait les hurlements que faisait entendre sa mère.

Pendant ce temps, Brave restait ferme, sans changer de position, à trois pas en avant de sa maîtresse, son corps appuyé en arrière sur ses hanches, et suivant des yeux tous les mouvements de la mère et de son petit. A chaque bond que faisait le dernier, il approchait davantage du chien, et il finit par tomber, peut-être sans qu'il en eût le dessein, presque sur Brave qui, sautant sur lui au même instant, lui brisa l'épine du dos d'un coup de mâchoire, et le lança avec force en l'air, d'où il retomba sans vie sur la terre.

Elisabeth s'applaudissait du triomphe que Brave venait d'obtenir, quand elle vit la panthère sauter à bas de l'arbre, et en trois bonds, dont chacun la portait à une vingtaine de pieds, s'élancer sur le chien; ce fut alors que commença une lutte vraiment terrible, accompagnée de rugissements et de hurlements épouvantables. Miss Élisabeth était toujours à genoux, penchée sur le corps insensible de Louise, les yeux fixés sur les deux animaux avec un intérêt d'autant plus puissant qu'elle ne pouvait oublier que sa vie semblait en dépendre. La panthère faisait des bonds si fréquents et si rapides, qu'elle semblait presque toujours en l'air. Le chien, animé par le combat, cherchait toujours à faire face à son ennemi, mais il ne pouvait empêcher la panthère de lui retomber quelquefois sur les épaules, ce qui était le but constant des efforts de celle-ci. Alors, quoiqu'il fût déchiré par ses griffes, et que son sang coulât déjà de plusieurs blessures, il la secouait comme une plume, et se levant sur ses pattes de derrière, la gueule ouverte et les yeux étincelants, il revenait à la charge avec plus d'ardeur que jamais. Mais, à l'exception du courage, Brave n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été quelques années auparavant. Chaque fois qu'il attaquait la panthère en face, l'animal, aussi agile que féroce, lui échappait par un bond qui le mettait hors de sa portée, et bientôt lui retombant sur le dos, il lui faisait de nouvelles blessures. Une lutte plus terrible que les précédentes eut enfin lieu : les deux ennemis combattaient corps-à-corps; les dents du chien, enfoncées dans les flancs de la panthère, ne permettaient plus à celle-ci de lui échapper par de nouveaux bonds; mais tout-à-coup, épuisé par la perte du sang qui lui coulait de toutes les parties du corps, il desserra les dents, tomba sur le dos, et une courte convulsion annonça la mort du fidèle Brave.

On dit que l'image du créateur a quelque chose qui en impose aux êtres d'un ordre inférieur qui sont aussi l'ouvrage de ses mains; et ce fut sans doute un miracle de cette nature qui suspendit en ce moment le coup dont était menacée Élisabeth, qui venait de perdre son unique défenseur. Les yeux du monstre et ceux de la jeune fille agenouillée se rencontrèrent un instant, mais l'animal furieux s'arrêta pour assouvir sa rage sur l'ennemi qu'il venait de vaincre. Il courut ensuite près de son petit, l'examina, retourna son corps comme pour s'assurer s'il n'existait plus, et cette vue redoublant sa fureur, il se battit les flancs avec sa queue, et fit retentir la forêt de nouveaux gémissements.

Extrait des Pionniers, *Roman de Cooper*)

GALERIE DU PALAIS ROYAL

(Daniell)



WINDSOR.

LE PARC DE WINDSOR.

Peint par W. Danell.

Lithographié par Pic de Léopold.

Windsor-Forest [1].

THY forests, Windsor! and thy green retreats,
At once the monarch's and the muse's seats,
Invite my lays. Be present, sylvan maids!
Unlock your springs, and open all your shades.
Granville commands; your aid, O Muses, bring!
What Muse for Granville can refuse to sing?
  The groves of Eden, vanish'd now so long,
Live in description, and look green in song:
These, were my breast inspir'd with equal flame,
Like them in beauty, should be like in fame.
Here hills and vales, the woodland and the plain,
Here earth and water seem to strive again;

(1) TRADUCTION.

Je chante les bocages de Windsor et ses vertes retraites, séjour des Muses et des Rois. Nymphes, qui honorez de votre présence ces beaux lieux, ouvrez en ma faveur vos sources sacrées, après m'avoir admis dans vos berceaux ombragés. Et vous, déesses, qui daignez inspirer de simples bergers, secondez mes efforts, *Grandville* m'ordonne de chanter : ce *Grandville*, qui n'a jamais essuyé de refus de la part d'aucune des Muses! Les bosquets d'Éden, qui ne sont plus depuis si long-temps, ont encore tous leurs charmes par la vertu magique des vers. Que mes vers n'ont-ils le même pouvoir! Je ne les ferais servir qu'à immortaliser la forêt de Windsor.

Les collines et les vallons, des champs où la vue est agréablement bornée, et des plaines où elle s'étend au loin, la terre et l'eau, tous ces objets y sont entremêlés; non pour se faire la guerre, comme dans le sein du chaos, mais pour former un tout admirable, de même que les choses les plus différentes en composent un dans l'univers.

Ici, des bosquets ondoyants forment une scène bigarrée, interceptent en partie et laissent passer la lumière du jour. Telle une timide bergère, attendrie par les discours de son amant, ne cède ni ne résiste entièrement à ses désirs. Là, des clairières sont parsemées d'arbres qui semblent craindre de s'entre-toucher de leur ombre. Ici, la cou-

Not Chaos-like together crush'd and bruis'd,
But, as the world, harmoniously confus'd;
Where order in variety we see,
And where, tho' all things differ, all agree.
Here waving groves a chequer'd scene display,
And part admit, and part exclude the day;
As some coy nymph her lover's warm address
Nor quite indulges, nor can quite repress.
There, interpers'd in lawns and op'ning glades,
Thin trees arise that shun each other's shades.
Here in full light the russet plains extend:
There, wrapt in clouds, the bluish hills ascend.
Ev'n the wild heath displays her purple dies,
And 'midst the desert, fruitful fields arise,
That crown'd with tufted trees and springing corn,
Like verdant isles the sable waste adorn.
Let India boast her plants, nor envy we
The weeping amber, or the balmy tree,
While by our oaks the precious loads are born,
And realms commanded which those trees adorn.
Not proud Olympus yields a nobler sight,
Tho' Gods assembled grace his tow'ring height,
Than what more humble mountains offer here,
Where, in their blessings, all those Gods appear.
See Pan with flocks, with fruits Pomona crown'd,
Here blushing Flora paints th' enamel'd ground,
Here Ceres' gifts in waving prospect stand,
And nodding tempt the joyful reaper's hand;
Rich industry sits smiling on the plains,
And peace and plenty tell, a STUART reigns.

A. POPE

leur brune des plaines s'éclaircit à mesure qu'on les suit de l'œil; là, des monts azurés se perdent dans les nues. La bruyère étale son manteau de pourpre, et des champs de blé qui ne font que naître, dans des endroits arides, paraissent autant d'îles verdoyantes au milieu de la mer.

Les plantes les plus vantées des Indes, et les arbustes d'où le baume et l'ambre découlent, ne doivent pas exciter notre envie, tant que nos chênes contribueront à nous rendre maîtres du commerce et souverains de la mer. La cime orgueilleuse de l'Olympe que les dieux mêmes daignent visiter quelquefois, n'a jamais formé un spectacle plus ravissant que celui qu'offrent ici nos humbles collines, dont les fertiles sommets rassemblent les faveurs de tous ces dieux.

Pan y fait paître ses troupeaux; Pomone y prodigue ses fruits; les fleurs y naissent sous les pas de leur déesse; les épis dorés, riches dons de Cérès, s'inclinent comme pour témoigner qu'ils consentent à être abattus par la faulx du moissonneur. L'Industrie, mère de l'Opulence, sourit à la vue des terres labourées, et prête l'oreille à la voix de la Prospérité et de la Paix, qui disent: *Anne* règne dans ces lieux.

GALERIE DU PALAIS ROYAL
Drolling



Weber del.

Lith. de

ESCALIER DE DRÖLLING.

LA LAITIÈRE.

Peint par Drolling.

Lithographié par Weber

Paris

A cinq heures du Matin.

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour;
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent;
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai;
Et de Vincenne,
Gros-Pierre amène
Ses fruits que traîne
Un âne efflanqué.

L'huissier carrillonne,
Attend, jure, sonne,

Ressonne, et la bonne
Qui l'entend trop bien,
Maudissant le traître,
Du lit de son maître,
Prompte à disparaître,
Regagne le sien.

Gentille, accorte,
Devant ma porte,
Perrette apporte
Son lait encor chaud;
Et la portière,
Sous la gouttière,
Pend la volière
De dame Margot.

Le malade sonne,
Afin qu'on lui donne
La drogue qu'ordonne
Son vieux médecin,
Tandis que sa belle,
Que l'amour appelle,
Au plaisir fidelle,
Feint d'aller au bain.

Quand, vers Cythere,
La solitaire,
Avec mystère,
Dirige ses pas,
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

« Adieu donc, mon père,
« Adieu donc, mon frère,
« Adieu donc, ma mère,
« Adieu mes petits. »
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent :
Les voilà partis.

Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout-à-coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

Ah! quelle cohue!
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue;
Où donc me cacher?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille.....
Tout Paris s'éveille.....
Allons nous coucher.

Desaugiers

GALERIE DU PALAIS ROYAL



RUINES DE PALMYRE.

Peint par le Comte Turpin de Crissé

Lithographié par Courtin et Adam.

Les peuples ont passé sur la terre où nous sommes,
Par le soufle du temps tour-à-tour emportés;
Et les vieilles cités meurent comme des hommes
Aux yeux des nouvelles cités.

L'Arabe détaché de ses hordes rapides
Est le seul courtisan qui vienne quelquefois,
Éveillant d'un long cri l'écho des Pyramides,
Flatter le sommeil de ses rois.

Palmyre, que ses fils disaient impérissable,
Dont le bruit si long-temps a fatigué les airs,
S'est couchée en silence en son linceul de sable,
Et dort de la paix des déserts.

De sa tombe échappé le grand spectre d'Athènes,
Sur les débris muets de son vieux Parthénon,
Contre ses oppresseurs se bat avec ses chaînes,
Pour tâcher de ravoir son nom.

Rome est une ruine, et son peuple servile,
Qui, jadis peuple-roi, dévorait l'univers,
Vit aujourd'hui, rongeant un cadavre de ville,
Et chantant au bruit de ses fers.....

Et des siècles passés quand doublera le nombre,
Un voyageur viendra, les regards attristés,
Qui dira, d'un grand peuple évoquant aussi l'ombre :
« Là florissait Paris, la reine des cités!... »

Alex. Dumas

GALERIE DU PALAIS ROYAL

Gudin



L'AMÉRICA.

Peint par M. Gudin (Théodore).

Lithographié par MM. Sabatier et Adam

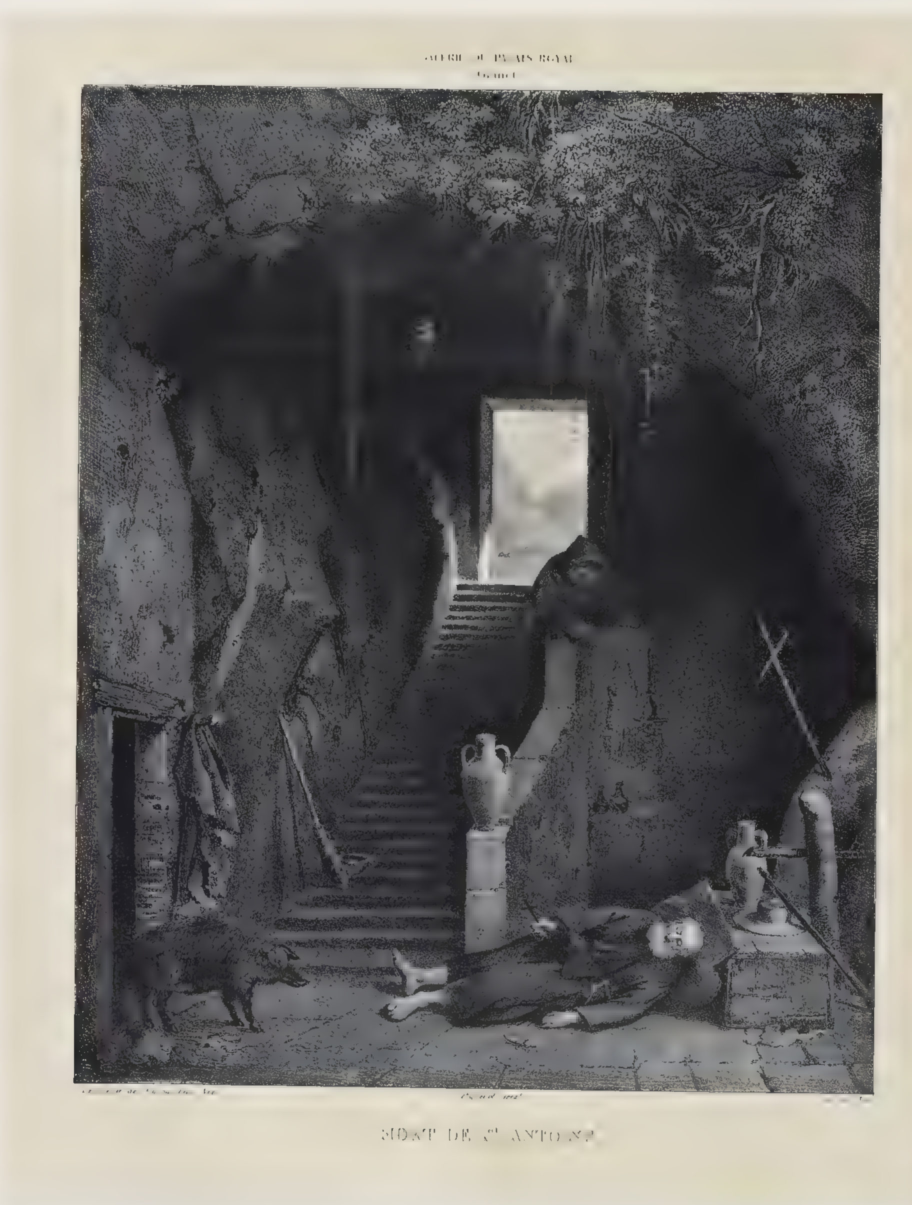
En septembre 1796, le duc d'Orléans s'était embarqué à Hambourg pour passer aux États-Unis sur le vaisseau marchand américain, *l'América*, capitaine Ewing, du port de 320 tonneaux. Il n'était connu à bord que d'une seule personne (Beaudouin) qui avait été son palefrenier et qui l'accompagnait en Amérique. Étant muni de passe-ports danois qu'il avait exhibés au capitaine, il passait à bord, pour être de cette nation. Il n'y avait outre lui qu'un seul passager de *cabine*, un émigré français, ancien habitant de Saint-Domingue, qui, loin de soupçonner que son camarade de *cabine* fût le duc d'Orléans, eut beaucoup de peine à se le persuader lorsqu'on le lui apprit en arrivant à Philadelphie. Il y avait encore huit ou neuf passagers dans le *stéérage,* dont un était un jeune prêtre hanovrien que les matelots américains tourmentaient en lui disant qu'il était un *Jonas,* et que, comme tel, ils le jetteraient à la mer, s'il survenait du mauvais temps. Un autre passager du *stéérage* était un gros paysan alsacien qui fuyait la réquisition avec 500 louis en or dans sa malle, somme qui lui fut volée à Philadelphie par un aventurier qui lui servait de domestique et d'interprète, et dont il avait payé le passage à bord de *l'América*. Les autres passagers du *stéérage* étaient des paysans allemands qui s'étaient vendus pour leur passage, le cuisinier du bord était un nègre.

Le 27 septembre 1796, dans la matinée, un brouillard très-épais commençant à se dissiper fit voir qu'on était près de Calais : un petit corsaire français y conduisait deux bâtiments danois qu'il venait de prendre allant en Angleterre, et vint visiter *l'América* lorsque l'éclaircie du temps lui permit de l'apercevoir. L'*América* mit en panne aussitôt pour se laisser fouiller. L'émigré fut saisi d'une grande frayeur, lorsqu'il vit le canot du corsaire français s'approcher de *l'América,* et se hâta de quitter le pont pour se retirer dans la *cabine*. Étant sur l'escalier, il s'aperçut qu'il n'était pas suivi par le duc d'Orléans qui restait sur le pont et dont le calme l'impatientait, et se retournant vers lui avec un peu d'humeur, il lui dit : « Ma foi, monsieur, si vous étiez Français comme moi, « vous ne seriez pas si à votre aise dans ce moment-ci. »

Les corsaires étant montés à bord, le capitaine Ewing leur montra ses papiers qui étaient fort

en règle, et après les avoir lus, « Ah ! fort bien, lui dirent-ils, de Hambourg à Philadelphie, c'est de « port neutre à port neutre; nous n'avons rien à dire à cela; continuez votre route, bon voyage, « mais serrez la côte d'Angleterre, elle vaut mieux que celle de France; » et, après avoir donné ce sage conseil, ils quittèrent le bord, sans s'occuper des passagers. Le duc d'Orléans s'empressa de descendre dans la *cabine* pour porter cette bonne nouvelle à l'émigré qu'il trouva presque évanoui et qui s'écria : « Ils sont partis ! Ah ! que le diable les emporte, mais ils m'ont donné là une fière « venette ! »

Le tableau représente le moment où le corsaire visite *l'América.* On voit la côte de Calais et la ville à travers le brouillard, les deux bâtiments danois capturés cinglant vers le port; sur le premier plan, le vaisseau *l'América* en panne avec son grand pavillon américain; le petit corsaire (un lougre) avec son pavillon tricolore et son canot le long de *l'America*, les hommes du corsaire montant à bord : sur le pont de *l'América*, l'équipage et les passagers en mouvement, le capitaine Ewing présentant ses papiers au capitaine du corsaire, le duc d'Orléans, assis sur le bastinguage, regardant froidement cette scène, et l'émigré descendant précipitamment l'escalier de la cabine.



GALERIE DU PALAIS ROYAL

Granet

MORT DE St. ANTOINE

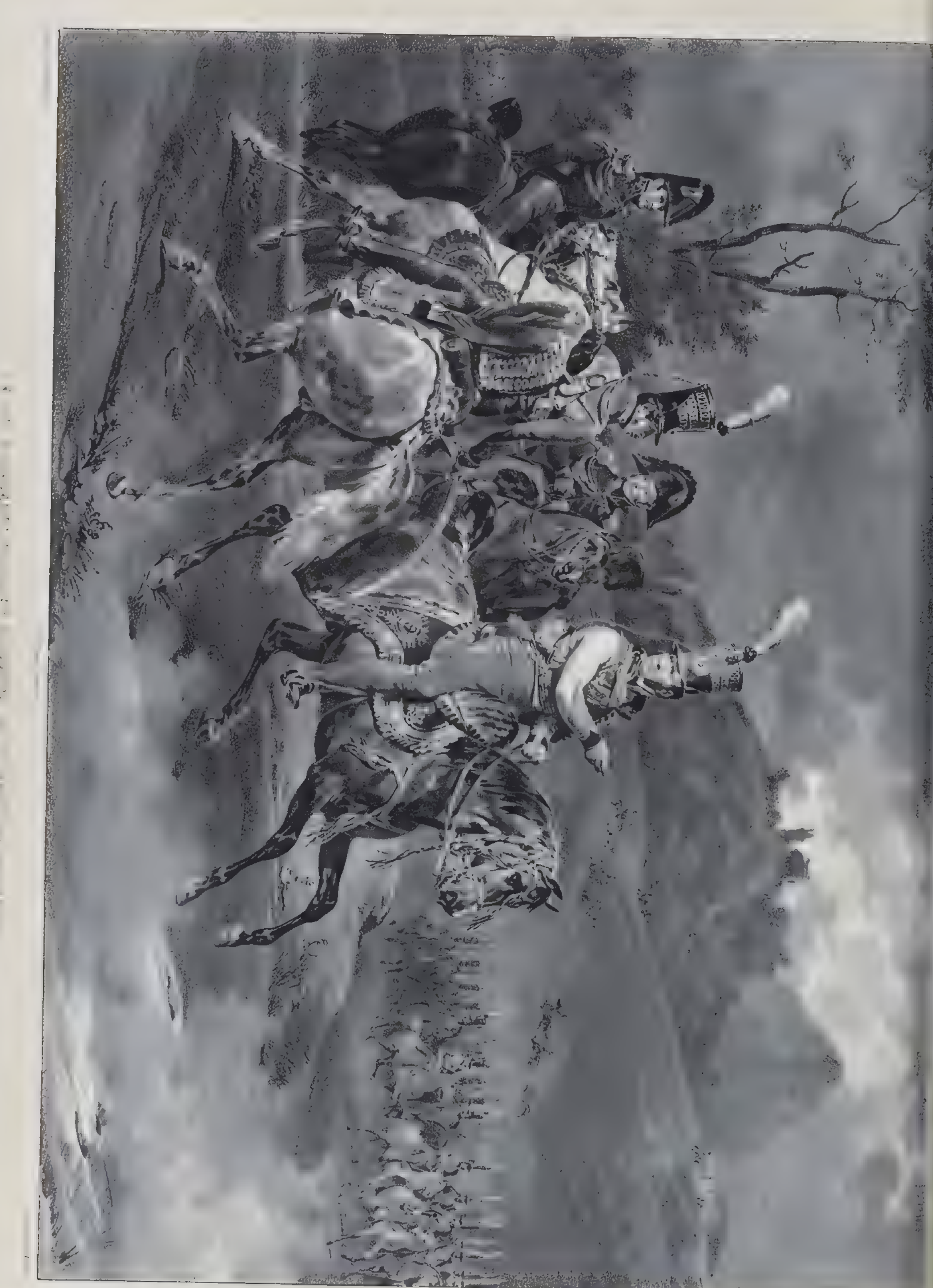
MORT

DE SAINT ANTOINE.

Peint par Granet.

Lithographié par Aspelmeau et Léon Noel.

Saint Antoine, patriarche des cénobites, naquit en 251 au village de Côme, près d'Héraclée, dans la Haute-Égypte. Resté maître, à dix-huit ans, d'une fortune considérable, il médita ces paroles de Jésus-Christ adressées au jeune homme de l'Évangile : « Vendez ce que vous avez, don-« nez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ; » il vendit ses terres, en distribua le prix aux pauvres et se retira dans le désert. Là, un cilice recouvert d'un manteau de peaux de brebis attaché par une ceinture formait son vêtement ; les ruines d'un vieux château, sur le sommet d'une montagne, étaient sa demeure ; six onces de pain, un peu de sel et quelques dattes, étaient sa nourriture ; son compagnon, que l'on voit dans le tableau, est trop connu pour qu'il soit utile de le nommer. Les tentations que le démon fit éprouver à saint Antoine, sous toutes les formes, dans sa solitude, sont célèbres dans l'antiquité ecclésiastique : il sortit victorieux de tous ces combats. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui de nombreux disciples, et lui valut l'amitié de Constantin-le-Grand qui le traitait de père. Saint Antoine, sentant sa fin approcher, se retira sur le sommet de sa montagne avec ses deux plus chers disciples, Macaire et Amathas. Il leur recommanda de l'enterrer comme les anciens patriarches, de garder le secret sur le lieu de sa sépulture, et d'envoyer son manteau à saint Athanase, afin de prouver par là qu'il mourait dans sa communion. « Adieu, mes enfants, leur dit-il ensuite, Antoine s'en va ; il n'est plus avec vous ! » C'est ainsi qu'il expira paisiblement l'an 356, à l'âge de cent cinq ans.



LE DUC D'ORLÉANS,

PASSANT LA REVUE DU IER RÉGIMENT DE HUSSARDS,

EN JANVIER 1815.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par Marin-Lavigne.

« La patrie avec joie accueille l'exilé
Que sous nos vieux drapeaux la gloire a signalé,
Et de ce souvenir noblement occupée,
D'un œil reconnaissant regarde son épée. »

Le duc d'Orléans (alors duc de Chartres) était, en 1785, colonel propriétaire du régiment de Chartres, infanterie; en 1791, il fut nommé colonel du 14e régiment de dragons qui portait son nom. Il quitta Vendôme avec son régiment pour se rendre à Valenciennes où il passa l'hiver, remplissant les fonctions de commandant de place, comme le plus ancien colonel de la garnison. En 1792, lorsque Louis XVI eut déclaré la guerre à l'Autriche, le général Biron fut chargé du corps d'armée de Valenciennes et de Maubeuge; c'est sous ses ordres que le duc de Chartres fit ses premières armes; il prit part aux premières affaires de cette guerre à Boussu et à Quarégnon. Nommé maréchal-de-camp par droit d'ancienneté le 7 mai 1792, sous le ministère du comte de Grave, en même temps qu'Alexandre Berthier, depuis prince de Wagram, il commanda en cette qualité une brigade de dragons sous les ordres du maréchal Luckner qui était venu remplacer Rochambeau à l'armée du Nord.

Le 11 septembre 1792, le duc de Chartres fut nommé lieutenant-général, et appelé au commandement de Strasbourg. « Je suis trop jeune, répondit-il, pour m'enfermer dans une place, et je « demande à rester dans l'armée active. » Il n'alla point à Strasbourg, et Kellermann lui confia le commandement de sa seconde ligne, composée de douze bataillons d'infanterie, et de six escadrons de cavalerie. Ce fut à la tête de cette seconde ligne, que le duc de Chartres combattit à Valmy, le 20 septembre 1792. On sait qu'il contribua puissamment au succès de cette mémorable journée.

Au mois d'octobre, il passa dans l'armée de Dumouriez, et, le 6 novembre, il fut un des vainqueurs de Jemmapes.

Au mois de février 1793, le duc d'Orléans fut rappelé à l'armée pour y être employé au siége de Maëstricht sous les ordres du général Miranda; et, le 18 mars, il commandait à Nerwinde le centre de l'armée française.

Telle est en aperçu la part que le duc d'Orléans actuel a prise, dans sa jeunesse, à la glorieuse lutte de la France.

Le tableau de M. Horace Vernet nous transporte au mois de janvier 1815. Le duc d'Orléans est représenté avec l'uniforme de colonel-général des hussards; deux de ses aides-de-camp l'accompagnent, le baron Atthalin et le comte Camille de Sainte-Aldegonde; le colonel Oudinot, aujourd'hui maréchal-de-camp, prend ses ordres.

A son avénement au trône, S. M. Charles X a nommé S. A. R. Monseigneur le duc de Chartres colonel du premier régiment de hussards.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

(le Duc de Montpensier)



NIAGARA.

VUE

DE LA CATARACTE DE NIAGARA,

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Peint par M. le Duc de Montpensier.

Lithographié par Deroy.

« La cataracte de Niagara est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de 144 pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au Saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abime. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abime les cadavres brisés des élans et des ours [1]. »

M. le duc de Montpensier s'est représenté sur le devant du tableau, prenant une vue de la cataracte : près de lui sont ses deux frères, M. le duc d'Orléans et M. le comte de Beaujolois, ainsi que Beaudoin, le seul domestique qui les ait accompagnés dans leur voyage d'Amérique. Les autres personnages sont des sauvages du Canada.

On a vu, par les Mémoires du duc de Montpensier, que ce prince languissait avec son frère, le

[1] Châteaubriant.

comte de Beaujolois, dans les prisons de Marseille, lorsque le Directoire mit pour prix à leur liberté la condition que le duc d'Orléans quitterait l'Europe. Le duc d'Orléans, heureux d'adoucir les souffrances de ses frères, partit de Hambourg le 24 septembre 1796, et le 21 octobre il était à Philadelphie. C'est là que le duc de Montpensier et le comte de Beaujolois vinrent le rejoindre, et c'est dans un de leurs voyages au sein des États-Unis que les trois frères visitèrent la célèbre chute de Niagara. Le duc de Montpensier, qui cultivait les arts avec succès, prit une esquisse de cette chute, et il se proposait d'en faire hommage à mademoiselle d'Orléans, sa sœur, ainsi qu'on le verra dans la lettre qu'il écrivait à cette princesse, le 14 août 1797, de Philadelphie :

« J'espère que vous aurez reçu les lettres que nous vous écrivîmes de Pittsbourg, il y a près de « deux mois; nous étions alors au milieu d'un grand voyage que nous venons de terminer, il y a « quinze jours. Il a duré quatre mois; nous avons fait, pendant cet espace de temps, mille lieues, « et toujours sur les mêmes chevaux, excepté les cent dernières lieues que nous avons faites, partie « par eau, partie à pied, partie sur des chevaux de louage, et partie en stage ou voiture publique. « Nous avons vu beaucoup de sauvages, et nous sommes même restés plusieurs jours dans leur « pays; ce sont en général les meilleures gens du monde, excepté lorsqu'ils sont ivres ou excités à « la colère. Ils nous ont reçus à merveille, et notre qualité de Français a beaucoup contribué à « cette bonne réception, car ils aiment infiniment notre nation. Ce que nous avons vu de plus « intéressant après eux, a certainement été la cascade de Niagara, vers laquelle je vous mandais de « Pittsbourg que nous allions nous diriger; c'est le spectacle le plus imposant, le plus majestueux « que j'aie jamais vu; sa hauteur est de 137 pieds, et son volume d'eau est immense, puisque c'est « le fleuve Saint-Laurent qui se précipite tout entier en cet endroit; j'en ai pris une esquisse, et je « compte en faire une gouache que ma chère petite sœur verra sûrement chez notre tendre mère; « mais elle n'est pas encore commencée, et me prendra beaucoup de temps, car ce n'est en vérité « pas un petit ouvrage.

« Pour vous donner une idée de la manière agréable dont on voyage en ce pays, je vous dirai, « chère sœur, que nous avons passé quatorze nuits dans les bois, dévorés par toutes sortes d'in- « sectes, souvent trempés jusqu'aux os, sans pouvoir nous sécher, et n'ayant pour toute nourriture « que du lard, quelquefois un peu de bœuf salé et du pain de maïs; indépendamment de cela, qua- « rante ou cinquante nuits dans de mauvaises cabanes où nous devions coucher sur un plancher « composé de bûches bien inégales, sans parler des humeurs et des *grognasseries* des habitants qui « nous fermaient quelquefois la porte au nez, ou dont l'hospitalité était souvent bien maussade : « non, jamais, je le déclare, je ne conseillerai un semblable voyage à qui que ce soit; cependant « nous sommes loin de nous repentir de l'avoir fait, puisque nous en avons rapporté tous trois d'ex- « cellentes santés, et nécessairement quelques connaissances de plus.

« Adieu, sœur bien chérie, bien aimée, bien tendrement aimée : recevez les embrassements de « trois frères dont les pensées sont continuellement à vous. »

J. Vatout.



UNE LIONNE.

UNE LIONNE ET SES PETITS.

Peint par Berré.

Lithographié par Wolmar.

Le lion est le plus fort, le plus fier et le plus terrible de tous les animaux; dans les vastes déserts de Zaara, dans ceux qui semblent séparer deux races d'hommes très-différentes, les Nègres et les Maures, entre le Sénégal et la Mauritanie, dans les terres inhabitées qui sont au-dessus du pays des Hottentots, et en général dans toutes les parties méridionales de l'Afrique et de l'Asie, où l'homme a dédaigné d'habiter, les lions sont encore en assez grand nombre, et sont tels que la nature les produit. Accoutumés à mesurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides et terribles : ne connaissant pas la puissance de l'homme, ils n'en ont nulle crainte; n'ayant pas éprouvé la force de ses armes, ils semblent les braver. Les blessures les irritent, mais sans les effrayer; ils ne sont pas même déconcertés à l'aspect du grand nombre : un seul de ces lions du désert attaque souvent une caravane entière; et, lorsqu'après un combat opiniâtre et violent, il se sent affaibli, au lieu de fuir, il continue de se battre en retraite, en faisant toujours face, et sans jamais tourner le dos. Les lions, au contraire, qui habitent aux environs des villes et des bourgades de l'Inde et de la Barbarie, ayant connu l'homme et la force de ses armes, ont perdu leur courage, au point d'obéir à sa voix menaçante, de n'oser l'attaquer, de ne se jeter que sur le menu bétail, et enfin de s'enfuir en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfants, qui leur font, à coups de bâton, quitter prise et lâcher indignement leur proie.

La lionne est, dans toutes les dimensions, d'environ un quart plus petite que le lion. Elle met bas au printemps et ne produit qu'une fois tous les ans : ce qui indique encore qu'elle est occupée pendant plusieurs mois à soigner et allaiter ses petits, et que par conséquent le temps de leur premier accroissement, pendant lequel ils ont besoin du secours de la mère, est au moins de quelques mois.

Dans ces animaux, toutes les passions, même les plus douces, sont excessives, et l'amour maternel est extrême. La lionne, naturellement moins forte, moins courageuse et plus tranquille que

le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits; elle se montre alors avec encore plus de hardiesse que le lion, elle ne connaît point le danger : elle se jette indifféremment sur les hommes et sur les animaux qu'elle rencontre, et les met à mort, se charge ensuite de sa proie, la porte et la partage à ses lionceaux auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang et à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans des lieux très-écartés et de difficile accès; et lorsqu'elle craint d'être découverte, elle cache ses traces en retournant plusieurs fois sur ses pas, ou bien elle les efface avec sa queue : quelquefois même, lorsque l'inquiétude est grande, elle transporte ailleurs ses petits; et, quand on veut les lui enlever, elle devient furieuse, et les défend jusqu'à la dernière extrémité.

Buffon.

GALERIE DU PALAIS ROYAL.
(Mozin.)



MARINE.

Peint par Mauzin.

Lithographié par Saint-Aulaire et Adam

A mon ami

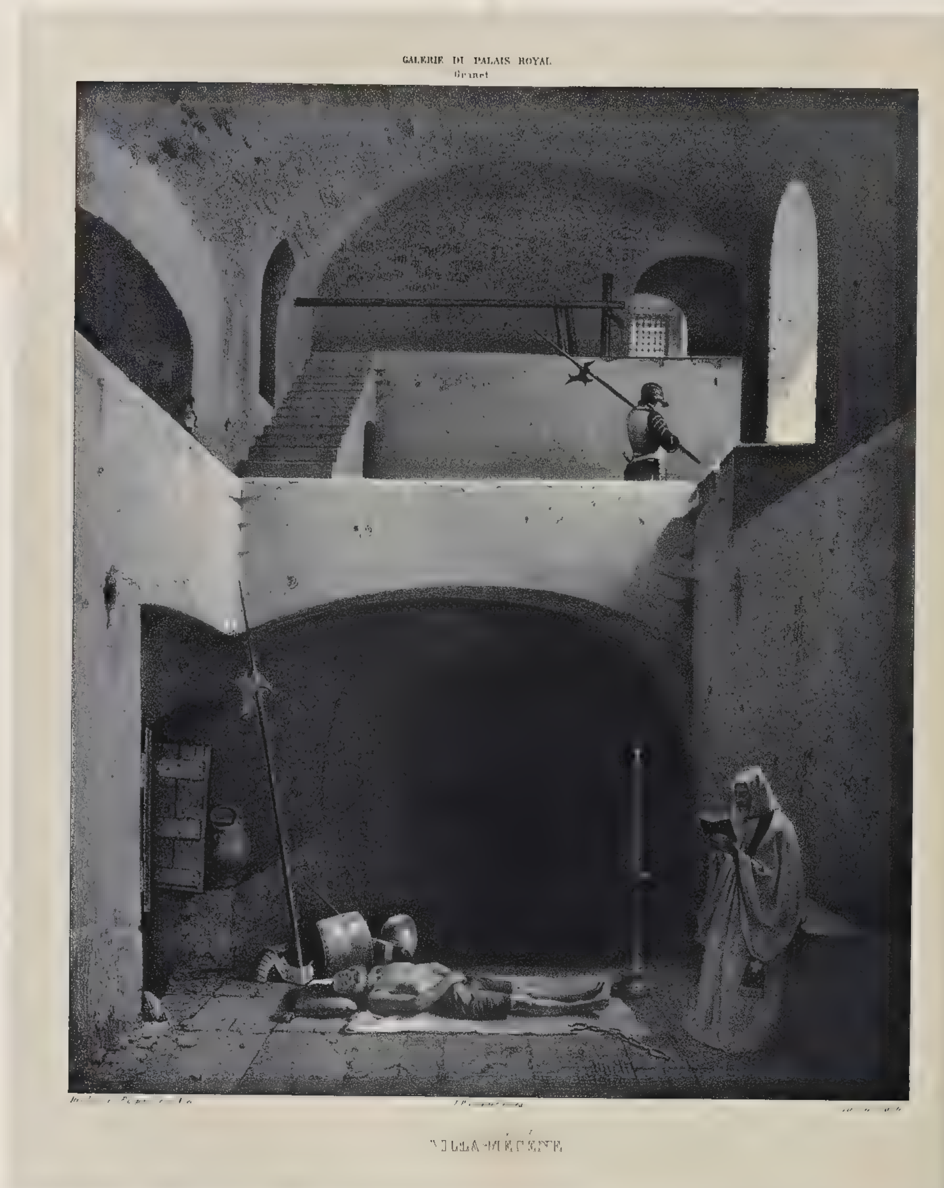
Le comte Jules de Rességuier.

Soit que l'onde bouillonne et se creuse, en grondant,
Parmi les durs rochers un lit indépendant;
Soit qu'elle suive en paix une pente insensible;
Un pouvoir inconnu vers un but invisible
L'appelle; elle obéit, et torrent ou ruisseau
Ne reverra jamais les fleurs de son berceau.
Le fleuve réfléchit dans sa fuite limpide
Et l'immobile azur et l'orage rapide;
Les chants joyeux d'amour, les cris des matelots,
Rien ne l'arrête : il passe, arrosant de ses flots
Tantôt de frais gazons, des bois, de beaux rivages,
Tantôt d'impurs marais et des landes sauvages ;
Puis, apparait soudain la sombre et vaste mer,
Et le fleuve gémit et tombe au gouffre amer.

Ainsi, cher Jule, ainsi nos douteuses journées
Le front chargé de deuil, ou de fleurs couronnées,
S'écoulent promptement jusqu'au jour redouté
Où, pour les engloutir, s'ouvre l'éternité.

ÉMILE DESCHAMPS

Granet



VILLA-MÉCÈNE

VUE INTÉRIEURE

DE LA VILLA MÉCÈNE, A TIVOLI.

Peint par Granet

Lithographié par Dralin et Léon-Noel.

On voit dans ce tableau le corps de Vitellozo-Vitelli, seigneur de la Citta di Castello, qui fut étranglé le 31 décembre 1502 par les ordres de César Borgia, duc de Valentinois, neveu d'Alexandre VI. Un religieux lit des prières pour le repos de son ame.

Voici comment M. Sismonde-Sismondi, au chapitre CL de son *Histoire des Républiques italiennes*, raconte cet assassinat :

« Le 31 décembre 1502, César Borgia, duc de Valentinois, partit de Fano à la tête de ses troupes et arriva le même jour à Sinigaglia où il avait donné rendez-vous à tous les capitaines des troupes confédérées. Vitellozo-Vitelli, seigneur de la Citta di Castello, Paul Orsini, François Orsini, duc de Gravina, et Oliverotto, vinrent sans armes à sa rencontre. Il les reçut avec grande distinction et les consigna à des gentilshommes chargés de leur servir de cortége et de ne pas les quitter. Ils descendirent de cheval tous ensemble au logis préparé par le duc; mais les quatre capitaines y étaient à peine entrés, qu'ils furent arrêtés; et le soir même, César Borgia fit étrangler Vitellozo et Oliverotto. Il attendit ensuite jusqu'au 18 janvier 1503 pour faire subir le même sort aux deux Orsini. »



LA PÉLERINE.

Peint par Bonnefond.

Lithographié par Aubry-le-Comte.

L'Année Sainte.

Des rameaux du printemps la terre couronnée
Exhalait des parfums; c'était la sainte année,
Où de nouveaux bienfaits par les cieux sont promis,
Et les vœux exaucés, et les péchés remis.

Dans ces temps où la foi renaît au cœur de l'homme,
De nombreux pélerins ensemble vont à Rome.
Nul danger ne suspend leur voyage pieux :
Ils retrouvent leur route en regardant les cieux;
Et toujours pour combattre et triompher, leurs armes
Sont l'amour, les travaux, la prière, les larmes.
L'humble chrétien qui tombe aux marches de l'autel,
Se relève saisi d'un espoir immortel;
Et plein d'ardeur, il part, quand une voix lui crie :
« Marche, va devant toi, cherche une autre patrie. »

Regardez jusqu'à nous descendre des hauteurs
Ces hommes blancs armés du bâton des pasteurs,

Et dans ces flots légers de sable et de lumière
Briller du Rédempteur l'éclatante bannière.
Du fond des Apennins le cortége est parti,
De mille chants sacrés les monts ont retenti.
Mêlant sa voix profane aux chœurs du saint cantique,
Une femme suivait la troupe évangélique.
Sur son sein, à travers un voile transparent,
On voyait les grains d'or flotter à double rang;
Et sous les larges plis d'un long manteau de bure,
On devinait encor le soin de sa parure.
La mode et le caprice avaient conduit ses pas;
A ces saints voyageurs elle disait tout bas :
« Oh! d'une pélerine ai-je bien le costume?
« Voyez si dans mes yeux l'amour divin s'allume;
« Apprenez-moi comment il faut s'humilier,
« Apprenez-moi surtout comment il faut prier;
« Et si, de mes péchés à peine repentante,
« Je tiens mon chapelet comme une pénitente. »

Et rêveuse, elle allait sans projet, sans désir,
Ne cherchant qu'une fête et qu'un nouveau plaisir,
Que des chemins de fleurs dans la pénible voie,
Et dans les chants divins que les chants de la joie.

Mais déjà son corps tremble, et sur l'ardent rocher
Ses pieds trop délicats ne peuvent plus marcher;
Le grand air lui fait mal; car depuis sa naissance
Elle n'a respiré qu'un air chargé d'essence.
Accoutumés long-temps au demi-jour, ses yeux
Ne peuvent soutenir le jour brûlant des cieux;
Ses regards sont perdus, sa raison est troublée;
La terre fuit ses pas, elle tombe accablée,
Et repose son bras et son front jeune et beau
Sur le marbre brisé d'un antique tombeau.
La douleur fait pencher sa tête languissante;
On lui prodigue alors l'onde rafraîchissante,
Les vinaigres, les sels et les baumes puissans
Qui redonnent la force et raniment les sens.

Elle renaît, respire et rouvre sa paupière;
Son cœur s'est élancé vers une autre lumière.
Elle n'a pas frémi, n'a pas souffert en vain :
Le péril d'un instant, marqué du doigt divin,
Comme le repentir a changé l'infidèle;
Et répondant aux voix qui priaient autour d'elle :
« Dans mes maux Dieu lui-même à moi s'est révélé !
« A présent je sais tout, l'Esprit saint m'a parlé;
« A présent, comme vous, je ne crains plus d'obstacles,
« Je les verrai ces lieux où se font les miracles;
« Mes yeux se sont ouverts, un nouveau jour a lui,
« Un ange me soutient, et je marche avec lui! »

Elle repart... et passe au pied du Capitole :
De Saint-Pierre de Rome admire la coupole,
S'incline avec respect devant les murs sacrés,
Puis monte lentement, monte tous les degrés;
Et de ses compagnons suivant le saint exemple,
Elle baise à genoux trois fois le seuil du temple;
Et sa main, à l'autel, parmi les cierges blancs,
Les vases d'or, les croix et les rameaux tremblans,
Attache son collier, sa bague favorite,
Au vieux cadre doré de l'image bénite.

C.te Jules de Rességuier

GALERIE DU PALAIS ROYAL
([illegible])



VUE DE REICHENAU [1].

Peint par Ronmy.

Lithographié par Leborne et Victor Adam.

Sur ces monts que couronne une éternelle glace,
Alors qu'enveloppé des brouillards du matin,
Le chasseur en rampant suit pas à pas la trace
Que laissa sur le sol le pied du bouquetin,
L'animal inquiet, que son instinct protége,
S'élance d'un seul bond de sa couche de neige
Au sommet du rocher glissant;
Mais plus rapide encor le plomb poursuit sa proie...
Et sur le roc neigeux le chasseur avec joie
Peut suivre une trace de sang!...

Il va l'atteindre... il va... mais à la crainte unie
La douleur a prêté sa force à l'agonie,
L'animal se roidit pour un dernier effort...
Un précipice est là, qui vainement l'arrête...
Sur le pic opposé, dont il rougit la crête,
Il est allé traîner sa mort.

Chasseur, il faut le suivre... Il faut sur l'autre cime
Gravir péniblement par de lointains détours...
Mais l'œil du montagnard a mesuré l'abîme,
Il saura le franchir au risque de ses jours.

(1) Le peintre a supposé que S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans allait revoir le collège de Reichenau, où pendant son exil en Suisse il s'était fait recevoir comme professeur, en 1792. *Voir la Notice du tableau de M. Couder.*

Aux rameaux d'un méleze, intrépide il s'élance,
Son corps de tout son poids un instant s'y balance,
Puis par son élan emporté
Abandonne l'appui de la branche propice,
Fend l'air .. atteint le bord... bondit... chancelle .. glisse...
Et retombe précipité.

Et le pâtre jetant un long cri d'épouvante
Le regarde bondir, avalanche vivante;
Sur les rochers aigus d'avance il a cru voir
Les lambeaux dispersés de sa chair palpitante,
Et tout penché vers lui, dans une horrible attente,
Jette un second cri... mais d'espoir...

Et cependant, roulant dans l'affreux précipice,
De ce roc qui l'attend voyez-le s'approcher,
C'est la mort!... C'est la vie; à son angle propice
De ses bras tout sanglants il vient de s'attacher.
Son chalet reverra le chasseur intrépide;
Mais chaque fois aussi que sa course rapide
Gravira la même hauteur,
Sur l'abime où la mort réclame en vain sa proie,
Il reviendra chercher dans sa craintive joie
La volupté de la terreur.

Tel celui que jadis une grande infortune
Avait précipité du haut de sa fortune,
Si de son rang un jour il reprend la splendeur,
De ses destins vaincus il se fait une gloire,
Et du sein du bonheur il force sa mémoire
A reculer vers son malheur.

Il est aux maux passés une douceur secrète
Que dans les maux présents on ne comprenait pas;
L'infortune a des jours que notre ame regrette,
Des lieux qu'on a besoin de revoir pas à pas.
Ces lieux que l'on parcourt d'une ame plus légère
Sont ceux qu'on habita sur la terre étrangère,
Loin du sol qui nous vit bannir.
Car ce temps de l'exil, où l'ame fut flétrie,
Pour l'homme qui depuis a revu sa patrie
Devient un puissant souvenir.

Surtout s'il a quitté cette terre natale,
Quand chaque heure, d'un homme était l'heure fatale,
Quand d'un peuple insensé s'agitait la fureur;
Pour ne point prendre part à ses hideuses fêtes,
Pour ne point applaudir à la chute des têtes
Dont on saluait la Terreur.

Surtout, quand sous la borne où la France s'achève,
Citoyen qu'ont proscrit des citoyens ingrats,
Pleurant sur leur délire, il a caché le glaive
Que pouvait dans leur sang ensanglanter son bras;
Car, plus juste envers lui, si quelque jour la France
D'un retour désiré lui laissait l'espérance,
Dans un avenir moins douteux,
Il voulait, repassant par ces mêmes frontières,
Y retrouver un fer pur du sang de ses frères,
Pour l'oser tirer devant eux.

Surtout, quand le malheur vaincu par la constance
N'a point chez l'étranger mendié l'existence,
Et qu'au monde il laissa l'exemple solennel
D'un prince qui pliant l'orgueil de sa naissance,
D'écoliers entouré, du doigt montrait la France,
Et des yeux implorait le ciel!...

Alex. Dumas


GALERIE DU PALAIS ROYAL
Gerard

PORTRAIT

DE

S. A. R. MADEMOISELLE D'ORLÉANS.

Peint par Gérard.

Lithographié par Weber.

Eugène-Louise-Adélaïde d'Orléans, Mademoiselle d'Orléans, fille de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, naquit à Paris, le 23 août 1777.

Madame la comtesse de Genlis fut sa gouvernante. Les arts, qu'elle cultivait avec succès, servirent depuis à charmer son exil; les vertus dont elle était nourrie, lui apprirent à supporter avec courage ses longs malheurs.

A l'époque de la révolution, madame de Genlis ayant voulu faire un voyage en Angleterre, le duc d'Orléans consentit à ce que sa fille l'y accompagnât; mais cette absence ayant été prolongée bien au-delà du terme qu'il avait fixé, et la jeune princesse n'étant revenue en France qu'au mois de novembre 1792, elle se trouva comprise, ainsi que madame de Genlis, dans une des catégories des lois sur l'émigration. Obligée de sortir de Paris immédiatement, et du territoire français en peu de jours, elle se retira d'abord au Raincy. Le duc de Chartres, son frère aîné, vint l'y chercher par ordre de son père, et la conduisit en Belgique, où elle habita pendant quelque temps à Tournay, toujours avec madame de Genlis.

A la fin de mars 1793, lorsque la perte de la bataille de Nerwinde contraignit l'armée française à évacuer la Belgique et à se replier sur le territoire français, le duc de Chartres se trouvait dans l'alternative ou de laisser sa sœur en pays étranger, parce qu'elle avait été portée, quoique sans motif, sur la liste des émigrés, ou de la ramener en France, au milieu des troupes qu'il commandait, pour la faire respecter du moins, en attendant qu'on l'affranchit de l'injuste application qu'on lui avait faite de la loi sur l'émigration : il se décida pour ce dernier parti, et la ramena de Tournay à Saint-Amand, au milieu de sa division; mais frappé lui-même peu de jours après d'un décret d'arrestation, il la fit conduire avec madame de Genlis aux avant-postes autrichiens. Là, muni des passeports qu'il avait acceptés, pour toute faveur, du prince de Saxe-Cobourg, il leur donna rendez-vous en Suisse : conduites par le comte Gustave de Montjoye, elles ne tardèrent pas à y rejoindre le duc de Chartres.

Des persécutions journalières avertirent les illustres proscrits qu'il leur serait impossible de s'établir tranquillement dans ces contrées. La sollicitude du duc de Chartres se tourna tout entière

sur sa sœur, qu'il parvint à faire placer, ainsi que madame de Genlis, au couvent de Bremgarten, par les bons offices du général Montesquiou, qui vivait retiré dans cette petite ville, depuis sa proscription en France. Cependant le duc de Chartres se trouvant dénué de ressources, et Mademoiselle d'Orléans n'en ayant aucune, il était impossible de toute manière de prolonger son séjour dans ce couvent. Dans cet embarras, ils imaginèrent de faire demander à la princesse de Conty, leur tante, qui habitait Fribourg en Suisse, si elle voudrait bien se charger de Mademoiselle d'Orléans : elle y consentit. Mais telle était alors la violence de la persécution à laquelle le nom d'Orléans était partout en butte, que la princesse de Conty n'osa pas d'abord recevoir sa nièce chez elle, ni même la faire venir à Fribourg. Elle l'envoya prendre à Bremgarten par madame la comtesse de Pons-Saint-Maurice, veuve du gouverneur du duc d'Orléans, son père, qui la conduisit dans un village auprès de Constance, où elle passa trois mois. De là, elle fut amenée à Fribourg, où elle entra pendant la nuit; mais ce n'était pas encore pour habiter la maison de sa tante, et elle fut enfermée pendant deux ans dans un couvent cloîtré d'où elle ne sortait jamais. Lorsque les armées françaises pénétrèrent en Suisse, la princesse de Conty, quittant ce pays pour se rendre en Bavière, emmena avec elle Mademoiselle d'Orléans qui la suivit en Hongrie.

Il y avait huit ans qu'elle était avec sa tante, lorsqu'elle apprit l'heureuse arrivée de ses frères en Angleterre, dans l'année 1800. Son premier soin fut de leur écrire, en attendant le bonheur de les embrasser. La duchesse d'Orléans était à cette époque déportée en Espagne. Le duc d'Orléans ayant vainement tenté de parvenir à voir sa mère, obtint du moins qu'elle pourrait appeler Mademoiselle d'Orléans auprès d'elle : cette princesse quitta la Hongrie et se rendit à Figuères, où se trouvait la duchesse d'Orléans. Elle passa ainsi quelques années auprès de sa mère, en Espagne. Lorsque, en 1807, la ville de Figuères fut bombardée par les Français, qui occupaient le château, la duchesse et sa fille furent forcées de fuir au milieu de la nuit. Elles se retirèrent d'abord à Villasac, ensuite à Torruella-de-Mongry. C'est là que mademoiselle d'Orléans reçut de sa mère l'ordre d'aller retrouver son frère aîné. Après l'avoir cherché vainement, tant à Gibraltar qu'à Malte, où venait de mourir le comte de Beaujolais, son frère cadet, elle le rejoignit à Portsmouth. Elle le trouva prêt à partir pour tenter de nouveau de parvenir à revoir sa mère, afin de prendre avec elle des arrangements pour améliorer son sort à venir. Néanmoins, ce n'était point pour l'Espagne, dont l'entrée lui était interdite, que le duc d'Orléans allait partir : c'était pour Malte, qui était le seul point de la Méditerranée où il pût encore se rendre directement; mais il savait que de Malte il pourrait communiquer plus facilement avec sa mère. Mademoiselle d'Orléans, qui était venue auprès de son frère dans les mêmes intentions, s'embarqua avec lui. Ils arrivèrent dans cette île en janvier 1809. Après y avoir séjourné pendant quelques mois avec la comtesse de Montjoye, qui était venue d'Angleterre avec elle, Mademoiselle d'Orléans s'embarqua de nouveau pour aller chercher à Mahon la duchesse d'Orléans, sa mère, et la conduire à Palerme, où le mariage du duc d'Orléans avec la fille du roi des Deux-Siciles allait être célébré.

Depuis cette époque, elle n'a point quitté son frère, qu'elle chérit et dont elle est tendrement aimée : revenue en France avec lui, elle l'a suivi au mois de mars 1815, à Lille, lorsqu'il était chargé du commandement général des départements du nord, et en Angleterre lorsque le roi eut quitté le territoire français. Aujourd'hui le bonheur et la fortune semblent avoir encore resserré des liens formés par la nature et le malheur : la famille de son frère est la sienne; et dans cette douce et inaltérable union, elle ne connaît plus de mauvais jours que ceux où elle ne peut pas faire un peu de bien.

GALERIE DU PALAIS ROYAL



ENTERREMENT

D'UNE JEUNE FILLE,

A GENESANO, PRÈS DU LAC DE NÉMI.

Peint par Ronmy.

Lithographié par MM. Adam et Wanderburg.

Les Dernières Cérémonies.

Aux accents solennels des cloches ébranlées
Qui jettent dans les airs de funèbres volées,
Aux flots tumultueux de ce peuple empressé,
Apprenez que la mort a visité le trône,
Et sur un front qu'en vain protégeait la couronne,
Vient de poser son doigt glacé.

Au fer de ces drapeaux incliné vers la terre,
Au feu de ces mousquets dont l'adieu militaire
Simule sur la tombe un reste de combat,
Dites : « Au champ d'honneur, au sein de la victoire,
« Un soldat est tombé dans l'orgueil de sa gloire;
« Paix à la cendre du soldat!... »

Un chant religieux, de la colline antique
Descend-il jusqu'à vous, doux et mélancolique?

Joignez vos chants aux chants des pâtres du hameau;
Car, au dernier asile où reposent ses pères,
Un villageois porté dans les bras de ses frères
Va chercher un simple tombeau.

Aux marches de l'église, au feu mourant des cierges,
Voyez-vous ce cercueil qu'accompagnent des vierges,
Que couvre un voile blanc jonché de tendres fleurs?
Jeune et belle, au matin de sa belle journée,
Une vierge tomba... La rose est moissonnée;
A la rose donnez des pleurs.

Parmi tous ces adieux que le trépas réclame,
Lequel plus doucement vient émouvoir votre ame?
Est-ce le voile blanc, ou l'hymne villageois?
Au brave qui n'est plus, est-ce l'adieu des braves,
Ou les pleurs mensongers de ce troupeau d'esclaves
Qui suit la dépouille des rois?

Alex. Dumas

GALERIE DU PALAIS ROYAL

(le Duc de Montpensier)



VUE DE TOKOUO,

SUR LES BORDS DU TENASSÉE, DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Peint par Storelli.

Lithographié par Viard et Victor Adam.

Ce tableau a été copié d'après celui que le duc de Montpensier peignit en 1804, et qu'il donna à son altesse royale le duc de Kent. La vue, faite de souvenir, n'est point exacte; mais elle rappelle le site de Tokouo, et donne une idée des sites sauvages; celui-ci est habité par les Cherakis. La construction de leurs habitations est représentée exactement, ainsi que leur arrangement sur le terrain. La maison de roseau avec un toit conique, qu'on voit dans le fond, est ce qu'ils appellent la *maison de ville;* on y entre par un couloir circulaire, qui est fait de manière que le jour ne pénètre pas. L'intérieur est une salle autour de laquelle sont des bancs de roseau; le plafond de la salle est soutenu par des piliers de bois auxquels sont suspendus les écussons des différentes tribus de la nation. Il y en avait trois dans la maison de ville de Tokouo, dont les emblêmes peints en noir sur un fond blanc, étaient la tortue, le lézard et le serpent. Ces écussons étaient des boucliers octogones. Personne n'habite les maisons de ville; les sauvages ne s'y réunissent que pour leurs danses et leurs méditations, et on assure que les femmes n'y sont jamais admises. Il paraît qu'ils attachent quelque superstition à la conservation de ces monuments rustiques; car lorsque leur vétusté les fait écrouler, ils en construisent un nouveau, et comblent l'ancien de terre: ce qui produit autour de leur ville des monticules qui ont la forme d'un cône tronqué. On en voit un qui sert de repoussoir sur le premier plan du tableau.

Les différentes figures de sauvages qu'on voit dans ce tableau, ont été toutes dessinées d'après nature par le duc de Montpensier.



DES FRANÇAIS.

PORTRAIT

DE S. A. R. MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

Peint par M. Gérard.

Lithographié par M. Grévedon.

Marie-Amélie, duchesse d'Orléans, fille de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Caroline d'Autriche, naquit à Caserte, le 26 avril 1782.

Son éducation fut confiée à madame d'Ambrosio, femme d'un grand mérite, qui s'attacha à graver dans son cœur ces nobles vertus qui répandent un éclat pur et une constante dignité sur toute les situations de la vie. La princesse Amélie ne tarda pas à ressentir le bienfait de ces honorables leçons : elles l'aidèrent à supporter les malheurs qui affligèrent sa royale famille, lorsque Ferdinand IV, à l'approche de l'armée française, sous les ordres de Masséna, en 1806, fut forcé de se retirer en Sicile. C'est là, c'est à Palerme que le duc d'Orléans, après ses longs voyages tant en Europe qu'en Amérique, parut pour la première fois à ses yeux. Ferdinand IV ne tarda pas à laisser espérer à ce prince qu'il deviendrait un jour son gendre. Mais cette alliance fut retardée, tant par les événements de la guerre d'Espagne, où le roi de Sicile avait cru devoir envoyer un de ses fils, le prince Léopold, que par les difficultés sans nombre suscitées au duc d'Orléans pour l'empêcher de rejoindre son auguste mère, alors réfugiée au port Mahon. Enfin, après seize années de séparation, ce qui restait de la famille d'Orléans vint à Palerme se réunir autour de l'autel où un petit-fils d'Henri IV allait recevoir la main de la fille d'un Bourbon. Le mariage fut célébré le 25 novembre 1809. La duchesse d'Orléans devint mère pour la première fois, à Palerme, le 3 septembre 1810.

Depuis son séjour en France, où elle arriva au mois de septembre 1814, cette princesse n'a quitté sa nouvelle patrie qu'à l'époque des cent jours. Les douceurs de la vie domestique, les charmes de la bienfaisance, et l'éducation de sa nombreuse famille [1], remplissent aujourd'hui, tant à Paris qu'à Neuilly, ses heureuses journées.

[1] Elle se compose de six princes : le duc de Chartres, le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc de Penthièvre, le duc d'Aumale, le duc de Montpensier; et de trois princesses.

J. Vatout.

GALERIE DU PALAIS ROYAL



VUE
DES ÉCHELLES DE SAVOIE.

Peint par Gudin.

Lithographié par Deroy.

Quelques auteurs prétendent que c'est par ce chemin qu'Annibal a passé les Alpes; d'autres soutiennent le contraire. Une polémique sur ce sujet n'aurait de charme pour personne; j'aime bien mieux citer de beaux vers dont le mérite réunira sans doute toutes les opinions et tous les suffrages.

L'Echo des Alpes.

J'ai redit les cris furieux
Du Barbare enivré de gloire;
Du peuple aimé de la victoire
J'ai répété les chants joyeux.
Maintenant une humble prière
Succède à la trompe guerrière;
La gloire passe avec les jours.
Un chant trouble encor mon silence,
Mais ce chant vers les cieux s'élance,
Et ma voix le dira toujours.

Jadis, sur les rochers de l'aride montagne,
Le sourd bêlement des troupeaux,
Le cri de l'aigle appelant sa compagne,
Avaient seuls troublé mon repos.
Mais quand vint le jour des alarmes,
Quand l'Africain franchit ces rocs déserts,
Tout-à-coup m'éveillant au cliquetis des armes,
De sons affreux j'épouvantai les airs.

C'était le chant de mort et le clairon sauvage
Des Carthaginois d'Annibal;
Il allait, loin du ciel natal,
Du Tibre impétueux désoler le rivage,
Et du monde aux Romains disputer le partage.
Que d'obstacles!... Tantôt par le bruit effrayés,
Ses coursiers belliqueux, dans ces périls novices,
Refusaient de gravir, au bord des précipices,
Les chemins tortueux par les soldats frayés;
Et tantôt l'éléphant, colossale merveille,
Détruisait d'un seul pas les travaux de la veille;
Glissait avec effroi sur le terrain fangeux,
Écrasait sous ses flancs son guide courageux,
Et des rocs ébranlés précipitant la cime,
Avalanche vivante, allait combler l'abime.
Mais la hauteur des monts, ni l'horreur des frimats,
N'arrêtaient Annibal dans sa haine constante;
Et ce héros, grandi sous de brûlants climats,
Sur un rocher de glace avait dressé sa tente.
Son passage en tous lieux fut marqué par le sang;
Il vit Rome frémir à son nom menaçant.
Sa valeur était sage, et sa ruse hardie;
Il mit de la grandeur jusqu'en sa perfidie.
Que de fois des Romains il décida le sort!
Que d'art il déploya dans la sanglante lutte!
Qu'il fut terrible dans sa chute,
Qu'il fut sublime dans sa mort!
Pourtant que reste-t-il de ce héros de haine
Qui balança quinze ans la puissance romaine?...
Quelques débris épars et quelques anneaux d'or
Que le pêcheur retrouve encor
Sous les vagues du Trasimène!

J'ai redit les cris furieux...

Les Romains de César ont traversé ces glaces.
Le sommet du Jovis a supporté son camp;
Et j'ai redit aussi les superbes menaces
De ce chef intrépide, au langage éloquent,
Au maintien orgueilleux, au regard plein de charmes,
Qui de l'art du pouvoir connaissant les détours,
Chez les peuples lointains sut régner par ses armes
Et dans Rome par ses discours.
Des forêts de la Gaule aux rives de l'Épire,
Du Tage à l'Hellespont et du Nil jusqu'au Rhin
Il marcha d'un pas souverain :
Tout le monde connu pliait sous son empire.
Ce n'était point assez : sa gloire l'avertit
Qu'il est une autre terre où son nom retentit,
Et qu'au milieu des flots, des peuples qu'il ignore
De leur obscurité s'environnent encore;
La fortune le guide, et, pour les conquérir,
Ce vainqueur inspiré vole les découvrir;

Malgré leur vaine résistance,
De leurs îles bientôt il envahit les bords,
Et c'est en ravageant ses ports
Que d'Albion au monde il apprend l'existence.
Ce héros, des Romains la terreur et l'amour,
Oppresseur de leurs droits et vengeur tour-à-tour,
Jules César, cinq fois, devant Rome étonnée,
Des lauriers du triomphe a vu sa tête ornée.
Régulateur du temps, changeant l'ordre des jours,
De l'année à ses lois il asservit le cours.
A ses vœux le sénat offrait de vains obstacles;
Il bravait le Destin, démentait les oracles.
De Vénus on faisait descendre ses aïeux,
On le plaçait vivant au rang des demi-dieux;
Et par une faveur, jusqu'alors sans exemple,
Il avait ses autels, ses prêtres et son temple!...
Pourtant que reste-t-il de ce tyran flatteur
Qui tomba sous le fer parricide et vengeur
Après avoir soumis le monde à son épée?...
Une goutte de sang, de sa veine échappée,
Qu'on montre encore au voyageur
Sur le marbre où revit Pompée!

J'ai redit les cris furieux...

Quels accents belliqueux, quelle noble harmonie,
Naguère dans ces lieux sont venus me ravir,
Quand vers ce beau pays qu'elle allait asservir
La victoire marchait sur les pas du génie!
Quand vint ce bataillon de héros et d'enfants,
Quand les Français de Bonaparte,
Joyeux imitateurs des fiers rivaux de Sparte,
Plantèrent sur ces monts leurs drapeaux triomphants!
Peuple amant des combats, brave jusqu'au délire,
Généreux, prudent et léger,
Qui chante la misère et nargue le danger
Et qui meurt avec un sourire!
Que de fois j'entendis ces courageux soldats,
Dans ces vallons de neige où s'enfonçaient leurs pas,
Transis de froid, d'une voix affaiblie,
Saluer en riant le beau ciel d'Italie!
Ce ciel les protégeait, Rome reçut leurs lois;
Leur chef audacieux s'assit au rang des rois.
Tous les échos des monts ont dit sa renommée;
Tous les fleuves ont vu sa vagabonde armée;
Sous ses pas triomphants tous les ponts ont frémi;
Tous les forts ont porté son tonnerre ennemi:
L'aquilon du Volga, l'ouragan de Syrie,
Le Simoun dont le souffle aveugle les regards,
Le zéphir parfumé de l'antique Ibérie,
Tous les vents ont enflé ses nombreux étendards.
Rêvant du monde entier le trône solitaire,
En soldat conquérant il parcourut la terre.

Du sort des nations il fut l'arbitre un jour.
Étonnés, devant lui les rois courbaient leurs têtes,
Et, sujets couronnés, venaient parer ses fêtes :
Des rivaux de sa gloire il composait sa cour.
On le vit, pour servir ses desseins téméraires,
Distribuer l'Europe à ses sœurs, à ses frères,
Et du destin trompeur démontrant les hasards,
Honorer de sa main la fille des Césars.
De ce monarque altier, de ce géant de gloire,
Le sceptre eut un moment vingt trônes pour appui;
A ses revers si prompts quel peuple eût osé croire?
Les fruits de tant d'exploits, où sont-ils aujourd'hui?
Après tant de grandeur que reste-t-il de lui?...
Une veuve, hélas! consolée,
Une tombe sans mausolée,
Qu'un ami courageux osa lui consacrer;
Monument oublié sous le feuillage sombre,
Où nulle voix ne répond à son ombre,
Où son fils ne va point pleurer!

Ainsi trois conquérants ont ébloui le monde
Qui retentit long-temps de leur chute profonde.
Leur exemple servira-t-il
A ceux qui de la gloire affrontent les tempêtes?
Quel fut le prix de leurs conquêtes?
Le poison, le fer et l'exil!

O vous que sur ces monts une humble croix protège,
Vous, rois hospitaliers de ces déserts de neige,
Qui sur les flancs des rocs, dans le creux des torrents,
Du pauvre pèlerin cherchez les pas errants;
Vous qu'au milieu des nuits guide ma voix sonore,
Qui du fond de l'abîme arrachez les mourants,
Sans demander quel Dieu leur désespoir implore;
Charitables héros, qui, braves sans courroux,
Obtenez la victoire en n'exposant que vous,
Marchez aux saints combats où la foi vous appelle,
Apprenez à ces rois de triomphes jaloux
Que si des conquérants la couronne chancelle,
Au front de la vertu l'auréole est fidèle;
Et qu'au sein des fléaux qui règnent parmi nous
La gloire des bienfaits est la seule éternelle!

Delphine Gay

GALERIE DU PALAIS ROYAL



VUE DU CAP-NORD.

Peint par Crépin.

Lithographié par Saint-Aulaire et Adam

En 1795, le duc d'Orléans, à qui l'état politique de l'Europe ne laissait point d'asile, se rendit à Hambourg où il comptait s'embarquer pour l'Amérique; mais l'espoir d'une avance de fonds dont on l'avait flatté n'ayant point été réalisé, il résolut d'employer le peu de moyens qu'il avait alors à sa disposition, à parcourir la Scandinavie.

« Il part, et, vers le nord hérissé de frimats,
Visite tour-à-tour les sauvages climats
Où le métal guerrier, arbitre des batailles,
Enveloppe la terre et ronge ses entrailles;
Ceux où Wasa cachait ses pas aventureux [1],
(Jeune alors comme lui, comme lui malheureux!)
Cette cité propice à l'œil de l'astronome [2],
Ce cap où le Lapon, triste abrégé de l'homme,
Dépouille et livre au feu de ses sombres fourneaux
La renne aux pieds légers qui guidait ses traîneaux. »

C'est le 24 août 1795 que le duc d'Orléans arriva au Cap-Nord [3]. Ce prince et le comte Gustave de Montjoie sont représentés sur le devant du tableau, accompagnés de M. Bernhof, ministre luthérien de la paroisse de Maas-Oen (Mosseu) dans l'étendue de laquelle se trouve le Cap-Nord. Ils sont vêtus d'une sorte de tunique qu'ils portaient constamment dans ce voyage, selon l'usage des

[1] Proscrit par Christiern et poursuivi par les soldats de ce tyran, Gustave Wasa se dirigea vers la Dalécarlie, où, caché sous des habits grossiers, il travailla dans les mines pour subvenir à son existence. Le duc d'Orléans se reposa dans la ferme qui avait recueilli ce roi.

[2] Tornéo. C'est là que Maupertuis fut envoyé pour mesurer un degré du méridien sur le cercle polaire.

[3] Ce cap est situé dans l'île de Mager-Oen, à l'extrémité septentrionale de la Norwège, dans la latitude de 71° 10'.

matelots norwégiens qui appellent ce vêtement une *koufte.* Holm [1] est assis auprès d'eux, et Baudoin [2] plume un oiseau sur le bord du bateau dans lequel ils sont venus. Les matelots de ce bateau sont des lapons pêcheurs. Les rochers du devant du tableau sont des *knuskènes* [3] qui donnent leur nom à la baie qui les sépare du Cap-Nord. On voit dans le lointain un vaisseau qui s'était assez approché du Cap-Nord pour le reconnaitre, et qui continue sa route vers l'est.

(1) Holm était un garçon perruquier islandais que le duc d'Orléans avait pris à Dronteim pour lui servir d'interprete.

(2) Baudoin avait été le palefrenier du prince à l'armée : il l'a suivi dans ses voyages. C'est lui qui figure aussi dans le tableau du mont Saint-Gothard par Horace Vernet

(3) Le nom de knuskènes vient de *Knuske*, qui signifie amadou en norwégien, parce qu'on en trouve beaucoup dans cette baie et sur des rochers où la mer jette un grand nombre de sapins et de troncs d'arbres venus des grands fleuves de l'Asie

J. V.


GALERIE DU PALAIS ROYAL
Mauzaisse 1828

PORTRAIT DE NAPOLÉON.

Peint par Mauzaisse.

Lithographié par le même.

Pourquoi nos vieux soldats ont-ils brisé leurs armes?
Pourquoi les a-t-on vus accuser de leurs larmes
L'inclémence du sort?
D'où vient que tout-à-coup, rassurés sur le trône,
Les rois ont avec joie essayé leur couronne?......
Il se meurt!...... Il est mort!......

Il est mort!... viens, accours, peuple, à ses funérailles;
Célèbre le soldat vainqueur dans cent batailles,
Et fondateur des lois;
Qu'au laurier sur ton front le cyprès s'entrelace;
Chante l'hymne de gloire.... Il va prendre sa place
Dans le tombeau des rois.

Que dis-je? des proscrits les ombres désolées
N'habitent pas des rois les pompeux mausolées......
Celui dont l'univers
N'admirait qu'en tremblant la majesté suprême,
Au rocher de l'exil, le front sans diadème,
Expire dans les fers.

Que le fier léopard déchire dans sa rage
Les timides rivaux qu'à son affreux courage
Il a sacrifiés;

Mais doit-il dévorer, étendu dans la poudre,
L'aigle dominateur qui, frappé par la foudre,
Vient tomber à ses piés?

Venez, rois! à sa mort l'intérêt vous convie:
Il meurt loin de son fils et loin de sa patrie
Veuve de ses lauriers.
Approchez.... Vous tremblez?... Je conçois vos alarmes:
Sur son lit de douleur il a repris ses armes
Et ses habits guerriers!

Et vous, soldats, tressez sa couronne funèbre;
Dépouillez de leurs fleurs le Borysthène et l'Èbre,
Le Tage et l'Éridan;
Appelez en tribut l'Égypte et la Syrie;
Unissez au laurier qui croît dans l'Illyrie
Les palmes du Liban.

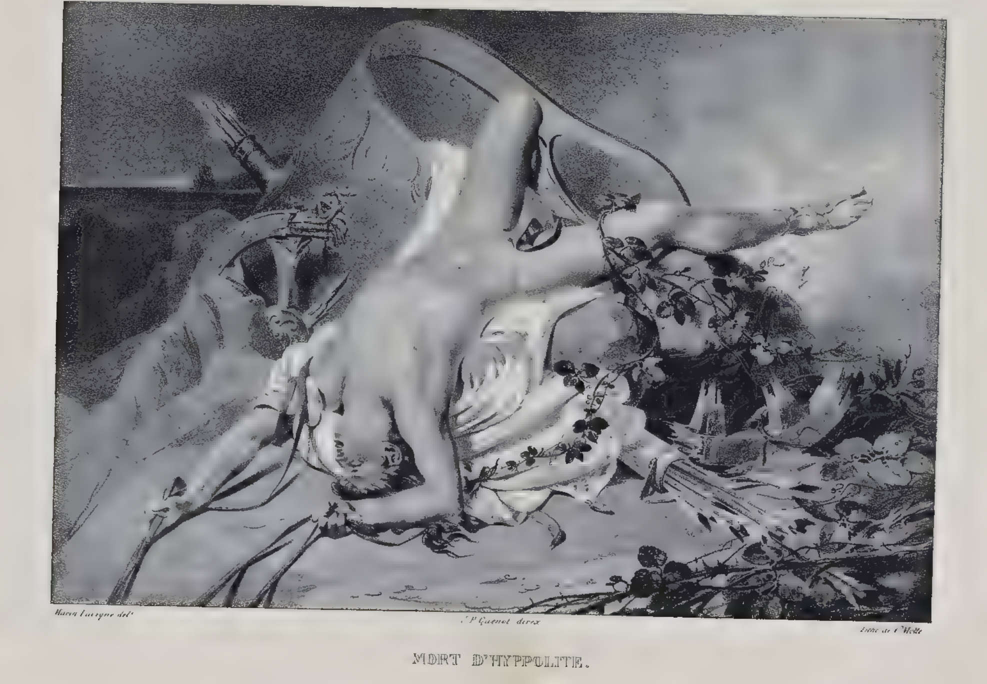
Quelle foule au désert court en pélerinage?
Gloire, gloire au héros! sa tombe est l'héritage
Des siècles à venir :
Que de jeunes guerriers, remplis de sa mémoire,
Iront devant son ombre étudier la gloire
Et rêver l'avenir!

Que sert au chêne altier l'orgueil de son ombrage,
Lorsque le temps attache un éternel outrage
A ses rameaux flétris?
Du colosse abattu le fer punit l'audace:
Demain l'œil étonné demandera la place
Où gisaient ses débris.

Mais le grand homme échappe à la nuit du silence;
Dédaigneux de la tombe, il renait et s'élance
Vers la postérité;
Les siècles sont vaincus, et le laurier d'Achille
Rajeunit chaque jour sur la terre fertile
De l'immortalité.

J. V. (1821.)

GALERIE DU PALAIS ROYAL
(Court)



Marin Lavigne del.ᵗ — J. P. Quenot direx. — Lith. de C. Motte

MORT D'HYPPOLITE.

LA MORT D'HIPPOLYTE.

Peint par Court

Lithographié par Marin Lavigne.

Il n'est personne qui ne connaisse l'admirable récit de Théramene dans Racine; il suffit aussi d'avoir un peu de littérature pour savoir qu'Euripide et Sénèque ont également raconté en beaux vers grecs et latins la mort d'Hippolyte; on n'ignore pas enfin que madame de Sévigné avait abdiqué un jour son esprit pour mettre la *Phèdre* de Pradon au-dessus de la *Phèdre* de Racine; mais il est un auteur moins célèbre aujourd'hui, messire Robert Garnier, qui, du temps de Henri III, était gentilhomme du roi, lieutenant-général criminel, et poète, et qui a fait aussi une *Mort d'Hippolyte.* Comme il devient de *bon goût* de mépriser Racine, je me garderai bien de citer ses vers, qui ne sont plus à la mode; c'est à Robert Garnier que j'emprunterai le récit de la mort du fils de Thésée: sa poésie sera plus en harmonie avec les vers des modernes *révolutionnaires* du Parnasse, et méritera peut-être une mention honorable dans la fameuse préface qui a apparu comme le *Labarum* de la nouvelle secte littéraire.

ACTE V.

UN MESSAGER, THESEE.

LE MESSAGER.

« Si tost qu'il fut sorti de la ville fort blesme,
Et qu'il eust attelez ses limonniers luy-mesme.
Il monte dans le char, et de la droite main
Leue le fouet sonnant, et de l'autre le frein.
Les cheuaux sonne-pieds d'vne course esgalée,
Vont galloppant au bord de la plaine salée:
La poussiere s'esleue, et le char balancé
Volle dessus l'essieu comme vn trait eslancé.
Il se tourne trois fois vers la cité fuyante,
Detestant coléré sa luxure meschante,
Sa fraude et trahison, iurant ciel et mer,
Estre innocent du mal dont on le vient blasmer.
Il vous nomme souuent, priant les dieux celestes,
Que les torts qu'on luy faict deuiennent manifestes,

Et que la verité vous soit cogneue, afin
Que vous donniez le blasme au coulpable à la fin :
Quand voicy que la mer soudainement enflée,
Sans se voir d'aucun vent comme autrefois soufflée,
Mais calme et sommeilleuse, et sans qu'vn seul flot d'eau,
Se pourmenant mutin, luy fist rider la peau :
Se hausse iusque au ciel, se dresse montagneuse,
Tirant tousiours plus grosse à la riue areneuse.
Iamais le froid Borée, armé contre le nort,
Et le nort contre luy, ne l'enflerent si fort,
Bien qu'ils la troublent toute, et que de la grand'rage
Qu'ils la vont boursoufflant, tremble tout le riuage,
Que Leucate en gemisse et que les rocs esmeus,
Blanchissent tempestez d'orages escumeux.
Cette grand'charge d'eau seulement n'espouuante
Les vaisseaux mariniers, mais la terre pesante :
Elle s'en vient roulant à grands bonds vers le bord,
Qui fremist de frayeur d'vn si vagueux abord :
Nous restons esperdus, redoutant la venuë
Et la moite fureur de cette ondeuse nuë.
Quand nous voyons paroistre ainsi qu'vn grand rocher
Qui se va sourcilleux dans les astres cacher,
La teste auec le col d'vn monstre si horrible
Que pour sa seule horreur il seroit incredible.
Il nage à grand'secousse, et la vague qu'il fend
Boüillonant dans le ciel, comme foudre descend :
L'eau se creuse au dessous en vne large fosse,
Et de flots recordez tout alentour se bosse :
Elle boust, elle escume, et suit en mugissant
Ce monstre, qui se va sur le bord s'eslançant.

THÉSÉE.

Quelle figure auoit ce monstre si énorme ?

LE MESSAGER.

Il auoit d'vn taureau la redoutable forme,
De couleur azuré, son col estoit couuert
Iusques au bas du front d'vne hure à poil vert :
Son oreille estoit droitte, et ses deux cornes dures,
Longues, se bigarroient de diuerses peintures :
Ses yeux estinceloient : le feu de ses naseaux
Sortoit en respirant comme de deux fourneaux,
Son estomach espois luy herissoit de mousse,
Il auoit aux costez vne grand'tache rousse :
Depuis son large col, qu'il esleuoit crineux,
Il monstroit tout le dos doublement espineux,
Il auoit au derriere vne monstrueuse taille,
Qui s'armoit iusqu'au bas d'vne pierreuse escaille.
Le riuage trembla, les rochers, qui n'ont peur
Du feu de Jupiter, en frémirent au cœur.
Les troupeaux espandus laisserent les campagnes,
Le berger palissant s'enfuit dans les montagnes,
Le chasseur effroyé quitta cordes et rets,
Et courut se tapir dans le sein des forêts,
Sans doute des sangliers ny des ours, car la crainte
Du monstre a dans leur cœur toute autre peur esteinte.
Seul demeure Hippolyte, à qui la peur n'estreint
L'estomach de froideur, et le front ne desteint ;
Il tient haute la face, et graue d'assurance.
De mon pere, dit-il, c'est l'heur et la vaillance
D'affronter les taureaux ; ie veux en l'imitant
Aller à coup de main cettuy-ci combattant :

Il empoigne un espieu (car pour lors d'auenture
Le bon heros n'estoit equippé d'autre armure)
Et le vent aborder, mais ses cheuaux craintifs
S'acculant en arriere, et retournant, retifs,
Son char malgre sa force et adroitte conduitte,
Tout pantelans d'effroy se ietterent en fuitte.

Ce taureau furieux court après plus leger
Qu'vn tourbillon de vent, quand il vient saccager
L'espoir du laboureur, que les espis il veautre
Pesle-mesle couchez dans le champ l'vn sur l'autre.
Il les suit, les deuance, et dans vn chemin creux
Fermé de grands rochers se retourne contre eux,
Fait sonner son escaille, et rouant en la teste
Ses grands yeux enflambez annonce la tempeste.
Comme quand en esté le ciel se courrouçant,
Et le dos du nuage allant se noircissant,
Le pauvre vigneron presagist par tels signes,
S'outrageant l'estomach, le malheur de ses vignes,
Aussitost vient la gresle ainsi que dragons blancs
Battre le sainct Bacchus à la teste et aux flancs,
Le martelle de coups, et boutonne la terre
De ses petits raisins enuiéz du tonnerre :
Ainsi faisoit ce monstre, apprestant contre nous
En son cœur enfielé la rage et le courroux :
Il s'irrite soy-mesme, et de sa queue entorce
Se battant les costez, se colere par force.
Comme vn ieune taureau qui bien loing dans vn val
Voit, jaloux, sa genice auec son riual
Errer parmy la plaine, incontinent il beugle
Forcenant contre luy d'vne fureur aueugle.
Mais premier que le ioindre il s'essaye au combat,
Luitte contre le vent, se fasche, se debat,
Pousse du pied l'arene, et dedans vne souche.
Ses cornes enfonçant luy-mesme s'escarmouche.

Lors le preux Hippolyte, qui auecques le fouët,
Auecques la parolle et les resnes auoit
Retenu ses cheuaux, comme vn sçauant pilote
Retient contre le vent son nauire qui flotte,
N'y scauroit plus qu'y faire, il n'y a si bon frein,
Bride, resne, ny voix, qui modere leur train.
La frayeur les maistrise, et quoy qu'il s'euertuë,
Il ne leur peut oster cette crainte testuë :
Ils se dressent à mont, et de trop grand effort
L'escume auec le sang de la bouche leur sort :
Ils soufflent des naseaux, et n'ont aucune veine,
Nerf ny muscle sur eux qui ne tende de peine.
Comme à les arrester il se trauaille ainsi,
Et qu'eux à reculer ils trauaillent aussi,
Voicy venir le monstre, et à l'heure, et à l'heure
Les cheuaux esperdus rompent toute demeure :
S'eslancent de trauers, grimpent au roc pierreux,
Pensant tousiours l'auoir en suitte derriere eux.
Hippolyte au contraire essaye à toute force
D'arrester leur carrière, et en vain s'y efforce,
Il se panche la teste, et à force de reins
Tire vers luy la bride auec les deux mains;
La face luy degoute! eux que la crainte presse,
Au lieu de s'arrester redoublent leur vistesse :
Il est contraint de choir, et de malheur aduient
Qu'vne longue laniere en tombant le retient :

Il demeure empestré, le nœud tousiours se serre,
Et les cheuaux ardens le trainent contre terre,
A trauers les halliers et les buissons touffus,
Qui le vont dechirant auec leurs doigts griffus :
La teste luy bondist, et ressaute sanglante;
De ses membres saigneux la terre est rougissante:
Comme on voit vn limas qui rampe aduentureux
Le long d'vn sep tortu laisser vn trac glaireux,
Son estomach ouuert d'vn tronc pointu, se vuide
De ses boyaux trainez sous le char homicide:
Sa belle ame se laisse, et va contre le bas,
Passant du fleuve noir les angoisseux trespas.
De ses yeux etherez la luisante prunelle
Morte se va couurant d'vne nuict eternelle.
Nous, que la peur auoit dès le commencement
Separez loing de luy, accourons vistement
Où le sang nous guidoit, d'vne vermeille trace,
Et là nous arriuons à l'heure qu'il trespasse.
Car les liens de cuir, qui le serroient si fort,
Rompirent d'auenture, vsez de trop d'effort,
Et le laisserent prest de terminer sa peine
Qu'il retenoit encor auec vn peu d'haleine.
Ses chiens autour de luy piteusement heurlans,
Se mostraient du malheur de leur maistre dolens :
Nous qui l'auions serui, nous iettons contre terre,
Nous dechirons la face, et chacun d'vne pierre
Nous plombons la poitrine, et de cris esclatans,
Palles et deformez, l'allons tous lamentans.
Les vns luy vont baisant les iambes dejà roides,
Les autres l'estomach, les autres ses mains froides,
Nous luy disons adieu, maudissant le destin,
Le char, les limonniers, et le monstre marin,
Causes de son malheur : puis dessus nos espaules
L'apportons veuf de vie estendu sur des gaules.

Robert Garnier, *Mort d'Hyppolite*, Acte V



LA MORT D'ADONIS.

Peint par Baltard

Lithographié par Pce de Léopold.

Le peintre a placé dans ce paysage d'imagination Adonis qui vient d'être tué par un sanglier.

Nous empruntons aux *Lettres sur la Mythologie* le récit des amours et des malheurs du jeune et beau favori de Vénus :

« Déjà le printemps s'était réfugié dans l'île de Chypre, et l'automne cédait à l'hiver l'empire du reste de la terre; Mars revenait couvert de lauriers, et se flattait de retrouver Cypris en quartier d'hiver. Mais l'accueil glacé qu'il reçut de Vénus fit évanouir ses espérances...... Aussitôt le dieu jaloux jure la perte d'Adonis; il lui souffle la fureur des combats, et allume dans son cœur la soif des dangers. Adonis ne respire plus que la guerre; il brûle d'affronter les bêtes féroces. Cette belliqueuse audace brille dans ses yeux, anime son teint et lui donne une grace nouvelle. Jamais Vénus ne l'a tant aimé, jamais elle n'a tant craint pour ses jours. « Mon cher Adonis, lui dit-elle, d'où « vous vient cette folle témérité? Préférez-vous Diane à Vénus qui vous chérit? Cessez de combattre « les monstres, vous êtes fait pour de plus douces victoires. Hélas! mon rang m'appelle au- « jourd'hui à la cour de Jupiter; je reviendrai bientôt; je ne vous quitte qu'en tremblant. Ah! si je « vous suis chère, ménagez vos jours et vivez pour celle qui n'aurait pas même la consolation de « mourir après vous. » A ces mots elle l'embrasse avec tendresse.

« Mais à peine son char s'envole vers l'Olympe, que Mars lui-même se présente sous la forme d'un sanglier : ses crins hérissés, sa gueule menaçante, ses yeux étincelants, réveillent l'ardeur impétueuse d'Adonis. Il oublie Vénus, s'oublie lui-même, part comme la foudre, atteint le monstre et le perce d'un trait. Le monstre furieux se retourne, fond sur le jeune chasseur, le terrasse, et lui enfonce dans l'aine sa dent meurtrière. Adonis tombe baigné dans son sang. Zéphyr porte à Vénus le dernier cri de son cher Adonis; Vénus y répond, et soudain ses colombes, d'un vol précipité, redescendent. La déesse éperdue court à travers les rochers et les ronces, déchire son sein d'albâtre, sa belle ceinture et ses pieds délicats. Soins inutiles et tardifs! Adonis n'est plus! ses yeux

brillants s'éteignent, son front pâlit, ses lèvres vermeilles se décolorent. En vain sa malheureuse amante soulève avec effort ce corps immobile, le serre dans ses bras, appuie son cœur sur le sien, presse de sa bouche de feu cette bouche expirante, et cherche à la ranimer du souffle de sa chaleur divine... son cher Adonis ne la sent plus et se glace contre son sein.

« La malheureuse Cypris, détestant l'immortalité qu'elle ne pouvait partager avec son amant, chercha du moins à ranimer en lui quelque étincelle. Elle recueillit le sang qui coulait encore de sa blessure, et fit éclore l'anémone,

« Emblème de la vie, aimable et tendre fleur
« Qui brille le matin, le soir perd sa couleur;
« Et passant de nos prés sur l'infernale rive,
« Nous présente en un jour l'image fugitive
« De la jeunesse et du bonheur. »

GALERIE DU PALAIS ROYAL.
(Langlois.)



COMBAT

DE BÉNOUTH EN ÉGYPTE.

8 MARS 1799.

Peint par Langlois.

Lithographié par Jourdy.

Le général Belliard apprit à Coptos que deux mille Mekkains et plusieurs milliers d'Arabes conduits par le chérif Hassan et Osman-Bey Hassan, avaient attaqué la flotille restée à Bénouth et qu'ils s'en étaient emparés malgré la plus vive résistance. Quoiqu'il n'eût avec lui que six cents hommes de la 21e légère et quinze dragons, il passa le Nil, et courut à l'ennemi que quatre cents Mamelucks avaient rejoint : le combat fut long et opiniâtre; l'ennemi perdit ses canons et s'enfuit épouvanté, une partie sur les barques où la fureur de nos soldats les atteignit bientôt, et le plus grand nombre dans Bénouth et dans le château qu'ils avaient fortifié à l'avance : ils s'y défendirent avec acharnement et repoussèrent plusieurs attaques. L'ordre fut alors donné d'incendier le village et le château, où le chef, invoquant Mahomet, exaltait jusqu'au délire le fanatisme de ses Mekkains. Ceux-ci entourés par les flammes qu'ils ne pouvaient éteindre et qui leur fermaient toutes les issues, n'ayant d'autre ressource que de se frayer un passage à travers nos soldats, tentèrent un dernier effort; mais les carabiniers de la 21e les repoussèrent, tandis qu'une colonne s'élançant par la brèche faite au mur d'enceinte, les rejeta dans l'intérieur du château où ils périrent tous.



TOMBEAU DE SAINT OMER

DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE SAINT-OMER.

Aquarelle par Bonington.

Lithographié par Lecamus et Adam.

Saint Omer, issu d'une famille noble qui possédait une fortune considérable, naquit vers la fin du VI[e] siècle à *Guldenlac* ou *Vallée d'Or*, près du lac de Constance.

Ses parents prirent grand soin de son éducation, et Omer, ayant perdu sa mère, résolut de se détacher entièrement du monde : il se retira à l'abbaye de Luxeuil en Franche-Comté, et engagea son père à l'y suivre, après l'avoir déterminé à vendre ses biens pour les distribuer aux pauvres. Une admirable pureté de mœurs et une connaissance parfaite de l'Écriture firent remarquer Omer parmi tous les frères; son nom devint bientôt célèbre.

La ville de Tarvane ou Terouenne avait alors besoin d'un pasteur zélé; saint Achaire, évêque de Noyon et de Tournay proposa saint Omer qui vivait depuis plus de vingt ans dans la retraite, et le roi Dagobert applaudit à son choix : malgré toutes les représentations que lui suggérait son humilité, on le conduisit aux évêques qui le sacrèrent sur la fin de l'année 637. La plupart de ses diocésains étaient livrés à l'idolâtrie, et leur conversion était réservée à saint Omer. Parmi ces derniers, un gentilhomme nommé Adroald lui donna sa terre de Sithiu, et le saint évêque y fit bâtir une église qu'il dédia sous l'invocation de saint Martin. Il parcourait les différentes villes de son diocèse pour initier les fidèles aux mystères du christianisme, et ses prédications tiraient une nouvelle force de ses miracles, surtout des guérisons qu'il opérait par ses prières et par l'imposition des mains.

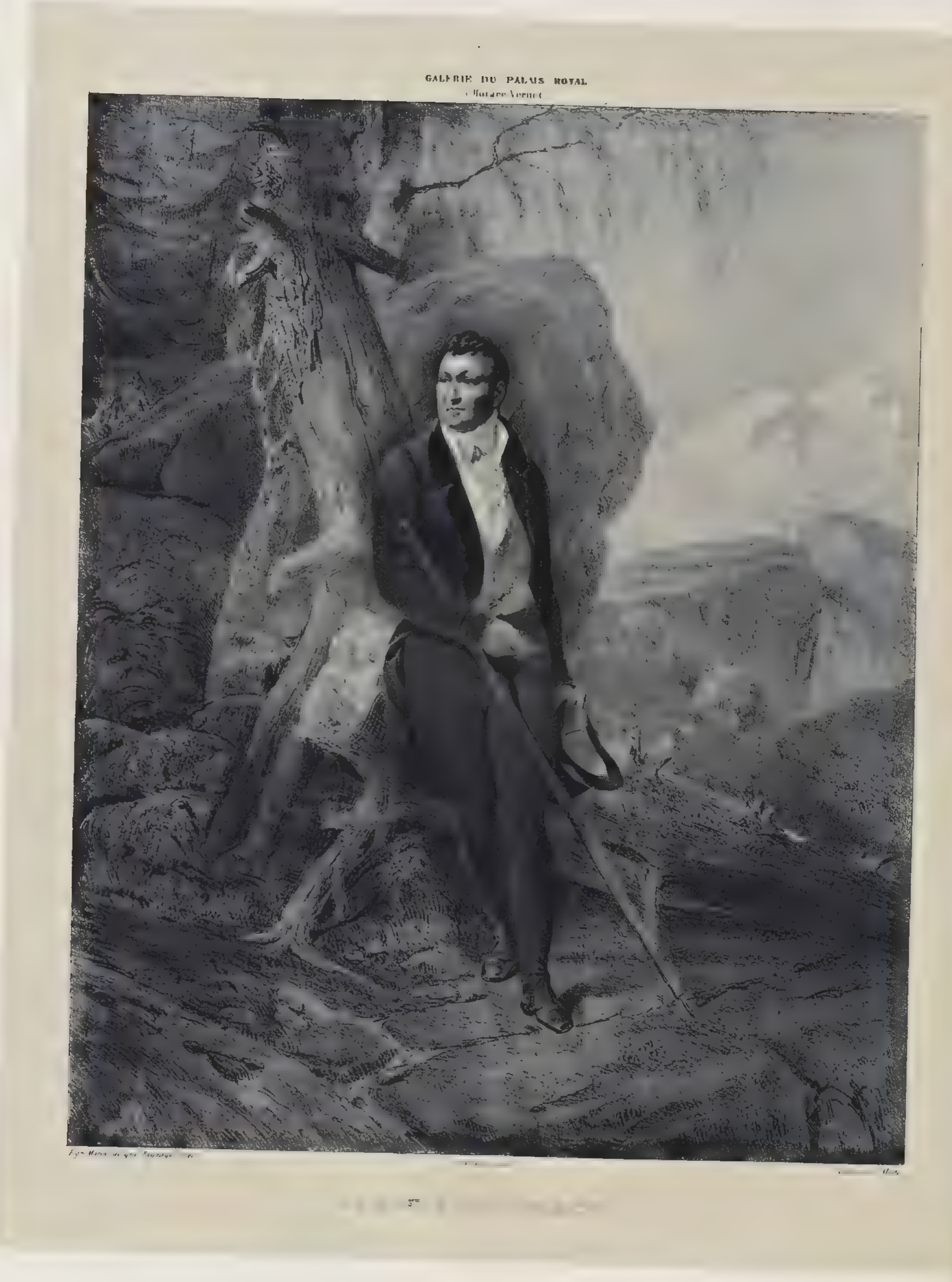
Devenu aveugle dans sa vieillesse, cette infirmité ne l'empêcha pas de visiter son troupeau, et ce fut dans le cours d'une de ces visites qu'il tomba malade. Il sentit bientôt que sa dernière heure approchait, et s'étant fait conduire à l'église, il pria long-temps avec ferveur, et prosterné devant

l'autel, il communia. On le reporta ensuite dans son lit où il ne cessa de prier jusqu'à son dernier moment. Il mourut, suivant l'opinion la plus probable, le 9 septembre 670, à Wavrans, village peu éloigné de Saint-Omer. Son corps fut porté à Sithiu [1], et on l'enterra dans l'église de Notre-Dame, comme il l'avait recommandé. *(Extrait de la Vie des Saints.)*

[1] Sithiu ou Sitieu, aujourd'hui Saint-Omer

GALERIE DU PALAIS ROYAL

(Horace Vernet)



PAYSAGE SUISSE.

Peint par Horace Vernet.

Lithographié par Marin.

C'est un paysage d'imagination dans lequel le peintre a placé le portrait de M. le duc d'Orléans. Il a supposé que S. A. R. revoit un site de cette Suisse où, proscrit après Jemmapes, ce prince,

Sous les habits d'un simple professeur,
Par le talent ennoblit le malheur.

GALERIE DU PALAIS ROYAL
Watelet.



Perponne del. Fig. par V. Adam — *[illegible] direx* — *Lith. de C. Motte*

PAYSAGE DE COMPOSITION.

Peint par Watelet.

Lithographié par Tirpenne.

Vallon aimé des cieux, vallon tranquille et sombre
Qu'habitent le travail, la paix et le bonheur,
Que j'aime à respirer ce reste de fraicheur
A l'ardeur des étés échappé sous ton ombre!
Le zéphire se plaît dans tes longs peupliers;
Ces monts, où deux forêts balancent leur verdure,
Environnent ton sein d'une double ceinture.
Courbez-vous sur mon front, rameaux hospitaliers;
Source fraîche, où ma main recueille une onde pure,
Reviens par cent détours aux bords que tu chéris;
Poursuis; que ton murmure, en charmant mes oreilles,
Se mêle au bruit léger de cet essaim d'abeilles
Qui vole en bourdonnant sur les buissons fleuris.
Des chênes ébranlés, mutilant les racines,
Puissent les noirs torrents, dont le cours inégal
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines,
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal!
Puisse le dieu des champs et ses nymphes divines
Ecarter loin de toi le chasseur inhumain,
Quand l'oreille aux aguets, sortant du bois voisin,
La biche aux pieds légers, ou le chevreuil timide
Vient se désaltérer à la source limpide.
Ah! si jamais le ciel, soigneux de mes plaisirs,
Fixe ma vie errante au milieu de ces plaines,
Je veux que leur enceinte enferme mes désirs,
Que mon travail soit libre, ainsi que mes loisirs:
J'y veux couler en paix des jours exempts de peines.

Quand l'ardent Sirius blanchit l'azur des cieux,
Quel bonheur de fouler des herbes verdoyantes;
Ou, dans les nuits d'hiver, quand un vent pluvieux
Vient battre à coups pressés les vitres frémissantes,
De rêver à ce bruit qui vous ferme les yeux!
Si je meurs entouré de riantes images,
Je ne veux pour tombeau que ces gazons épais.
Les passants, fatigués de quelques longs voyages,
Pourront s'y reposer sous des peupliers frais.
Mon ombre écartera de leur couche tranquille
L'insecte malfaisant, le reptile odieux :
Un regret, un soupir, en quittant ces beaux lieux,
Me paieront au-delà mes soins et mon asile.
Voilà mes seuls désirs! puissent-ils plaire aux dieux!
O vallon fortuné! paisibles promenades,
Tout ce faste imposant que Paris va m'offrir,
Ces palais, ces jardins et leurs tristes naïades,
Du besoin de vous voir ne me sauraient guérir.
Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,
Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir!

Casimir Delavigne.

GALERIE DU PALAIS ROYAL

Gerard)



J. P. Quenot direx.

PORTRAIT

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Peint par Gérard (1).

Lithographié par Mauzaisse

Le plus beau privilége de l'homme de génie, c'est d'étendre les bornes de la raison humaine, d'éclairer ses semblables sur le véritable sentiment de leurs devoirs et de leur dignité, et, roi par la pensée, de soumettre tous les esprits à la puissance du talent et de la vertu, et d'imposer son ame à son siècle. Telle a été la destinée de J.-J. Rousseau. Né de parens obscurs, sans fortune, sans appui; obligé de fuir la maison paternelle; d'abandonner son avenir à tous les hasards d'une vie aventureuse; *de changer de religion pour avoir du pain* (2); de lutter jusqu'à quarante ans contre la misère; tantôt recueilli par la pitié, tantôt musicien ambulant ou apprenti diplomate, tantôt même sous la livrée des laquais, cet homme extraordinaire apparait tout à coup sur la scène du monde, et sa présence devient le signal d'une révolution dans les idées. Dédaigneux des sentiers vulgaires, il s'élance dans des chemins nouveaux, il y entraine sur ses pas les hommes étonnés, mais charmés de le suivre. Il porte sur l'édifice social une main hardie, soit pour en réparer les ruines, soit pour le relever sur des bases nouvelles. Son irrésistible éloquence force une société savante à couronner un discours qui déclare funeste l'influence des lettres; il prêche avec une rigidité stoique l'égalité et la vertu au milieu d'un peuple corrompu par les pompeuses frivolités de la vanité humaine; il descend des hauteurs de la philosophie pour attaquer, avec la même originalité, la musique

[1] M. le duc d'Orléans, étant allé à Ermenonville, vit un portrait original, au pastel, de Rousseau, peint par Latour, en 1764. S. A. R. conçut aussitôt le désir d'en faire faire la copie; M. Gérard accepta cette proposition avec d'autant plus d'empressement que *copier, pour lui, c'est créer.* C'est à son brillant pinceau qu'est dû ce portrait où Rousseau est représenté en *Arménien.* On sait par ses *Confessions* qu'il avait adopté pendant un temps ce costume, qu'une indisposition lui faisait trouver plus commode.

[2] Dans un voyage que Rousseau fit à Genève, en 1753, avant de se retirer à l'ermitage de Montmorency, il rentra dans la religion protestante.

française, et, celui dont l'austère éloquence venait de tonner sur *l'inégalité des conditions*, séduit et la cour et la ville par la douce mélodie du *Devin du Village*. Heureux et fier de rendre aux femmes l'empire qui leur échappait par la dissolution des mœurs, il restitue à l'amour sa toute-puissance par un mélange admirable de faiblesse, de vertu, de religion : il dote sa *Nouvelle Héloïse* de tous les trésors qu'une imagination rêveuse a amassés dans son ame de feu, et jouit en secret de passer pour le héros des aventures qu'il a si éloquemment écrites. Les femmes recherchent avec une tendre curiosité celui qui a peint l'amour sous de si brûlantes couleurs; elles voudraient errer avec lui sur les rochers de la Meilleraie, ou dans les bosquets de Clarens : mais l'amant imaginaire de Julie est un misanthrope qui vit au milieu des bois; qui, avide de célébrité, n'en est pas moins comme effrayé des échos qui répètent son nom; qui, timide à l'excès, tremble devant une femme; et qui, pour compagne de ses jours, n'a qu'un être subalterne, sans éducation, sans talents et sans charmes [1]. Un plus beau triomphe attendait le solitaire de l'*Ermitage*. Voué au culte de la nature, il voit avec une généreuse indignation que ces mêmes femmes, dont il a célébré la puissance, renoncent à leur plus beau privilége en sacrifiant l'amour maternel aux séductions du plaisir. *Émile* paraît, et toutes les mères, cédant avec une noble docilité aux vœux et aux conseils de Rousseau, n'abandonnent plus leurs enfants au sein d'une étrangère. Mais ce livre renfermait en même temps le principe des persécutions qui agitèrent la vie de Jean-Jacques. C'était *la Profession de foi du vicaire savoyard*, une des plus magnifiques productions de l'esprit humain. L'auteur, dans une profonde adoration pour le ciel, osait porter sur la terre un regard moins respectueux. Le clergé épouvanté se leva en masse pour renverser le terrible adversaire qui venait ébranler sa toute-puissance; mais tel était alors l'enthousiasme universel qu'avait inspiré Jean-Jacques, que, malgré l'arrêt du parlement qui le décrétait de prise de corps, on n'osa pas s'emparer de sa personne; les femmes du premier rang, des princes même se déclarèrent hautement ses protecteurs; et à la lueur de son livre, qu'on brûlait par ordre de l'autorité, il sortit de France et se dirigea vers la Suisse. Là, du moins, dans un pays libre et protestant, sur le sol de sa patrie, l'auteur d'*Émile* avait droit d'espérer l'hospitalité : elle lui fut refusée. Genève, l'ingrate Genève, le repoussa de ses murs et condamna son ouvrage [2]. Retiré à Motiers-Travers, il publia sa fameuse *Lettre à Christophe de Beaumont*, archevêque de Paris, et ses *Lettres de la montagne*. Aux noms de religion et de liberté, tout prit part à la querelle, tant en France que dans les cantons suisses; on poursuivit de nouveau le philosophe dont l'éloquence agitait l'Europe : il s'éloigna de Neuchâtel. L'île Saint-Pierre, sur le lac de Bienne, séduisit son imagination : des eaux, des arbres, des fleurs, lui semblaient l'Élysée où il devait finir ses jours; un ordre du sénat de Berne l'arracha à cette douce solitude. C'est alors que le célèbre historien Hume, jaloux d'honorer son pays de la présence de ce grand écrivain, le conduisit en Angleterre : mais là, aigri par le malheur, et tourmenté par cette humeur chagrine qui lui faisait voir dans tout le genre humain des conspirateurs armés contre son repos, Jean-Jacques soupçonna que l'asile que Hume lui avait offert, n'était qu'un piége

[1] Thérèse Levasseur. Les faiblesses humaines peuvent seules expliquer cette étrange mésalliance.

[2] Dans un voyage que je fis en 1819 à Geneve, je portai mes premiers pas dans la rue ou Rousseau était né. Je vis sur une vieille maison de mince apparence, 1712. On me dit : C'est-là! Je monte, je cherche quelques traces du grand homme. Rien!... Je veux interroger quelqu'un.... Personne! Enfin, je vois sortir d'un petit escalier obscur un artisan à qui je demande la chambre où était né Rousseau.... C'est une de ces deux-là, *choisissez!* me dit-il.... Je me retirai en gémissant que les Génevois n'aient pas entouré d'une seule marque de souvenir le berceau d'un tel compatriote, et qu'ils aient même fait rayer le nom de Rousseau de la rue où il avait reçu le jour..... Genève a depuis réparé cette grande injustice.

tendu à sa crédule amitié. Il quitta brusquement une terre que son imagination se représentait comme peuplée d'ennemis, et revint en France, où il retrouva la misère, l'envie et ces haines ecclésiastiques qui ne meurent jamais. Cependant un homme généreux fut touché de tant de malheurs et de tant d'injustices; il offrit un asile à Jean-Jacques, et les beaux jardins d'Ermenonville reçurent l'ami de la nature. C'est là que, le 2 juillet 1778, Rousseau termina sa carrière. C'est là que, par les soins de René de Girardin, sa dépouille mortelle avait été déposée dans l'île des Peupliers. Mais en 1794, lorsque le Panthéon fut consacré à la sépulture des grands hommes, le corps de Rousseau y fut transporté en pompe. En 1822, un ordre de l'autorité a relégué ses cendres loin de tous les regards [1]; mais qu'importe cet outrage à la gloire de Jean-Jacques? Toutes les mères, toutes les ames tendres, tous les amis de la liberté ne prononcent le nom de Rousseau qu'avec admiration; et tout le monde aime, honore et plaint celui qui fut le meilleur des hommes, et qui méritait d'en être le plus heureux.

[1] Voir le discours prononcé à la séance du 25 mars 1822, par M. le comte Stanislas de Girardin, député, pour demander aux ministres ce qu'ils avaient fait de Voltaire et de Rousseau.

J. Vatout.

LISTE

DES SOUSCRIPTEURS

A LA GALERIE LITHOGRAPHIÉE

DU PALAIS-ROYAL.

S. M. CHARLES X, ROI DE FRANCE.
S. A. R. MADAME LA DUCHESSE DE BERRY.
S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS
S. A. R. MADAME LA DUCHESSE D'ORLEANS.
S. A. R. MADEMOISELLE D'ORLEANS.
S. A. R. MONSIEUR LE DUC DE CHARTRES.
S. A. R. LA PRINCESSE LOUISE D'ORLÉANS.
S. A. R. LA PRINCESSE MARIE D'ORLEANS.
S. A. R. LA PRINCESSE CLÉMENTINE D'ORLÉANS.
S. M. LA REINE DOUAIRIÈRE DE BAVIÈRE.
S. A. S. LE LANDGRAVE RÉGNANT DE HESSE-ROTHEMBOURG.
S. A. R. MADAME LA DUCHESSE DE LEUCTENBERG DE BAVIÈRE (AUGUSTE-AMÉLIE).
LE GRAND DUC DE MECKLENBOURG-SCHWERIN.
S. M. LE ROI DE NAPLES.
S. M. LA REINE DE NAPLES.
S. M. L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES
S. A. I. LE GRAND DUC MICHEL.
S. M. LA REINE DE SARDAIGNE (MARIE-CHRISTINE).
S. A. R. LA PRINCESSE DE CARIGNAN.

LE MINISTÈRE DE LA MAISON DU ROI
LE MINISTERE DE L'INTERIEUR.
LE DÉPOT GÉNERAL DE LA GUERRE.
LA BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE DE PARIS

SOUSCRIPTEURS.

ÉCOLE DES PONTS-ET-CHAUSSÉES.
LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE CAMBRAI.
LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE LILLE.
LES ÉCOLES ACADÉMIQUES DE LILLE.

MM.

Adeline, à Rouen.
Agier, député, maître des requêtes, conseiller à la cour royale.
Albin (de Saint).
Allier, statuaire.
Amoros (le colonel), directeur du gymnase normal, civil et militaire.
Ange (Saint-), architecte.
Arnoult, peintre.
Aroux, avocat, à Rouen.
Artaria et Fontaine, à Manheim.
Artaria et compagnie, à Vienne.
Athalin (le baron).
Audot, libraire, à Paris, rue des Maçons-Sorbonne, n° 11.
Aumont, marchand d'estampes, rue J.-J.-Rousseau, n° 10.
Aumont, propriétaire.
Auvray frères, marchands d'estampes, à Paris, quai Malaquais, n° 11.
Azam.

Barbé.
Batiste aîné, artiste.
Ballonhey.
Béchet (Charles), libraire, quai des Augustins, n° 47, à Paris.
Beck (Alexandre de), conseiller d'état actuel de S. M. l'Empereur de Russie.
Bedfort (le duc de).
Begé (Achille).
Bellamy, à Angoulême.
Bellisle.
Belot, conservateur des tableaux du Palais-Royal.
Bentabole, chef d'escadron au corps royal des ingénieurs-géographes.
Berger, avoué.
Bellay, peintre.
Berryer, officier de cavalerie.
Berryer.
Bernard et Delarue, imprimeurs lithographes, à Paris.
Berthot, sous-préfet de la Haute-Marne, à Langres.
Bertholozon d'Arache (le comte), à Turin.
Benting (lady William).
Berté et Ball, à New-York.
Berthois (le baron de).
Bidault.

MM.

Bianchi et le chevalier Cucinello, lithographes du Roi, à Naples.
Binant, marchand de dessins, rue de Cléry, n° 7.
Blome (le comte de), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi de Danemarck à Saint-Pétersbourg.
Bluté.
Boberinski (le comte), à Saint-Pétersbourg.
Bocca, à Turin.
Bodin.
Boensch et Tourasse, négocians.
Boilly père, peintre.
Bonnemaison (le chevalier de), directeur de la galerie de S. A. R. la duchesse de Berry.
Boquet, libraire.
Borghèse (la princesse) Aldobrandini.
Bossange père, à Paris, rue de Richelieu, n° 60.
Bossange, Barthier et Lawfil, à Londres.
Bourbonne, avocat à la cour royale.
Bourbon-Busset (le vicomte Eugène de).
Bourgoin, graveur.
Bouhot, peintre.
Boutourlin (comte de), à Florence.
Bovel, à Londres.
Boys de Loury, avocat.
Brindeau (Achille).
Broval (le chevalier de).
Brown (madame).
Bracq (le colonel).
Brady.
Bristol (lord).
Brossier (madame), au dépôt général de lithographie, quai Voltaire.
Bruzard.
Buffa (François) et fils, à Amsterdam.
Buffa frères et compagnie, à Amsterdam.
Bunel (Emile).
Burger.
Bussière.

Calmer.
Cambacérès (le duc de).
Cambacérès (de).
Canouville (le comte de).
Capellen (le baron de).
Caroline (madame la comtesse) de Schaumburg-Lippe.

SOUSCRIPTEURS.

MM.

Cartaux

Cany, négociant.

Cerfberr (Max.).

Certain de Bellozanne (le comte)

Champeaux de Saucy, ingénieur en chef des Mines.

Chardin.

Chaillou Potrelle, marchand d'estampes, à Paris, rue Saint-Honore, n° 140.

Champy fils aîné, à Strasbourg.

Charlard (madame veuve).

Charlemagne-Loignon.

Charvet.

Chassiron (Gustave de).

Chastenet-Beaulieu.

Chaulet.

Choiseul (le comte de), secrétaire-général de la préfecture à Strasbourg.

Cholet, à Tours.

Choret.

Chrétien, peintre.

Clément, officier au corps royal des ingénieurs-géographes.

Clément, marchand d'estampes, quai Voltaire, à Paris.

Clermont-Tonnerre (duchesse de).

Clerville.

Cochet, marchand d'estampes, à Paris, rue du Sentier, n° 10.

Coetlosquet (le général comte du).

Colin de Saint-Menge, notaire.

Collard de Villers-Hellon.

Commard.

Cooke, à Londres.

Cools (le baron de), chef de bataillon d'état-major.

Couché, graveur du cabinet de S. A. R. Mgr. le Dauphin.

Courtin, peintre.

Coutard (comte de), lieutenant-général commandant la place de Paris.

Crapelet, imprimeur du Roi, chevalier de la Légion-d'Honneur.

Crespy Le Prince (Baron de).

Crestin, à Saint-Cloud.

Cuchetet (Ch.), chevalier de la Légion-d'Honneur, commissaire-général de la maison de S. A. R. madame duchesse de Berry.

Curatteau de Courson.

Cyre (le), Charles-Auguste, négociant.

Dabrin (Paul).

Damaisons, notaire.

Dandrezel (madame).

Daniell (William), peintre anglais, à Londres.

Dauty et Desmaisons, marchands d'estampes, Palais-Royal, galerie de Nemours.

Davaux (Pierre-Louis-Auguste), ancien négociant, chevalier de la Légion-d'Honneur.

David, statuaire, membre de l'Institut.

Davilliers (madame).

Debeacque, propriétaire, à Dunkerque

MM.

Dehez

Debrière, doyen des agens de change.

Decramaille, propriétaire.

Dedreux-Dorcy, peintre.

Deguise, docteur médecin, à Alfort.

Delavigne (Casimir), membre de l'Institut (Académie française.)

Delacroix-Frainville fils, inspecteur des forêts de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans.

Deleuze, fondateur et ex-directeur de la caisse hypothécaire

Delorme, avoué.

Delamotte (le chevalier).

Demat, libraire du Roi, à Bruxelles.

Denaix, libraire, à Paris, faubourg Saint-Honoré.

Deroy, peintre.

Desbarolles, négociant-libraire.

Desauges (madame veuve), rue Jacob, n° 3.

Desauges, libraire, à Paris, rue Jacob, n° 5.

Desessert, marchand d'estampes, à Paris.

Dethan, entrepreneur des ponts et chaussées.

Dévéria (Achille), peintre.

Dino (duc de) Perigord.

Didot (Firmin), imprimeur du Roi et de l'Institut, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre du corps législatif

Douay (de), ancien colonel d'artillerie, à Stuzheim (Bas-Rhin).

Drigon, négociant.

Dubouchage (la vicomtesse).

Dubourcq.

Ducis (Jean-Louis), peintre.

Dufart, libraire, à Paris, quai Voltaire, n° 19.

Dujardin-Sailly, libraire, à Paris, rue Richer, n° 15.

Dupont, libraire, à Paris, hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré.

Duphilloeul, à Douai.

Dupré, peintre.

Dupré, architecte.

Dupuis, peintre.

Eichhoff.

Eloi (madame).

Emile.

Emmery, agent de change, à Dunkerque.

Eckmuhl (la princesse d').

Engelmann, lithographe du cabinet du Roi, à Mulhausen.

Engelmann et compagnie, imprimeur lithographe éditeur, à Paris, Cité-Bergère.

Épée (de l'), capitaine aide-de-camp de l'aide-major de la garde royale.

Esling (le prince d'), duc de Rivoli.

Espine (Emile, vicomte de l'), maire d'Issy.

Fantin, libraire, à Paris, rue Mazarine, n° 19.

Fabre de Saint-.

Faure fils, imprimeur, au Hâvre.

SOUSCRIPTEURS.

MM.

Feret, libraire, Palais-Royal.

Ferrand (Gaspard), chef de bureau au ministere des finances.

Ferronnays (le comte de la).

Feucher (Armand).

Feuchot, marchand d'estampes, à Dijon.

Forestier, sculpteur.

Fournier-d'Albe (le baron), maréchal-de-camp.

Fragonard, peintre d'histoire.

Fremy, chimiste, à Versailles.

Frésé (Charles), à Saint-Petersbourg.

Freudenthaler.

Friand.

Fromentin, architecte.

Gabon, libraire, à Paris, rue de l'Ecole-de-Médecine.

Gallot, agent de change.

Garat (madame Paul).

Garnier, peintre.

Gaspare-Weess, marchand d'estampes, à Berlin.

Gaultier-Lagulonie, imprimeur, à Paris.

Gaut.

Gay (mademoiselle Delphine).

Gelee, graveur, pensionnaire de l'école de Rome.

Gouas (je), docteur.

Gournay, peintre.

Graf (Jé), à Mulhouse.

Graf (H.), à Saint-Pétersbourg.

Grandin.

Grandin (Auguste).

Grau de Saint-Vincent, chevalier de la Légion-d'Honneur, officier de la chambre du Roi.

Grawez, architecte.

Grenard, negociant, fabricant de papiers.

Grenier, peintre.

Grevedon, peintre.

Gihaut frères, éditeurs, marchands d'estampes, boulevard des Italiens, nº 5.

Giraldon, editeur, marchand d'estampes, à Paris, passage Vivienne; à Londres, 26, Hay-Market.

Girardin (le comte Stanislas).

Girardin (le comte Ernest).

Girardin (le comte Alexandre de).

Giraudeau, actuellement maire de la ville de Tours.

Guerinet (Jean-Baptiste-Louis), notaire.

Gudin, peintre.

Guibout (André), secrétaire-général de la compagnie des canaux de Paris.

Guidotti, libraire, à Bologne.

Guttinguer, à Rouen.

Hagermann (madame).

Hilaire (de Saint-).

Houdetot (le comte France d').

Houillon.

Huart-Delamarre, notaire, à Paris.

Hutin (Alph.), à Orléans.

MM.

Hulin (madame), marchande de dessins, rue de la Paix, nº 21.

Hyrvoix, négociant.

Igonet, libraire, à Paris.

Imbart, professeur à l'école royale militaire de Saint-Cyr.

Ineroit.

Isot, agent de change.

Jansson.

Jarmouth (le comte d').

Jay, architecte.

Jobez, membre du corps législatif.

Jourdan.

Jugel, libraire, marchand d'estampes, à Francfort.

Labordebie.

Laffitte (Jacques), banquier.

Lallier (Th.), agent de change.

Laloy, libraire, à Troyes.

Lamare, notaire.

Lambert, commissaire-général des monnaies.

Langlois.

Lanneau.

Lallt.

Lauriston (marquis de).

Lauriston (le comte).

Laurent.

Lebeaux, marchand d'estampes, à Versailles.

Lebe-Gigun, architecte.

Leblanc, négociant.

Leblond, conservateur du mobilier du Palais-Royal.

Leboucher, peintre.

Lechat.

Legrand.

Legrand (Eugene), sous-chef des douanes.

Legras, maire de la ville de Tours.

Lelong, négociant.

Lemarrois (le général).

Lemierre, marchand d'estampes, à Paris.

Lenoir, marchand d'estampes, quai Malaquais, nº 5.

Lequeux-Dewinck, négociant, à Douai.

Levrault, libraire, à Pons.

L'Host, marchand d'estampes, à Paris, passage du Saumon, nº 29.

Lichtl, à Pest.

Lisez, architecte.

Luce (J.).

Madrazzo (Joseph de), peintre du Roi et directeur de l'Académie de Saint-Ferdinand, à Madrid.

Maggi, marchand d'estampes, à Bordeaux.

Malapeal.

Malzieu (de).

Maller.

Mallet, horloger de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orleans.

SOUSCRIPTEURS

MM.

Manuel (madame).
Marchand, graveur.
Mars (mademoiselle).
Martainville (le vicomte).
Martin.
Martineau.
Maudslay (Henry), ingénieur, à Londres.
Maupeou (marquis de).
Menager (le baron).
Mesny.
Michallon.
Mirbel (madame de).
Moisant (Michel), à Tours.
Moisant (Ch.), à Tours.
Moisy, à Tours.
Molteno, à Londres.
Monfort.
Montebello (duc de).
Montléard (le prince de).
Montmorency (duchesse de).
Montmorency (baron de).
Montguyon (Edmond de).
Montjoie (madame la comtesse de).
Mongie, libraire, boulevard des Italiens, n° 10.
Montesquiou (Alfred, comte de).
Money (madame).
Morain, instituteur.
Moreau.
Moltie, adjoint du maire du 12e arrondissement.
Moy père et fils, à Munich.
Musigny (de).

Nicard (Paul), avocat.
Nicolay (vicomte de).
Nitot.
Northumberland (le duc de).

Odiot père, propriétaire.
O'donnell (le comte).
Osterwald aîné.
Osterwald jeune.

Paer.
Parquez.
Pascalis, directeur des dépenses de la maison de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans.
Paulée fils, propriétaire, à Douai.
Pereyra (le baron), à Vienne.
Perregaux (le comte de).
Perin-d'Essenigni, chevalier de la Légion-d'Honneur.
Perthes et Besser, à Hambourg.
Petit, architecte, à Versailles.
Picot, peintre.
Picquet, géographe du Roi.
Pierlot (baron de).
Pierri-Benard, marchand d'estampes de la bibliothèque du Roi, boulevard des Italiens.

MM.

Pillevoye, payeur-général, à Amiens.
Pinaudel de Champarmois.
Plancy (de), propriétaire.
Plaizant, fondeur en bronze.
Poilly (le baron de).
Ponthenier, imprimeur et lithographe du Roi, à Gênes.
Portau.
Porriquet.
Pothenot.
Powis, de Bruxelles.
Prévost, raffineur.
Quenot père.

Rattier, négociant.
Renouard, imprimeur-libraire, à Paris, rue de Tournon.
Renou, imprimeur-lithographe.
Renoux, peintre.
Rességuier (Jules de).
Rey et Gravier, libraires, quai des Augustins.
Riccé (le vicomte de), préfet, à Orléans.
Richard (Gustave), de Montjoyeux.
Riffault, notaire, à Blois.
Rigal (le comte).
Rochefoucault-Liancourt (duc de la).
Roche (La), libraire, à Angoulême.
Rodet.
Roger (Thomas), négociant, à Charlestown (Etats-Unis).
Rouchas, négociant.
Roslard (père), à Bruges.
Rosay (le), marchand d'estampes, à Paris.
Rotschild (baron de), banquier.
Rouen (Achille).
Rougeon (fils).
Rousseau, libraire à Paris, rue de Richelieu, n° 107.
Rumigny (de), ambassadeur, à Dresde.
Rumigny (le vicomte de).

Saget.
Saglier (Joseph).
Saillard, receveur-général, à Chartres.
Saint-Simon (marquis de), lieutenant-général, pair de France.
Salavie, directeur des lits militaires.
Sareied, propriétaire.
Saucede, propriétaire.
Sauvage.
Savreux.
Schalbacher et compagnie, à Vienne.
Scheel-Hessen (baron de), chambellan.
Schickler.
Schroth, marchand de dessins de S. A. R. Madame.
Scribe (Eugene).
Serré (Pierre-Louis), chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur.
Sparre (le comte de).
Sussy (baron de).
Steinmann, imprimeur-lithographe, à Rio-Janeiro.

MM.
Talma.
Ternaux aîné.
Ternaux fils.
Textor.
Thiébault (lieutenant-général, baron).
Tiolier, graveur-général des monnaies de la chancellerie de France, etc.
Tiron.
Tourneux, libraire, quai des Augustins, n° 13.
Treuttel et Wurtz, à Londres.
Tufiakin (le prince), maître de la cour de S. M. l'Empereur de toutes les Russies.

Vinck de Wesel (baron de), à Anvers.
Volmar, peintre.
Valence (comtesse de).

MM.
Vanderhoek, libraire, à Leyde.
Vanoise (le vicomte de).
Vatout père.
Vatry (Alphée).
Velten, marchand d'estampes, à Carlsruhe.
Vernet (Horace).
Veyer, négociant.
Vigier.
Villedieu, marchand d'estampes, à Paris, rue des Filles-Saint-Thomas.
Villeneuve.

Wagner, à Carlsruhe.
Wilkins.
Wise, fabricant de papiers, à Saint-Omer.

LISTE SUPPLÉMENTAIRE.

Arnold, libraire, à Dresde.

Gagliati (de) S. Ex. Monsieur le marquis, ministre plenipotentiaire de S. M. le roi des Deux-Siciles, à Turin.

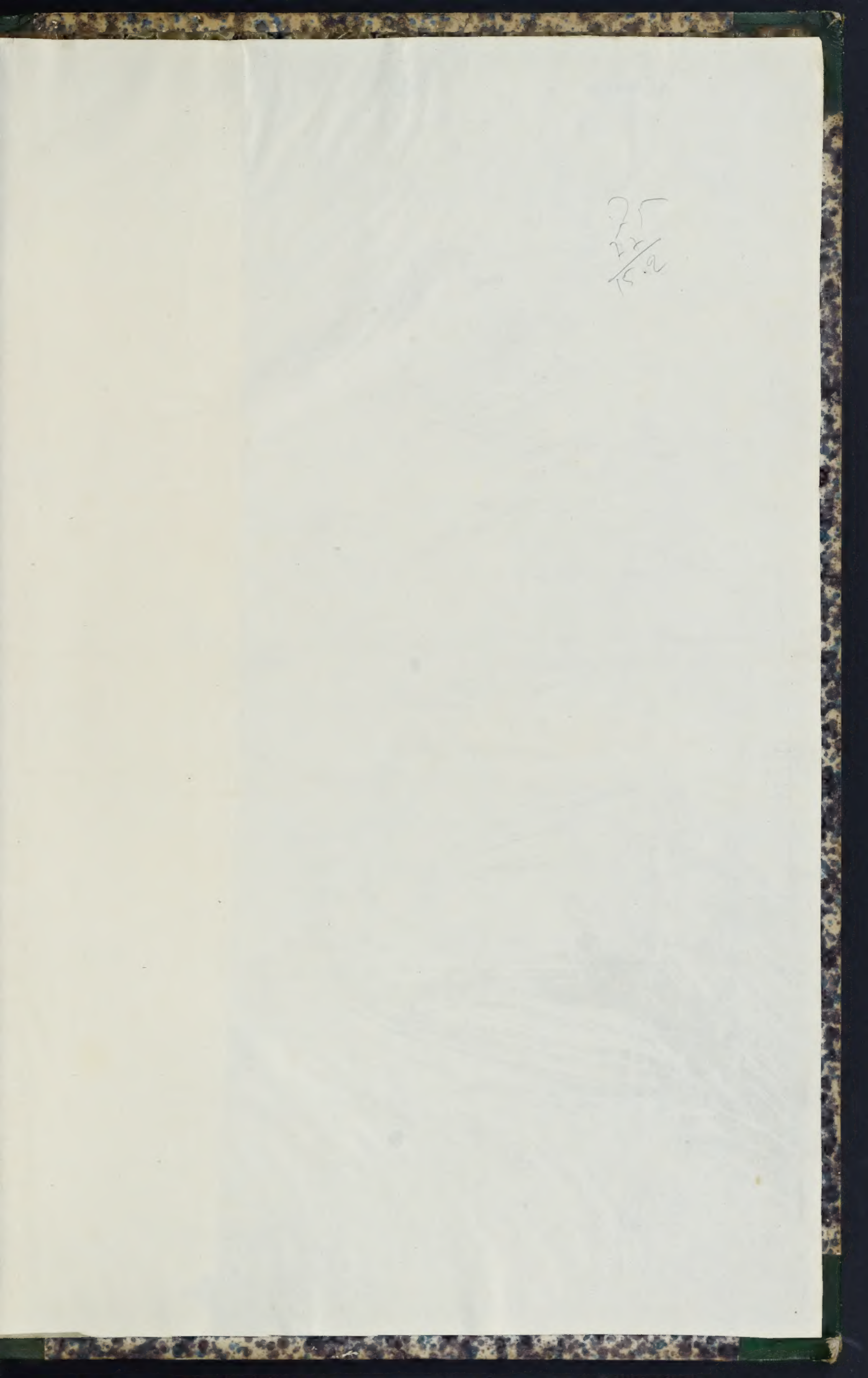
Gogel de Loewenich (J. Noé), à Francfort-sur-Mein.

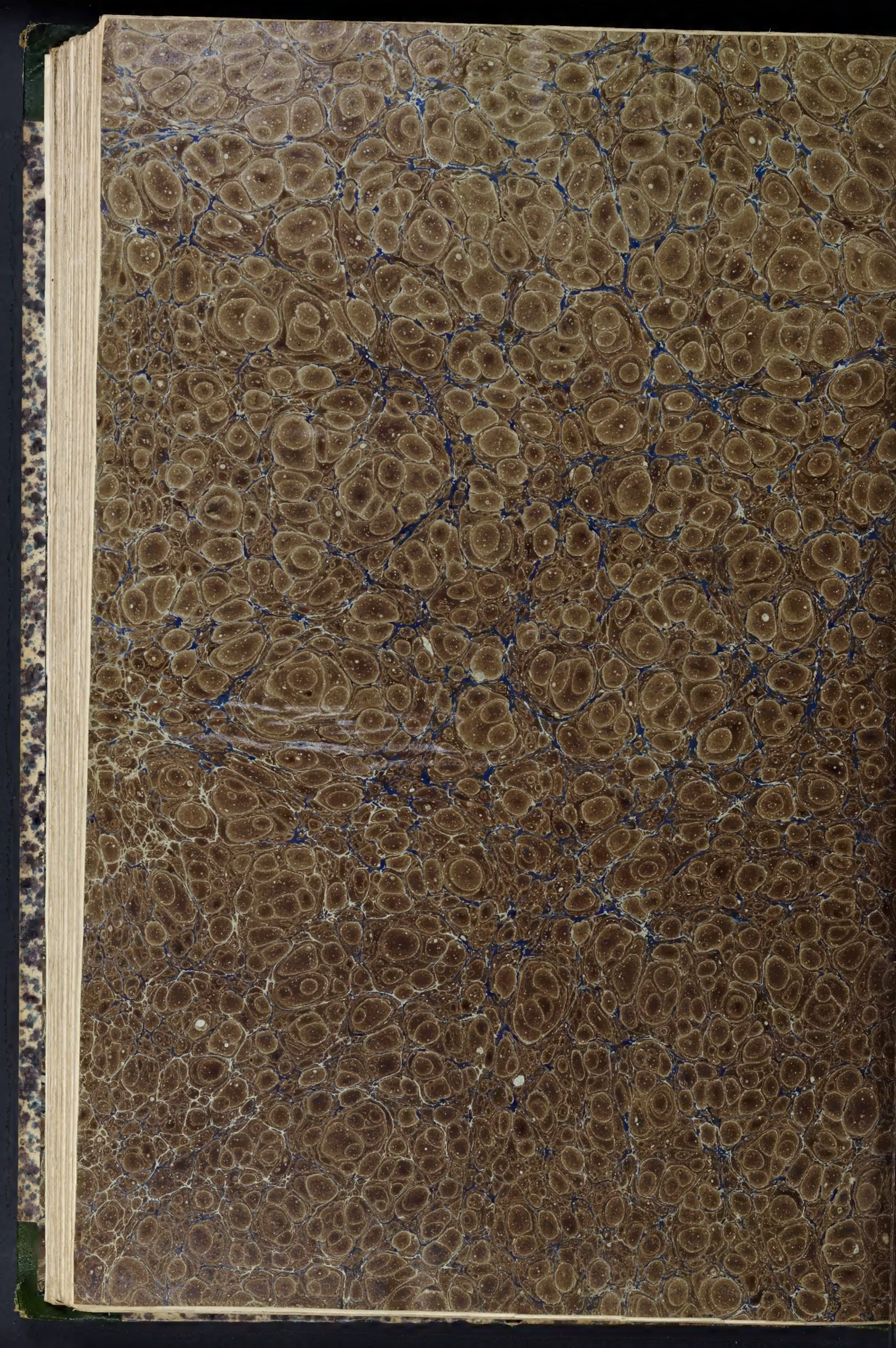
Korn (W. G.), à Breslau.

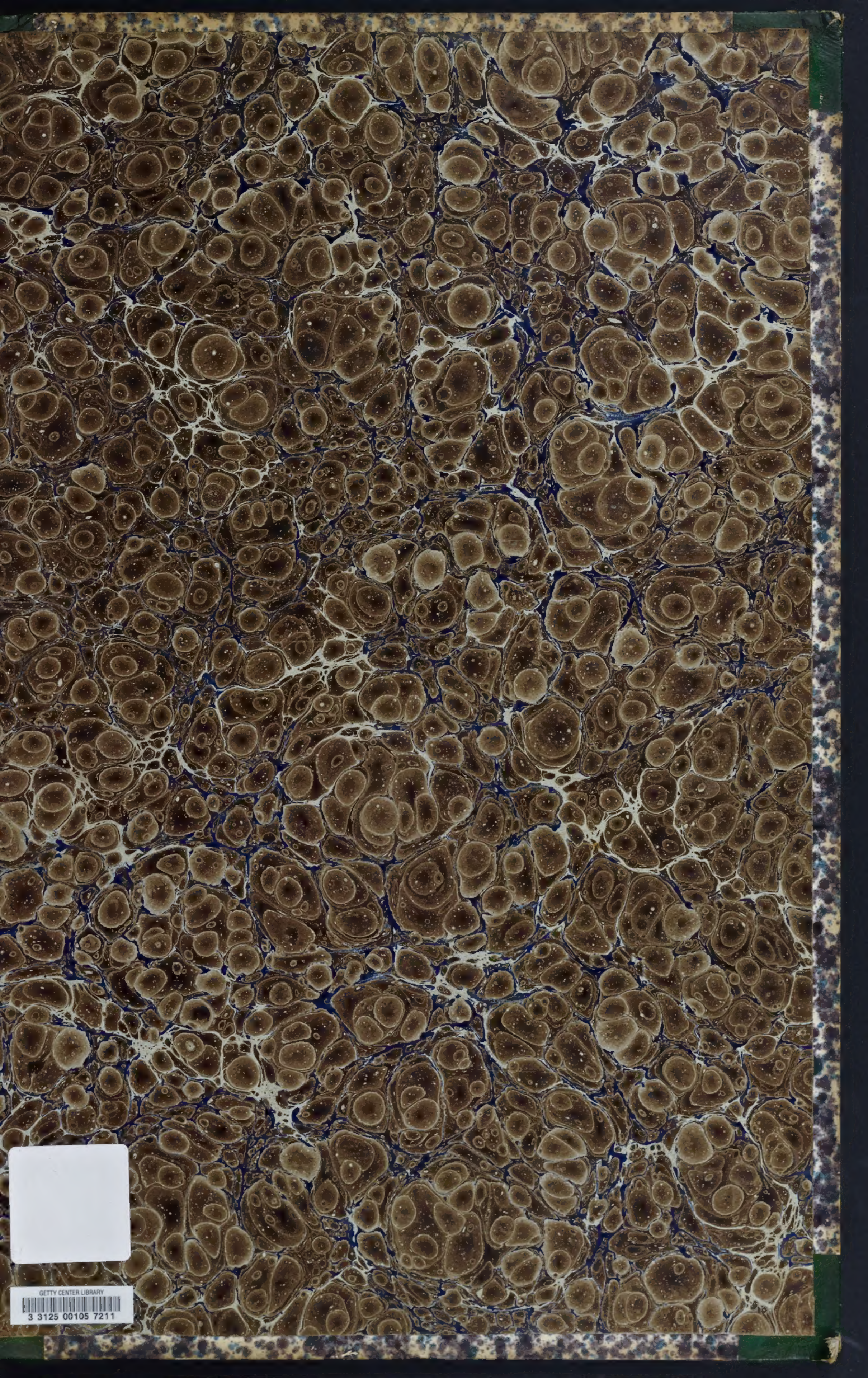
Lhuillier.

Madière de

Rittner, éditeur marchand d'estampes, à Paris, boulevard Montmartre, n° 12






GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00105 7211